

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VII

QUÉBEC, JUIN 1926

N° 10

Autre angle

LE problème scolaire ontarien et celui de notre province ne se ressemblent pas. Nous avons chez nous le problème juif qui affecte actuellement les Anglo-protestants de Montréal, et qui pourrait peut-être avant longtemps affecter tout notre régime scolaire, si nous nous montrions incapables de lui trouver une solution acceptable.

Le régime scolaire de la province de Québec sait mettre chacun à sa place et donner à chacun ce qui lui appartient. Le problème juif est né de notre politique d'immigration, ensuite de notre politique de naturalisation. Il pourrait nous conduire demain à la neutralité scolaire.

Le gros de notre problème scolaire n'est pas là cependant : il se résume surtout en une question de logement. Chaque année, nos principales commissions scolaires répètent la même chanson : il est impossible de loger tous les enfants d'âge scolaire.

En Ontario, c'est autre chose. C'est d'une part le problème bilingue né d'une idée de persécution ou d'une fausse manœuvre assimilatrice. Il comporte la méconnaissance du droit des parents et de l'accord confédératif.

Un peu de bonne volonté et d'esprit de justice suffirait à le régler.

Il en est un autre plus profond et beaucoup plus grave que nous signale une campagne depuis longtemps entreprise en faveur de ce qu'on appelle la consolidation des écoles rurales. On cherche à centraliser l'école de campagne, à faire disparaître l'école du rang pour n'organiser que de plus grandes écoles desservant même tout un canton.

D'où vient cette campagne qui ne peut convenir également aux centres français et aux centres de langue anglaise ? Du fait que l'école ontarienne coûte cher, dit-on, parce que le nombre des écoles est disproportionné aux nombre des enfants qui les fréquentent.

On croit que l'école de canton serait plus efficace au point de vue enseignement que la petite école, et qu'au surplus elle coûterait moins cher, par ce que sous le contrôle d'une administration centrale, et contenant plus d'élèves.

Ces prétentions sont encore loin d'être établies. L'école de canton apporterait avec elle un problème de transport qui dans un pays comme le nôtre devrait coûter cher et créer bien des embarras au chapitre de l'assiduité.

Le *Catholic Record* nous donnait, il y a quelques semaines, ce qu'on pourrait peut-être appeler le fin fond du problème, et cela dans un article qu'il intitulait "Le suicide de la race rurale".

Il affirme qu'en mettant ce fait de côté, on a ignoré jusqu'ici dans cette discussion le point vital de la situation. Il apporte ensuite un extrait de discours du premier ministre ontarien, dans lequel on trouve ces statistiques révélatrices :

" Nous avons 5,487 écoles dans la province et près de 5,000 d'entre elles sont des écoles à une pièce unique. Nous avons dans la province sept écoles ayant une assistance moyenne d'un élève; 19, de deux élèves; 45, de trois; 97, de quatre; 173 de 5 et 660 d'une moyenne de 9 élèves. En d'autres termes plus de 13% des écoles d'Ontario ont une moyenne d'assistance de moins de 10 élèves. Le coût moyen par élève dans la province est de \$80.26; mais dans ces écoles il est de \$139.00."

Que prouvent ces statistiques, se demande le *Record*? “ Simplement qu’il y a une proportion désastreusement grande de districts ruraux qui manquent entièrement de fournir la matière première nécessaire à n’importe quelles écoles, que le contrôle soit central ou local. Il n’y a pas d’enfants ; pourquoi donc tout ce tapage pour savoir qui contrôlera les écoles ? ”

Nous souffrons, dit-il, dans la campagne ontarienne du suicide de la race rurale.

Le *Mail and Empire* apportait de son côté de plus nettes notions sur l’étendue et le mode de suicide dont on souffre dans la campagne ontarienne.

“ Vous ne pourriez, disait-il, trouver nulle part ailleurs un endroit plus idéal que Granton ou les environs pour élever une famille. Cependant sur une distance de trois à trois milles et demi il y a 50,— et peut-être plus — célibataires de plus de quarante ans qui n’ont pas eu, pour des raisons que Dieu seul connaît, le courage d’assumer les responsabilités de prendre femme et famille.”

Il ne manque pas de Granton dans la province, affirme le *Catholic Record* ; et le nombre va grossissant. Comment peut-on apporter à l’école rurale une réforme sérieuse si on ne tient pas compte de ce fait ? Ce qu’il s’agit de trouver c’est le secret de cet égoïsme qui permet à tant de campagnards ontariens de vivre une vie qui n’a aucune utilité humaine.

Le problème de l’école vide ne se pose pas plus dans la campagne française ontarienne que dans la province de Québec.

A la suite de cela bien des problèmes ne se posent pas de la même manière chez les uns et les autres.

Thomas POULIN.

LE CHAPEAU

Un monsieur, placé derrière une dame à chapeau volumineux, fait de vains efforts pour suivre le premier acte d’une pièce. A l’entr’acte, n’y tenant plus, il s’adresse à sa gênante voisine :

— Madame, ne pourriez-vous enlever votre chapeau ? J’ai payé une piastre ma place c’est pour voir...

— Et moi, Monsieur, répond la dame, j’ai payé \$25. mon chapeau, c’est pour qu’on le voie !...

Volonté

I

TOUT Londres, ce matin-là, apprit avec stupeur l’effroyable nouvelle. On l’avait reçue par câble la veille, trop tard pour qu’elle puisse paraître dans les feuilles du soir. Maintenant elle était affichée en lettres énormes sur tous les kiosques, et les marchands de journaux se voyaient assiégés par une foule avide de détails.

Mais nulle part le tragique événement ne produisit une sensation plus violente que sous le toit de Lord Hugh Chershall, en plein quartier aristocratique de la cité londonienne.

Lady Georgina, la très charmante épouse du grand seigneur écossais, fut tirée de son sommeil par un concert déchirant de pleurs et de lamentations. Surprise mais point effrayée, elle se dressa, s’accouda parmi les dentelles, et écouta les bruits étranges qui parvenaient jusqu’ici.

Lord Chershall était parti la veille pour faire exécuter des réparations à son château du Scotland. Il se portait bien ; donc, à moins d’un accident ?...

Cette pensée subite altéra le calme de la jeune femme. Elle sauta du lit, glissa ses bras dans les manches de soie d’un peignoir et pressa violemment le timbre électrique.

Les clameurs qui remplissaient l’hôtel cessèrent brusquement ; on marcha dans le corridor, puis une main précautionneuse tourna le loquet et ouvrit la porte. Une grande mulâtresse parut, le visage encore luisant de larmes mal essuyées, les cheveux en désordre hors du bonnet :

— Qu’est-ce qu’il y a, Doudou ? fit impérieusement Lady Georgina. A-t-on de mauvaises nouvelles de Lord Chershall ?...

— No... Milady, no !... bégaya la servante.

— Sir Malcolm, alors ?...

— No... no... en a pas rien malade Massa ton fils !...

— Alors, pourquoi pleures-tu, sotté ?... Pourquoi gémissiez-vous tous, là ?...

Derrière Doudou, dans le cadre de la porte, trois ou quatre figures couleur de café apparaissaient, hésitantes et défaites.

Lady Chershall, agacée, frappa du pied.

— Que vous êtes absurdes, mes pauvres enfants ! s’écria-t-elle.

Et, dans le doux patois martiniquais qui avait charmé son passé de créole, elle ajouta quelques épithètes, pas bien méchantes, mais qui produisirent un effet foudroyant : Doudou se précipita sur ses mains, les couvrit de baisers et de larmes, tandis que les autres serviteurs reprenaient leurs lamentations.

Jenny, la petite soubrette anglaise, vint heureusement mettre fin à cette scène désordonnée ; elle renvoya Adam, Uranie, Pamphilie et Gloxinia ; elle ferma la porte. Puis, en présence de la seule Doudou, elle annonça avec précaution à Lady Chershall, que, dans une éruption violente du mont Pelé, la ville de Saint-Pierre venait d'être anéantie.

La malheureuse Georgina pensa défaillir !... Elle était née là-bas... Orpheline de bonne heure, elle y avait grandi, jusqu'au jour où le hasard d'un voyage de Lord Hugh les avait mis en présence. Depuis son mariage, elle n'avait revu qu'une fois son pays si beau, si aimé. O les chères allées de palmes !... O les ruisseaux frais, la montagne claire, la plage bleue !... Se pouvait-il que tout cela n'existât plus ?...

Ayant quitté depuis quatorze ans la Martinique, Lady Chershall n'y possédait plus ni parents ni amis : à peine quelques vagues connaissances avec qui l'on n'entretenait que de lointaines relations épistolaires. Mais pour les vieux serviteurs qui l'avaient suivie en Angleterre il n'en était pas ainsi ; chacun d'eux pleurerait des frères, des sœurs, des enfants établis à Saint-Pierre ou aux environs. Pamphilie, la lingère, y possédait son père et sa mère. Que seraient devenus les pauvres vieillards ?...

Georgina alla rouvrir la porte que Jenny avait fermée. Les malheureux noirs étaient restés là, désolés. . .

— Venez, venez, mes enfants ! dit la jeune femme. Venez : nous priions ensemble.

*

* *

Avant la fin de la semaine, la souscription ouverte pour venir en aide aux rescapés de la catastrophe atteignait un chiffre considérable. Néanmoins, l'aristocratie anglaise jugea que ce n'était pas assez, et de toutes parts on organisa des fêtes de charité.

Lady Chershall conçut l'idée d'imiter ses amies, et réunit chez elle ses deux belles-sœurs pour élaborer un plan. Dans le jardin d'hiver, autour de la table à thé, les trois dames discutèrent pendant tout un après-midi. Le décor tropical que la tendresse attentionnée de Lord Hugh avait créé là faisait un cadre délicieux aux belles jeunes femmes.

— Je ne veux pas de bal ! déclarait Georgina ; c'est honteux de danser pendant que les autres souffrent.

— Une comédie, alors ? proposa la comtesse de Platton.

— Oh ! tout au plus des vers, fit Lady Chershall ; une tragédie... quelque chose de sérieux !..

— Et moi, je suis persuadée qu'une tombola suivie d'un concert aurait le plus grand suc-

cès !... dit la troisième dame en se servant un supplément de thé.

— Tiens ! vous avez là une heureuse idée, Fancy !... s'écria Georgina.

— Tout à fait heureuse, appuya la comtesse. J'offre un lot, ma chère ; petit bronze ou marbre, à votre choix.

— Vous êtes mille fois gentille, répondit Lady Chershall ; la tombola sera une merveille. Mais le concert !... Qu'allons-nous avoir comme programme ?...

A ce moment, la porte de la serre s'ouvrit, et la question resta sans réponse ; car sir Malcolm, le fils unique des Chershall, venait d'entrer, et ses tantes n'eurent plus d'yeux que pour lui.

C'était le plus charmant, le plus distingué, le plus accompli des petits seigneurs de Grande-Bretagne. On ne lui connaissait qu'un défaut : un excès de persévérance qui ressemblait à de l'entêtement, et qui lui faisait poursuivre pendant longtemps, avec une implacable volonté, la réalisation de ses désirs.

Des Lords Écossais ses ancêtres, il avait pris la chevelure de flamme, le front noble et le maintien fier. De Georgina il possédait les magnifiques yeux créoles, la bouche rieuse, le charme inné. Si Lord Hugh était fier de ses brillants succès au collège, sa mère et ses tantes, en revanche, le chérissaient à cause de ses incomparables qualités d'âme et de cœur.

La conversation, un moment détournée par son entrée, revint bientôt au point de départ, et la question du fameux concert fut encore agitée. On aurait le concours d'un pianiste célèbre, d'une cantatrice mondaine, d'un orchestre de mandolines et du trio Pardovani.

— Ce sera bien, fit Georgina hésitante, mais il n'y a en somme là rien de sensationnel, d'inédit...

— J'ai une maman bien exigeante !... dit en riant Malcolm, qui, assis aux pieds de sa tante Fancy, grignotait un cake.

— Ah ! s'écria la comtesse de Platton, si nous pouvions avoir Marguerite Mira !...

— Qui est-ce ? demanda aussitôt Lady Chershall.

— Un prodige !... Une enfant de neuf ans qui joue du violon avec une expression, une âme que beaucoup d'artistes lui envieraient !... Je l'ai entendue à Paris cet hiver. Elle est infirme, très délicate, et ne joue que dans des concerts mondains en touchant de forts cachets. Elle était en Russie l'été dernier : la famille impériale s'en était toquée et ne voulait plus la laisser repartir.

— J'ai envie d'écrire à ses parents !... s'écria Lady Georgina. Si elle veut bien venir, elle fera courir tout Londres !...

— Évidemment, répliqua la comtesse. Mais elle ne viendra que si son oncle le veut. Elle est orpheline, et n'a auprès d'elle que cet individu — oncle, tuteur, impresario ? — un triste

sire, en somme, qui mène une vie de prince fainéant avec l'argent que gagne la petite fille.

— Quel déplaisant oiseau ! fit Malcolm.

— J'ai envie d'écrire... reprit la créole.

— Oui, mais l'adresse?... objecta Fancy ; il faudrait s'informer d'abord auprès des personnes chez qui vous aviez entendu cette petite ?

— Les Carelton?... dit la comtesse ; ils sont aux Indes !... Et, d'ailleurs, qui sait si Marguerite Mira n'est pas elle-même en Italie, en Hollande ou en Amérique ?...

— Tant pis !... murmura Georgina déçue.

On parla d'autre chose. Une heure après, Adam, le valet de pied, annonça les voitures des visiteuses. Celles-ci se levèrent ; l'on s'embrassa, et Malcolm accompagna les sœurs de Lord Hugh jusqu'à leur équipage.

Ensuite il rentra lentement dans le grand hall, mais ne se dirigea point vers la serre où était demeurée Lady Georgina.

— Mon père est-il rentré ? demanda-t-il à Uranie qui passait.

— No, Massa, répondit-elle.

Il hésita une minute, puis sembla prendre une résolution subite et se dirigea vers le bureau de Lord Chershall.

L'admirable pièce était vide ; au fond, la bibliothèque étalait ses rayons surchargés. Les casiers étaient marqués par ordre alphabétique. Malcolm grimpa sur un tabouret et s'installa devant la lettre B. Il eut bientôt trouvé ce qu'il cherchait : un gros volume, relié de gris ; s'en emparant fiévreusement, il le feuilleta sur l'angle du bureau...

Ce livre épais, c'était le Bottin.

II

— Y a-t-il des lettres pour moi, Madame Servitte ?...

Devant la loge de la concierge se tenait un monsieur d'une trentaine d'années, mis avec une élégance voyante et ayant le type de bellâtre prétentieux.

— Rien pour vous, répondit un peu sèchement une voix de femme ; mais il y a une lettre pour Mlle Marguerite. Comment va-t-elle ?

— Donnez la lettre ! fit-il impatienté.

— Comment va Mlle Marguerite ? répéta la voix très calme.

— Toujours de même, dit l'individu d'un air rogue. Me donnerez-vous cette lettre, oui ou non ?...

— Et quand vous déciderez-vous à la faire opérer ?... Qu'attendez-vous, puisque une opération peut la guérir ?...

— Ou la tuer, marmotta-t-il.

Mais il reprit plus haut :

— Une opération coûte cher !...

— Mademoiselle gagne assez d'argent, je pense !...

— Je n'ai pas besoin que vous me fassiez la leçon, grogna-t-il, furieux.

Il lui arracha des mains la lettre, et fonça vers l'ascenseur en grommelant des menaces.

Quelques minutes plus tard, il arrivait au troisième étage, et tirant sa clé, l'enfonçait dans la serrure avec un geste rageur. Avant même qu'il ait pénétré dans le coquet appartement, l'écho assourdi d'un chant de violon vint à ses oreilles.

— Elle fait des progrès continuels, constata-t-il à part lui, en prêtant l'oreille.

Il traversa un couloir étroit, que des plantes vertes rétrécissaient encore, et entra dans un salon microscopique où l'on sentait que son goût criard s'était imposé. Une fillette d'une dizaine d'années, malingre et souffreteuse, assise sur un haut tabouret, jouait du violon. Elle s'interrompit à l'entrée de l'homme et tourna vers lui ses yeux gris, qui étaient très doux et très tristes.

— Bonjour, oncle Bob, dit-elle.

Il ne répondit pas, jeta d'un air maussade sur une table la lettre que lui avait remise la concierge, et grogna :

— C'est pour toi.

Puis il se détourna, ôta son chapeau et alluma un cigare.

La petite artiste posa son violon et son archet, prit une béquille appuyée au dossier d'un siège voisin, et vint ou plutôt se traîna vers la table.

— Pour moi ? fit-elle avec une surprise craintive. Mais oui, c'est vrai, voilà bien mon nom : Mlle Marguerite Mira. Ça vient d'Angleterre... Oh ! le joli timbre !...

— Qu'attends-tu pour lire ?... dit-il, hargneux.

Elle obéit et lut rapidement la lettre.

— C'est un jeune Anglais, résuma-t-elle, qui me demande si je veux aller jouer dans un concert de charité que donne sa mère, Lady Chershall...

— Comment as-tu dit ?... s'écria l'oncle Bob.

— Lady Chershall, répéta Marguerite. Vous connaissez ?...

— Fichtre !... Je crois bien !... dit-il, les yeux brillants. Un des plus grands noms et l'une des plus grosses fortunes d'Angleterre !

— Alors, nous irons ! fit Marguerite Mira.

— Bien entendu. Seulement, il faut être exigeante, petite !... Tu vas écrire à cette dame et poser les conditions que je te dicterai.

— Ah ! protesta la petite infirme, n'avez point l'âme si dure, oncle Bob !... Ce concert est donné en faveur des pauvres gens de la Martinique... je voudrais jouer *pour eux*, et non pas pour de l'argent...

— Et vous, n'avez pas le cœur si sensible, petite sottie !... riposta sèchement l'homme avec un terrible froncement de sourcils. Alons,

allons, reprit-il plus doucement en la voyant faire un mouvement craintif ; allons, de quoi as-tu peur ?... Je ne suis pas en colère et je n'ai pas bu. Je ne te bousculerai pas. Donne-moi la lettre, je répondrai moi-même.

Elle obéit, pâle comme une morte ; puis, regagnant son tabouret, et reprenant son violon, elle fit passer dans la voix céleste de l'instrument tous les pleurs dont débordait son pauvre petit cœur.

*

* *

Lady Georgina fut fort surprise en recevant la lettre de Bob. Son fils, qui était présent, lui avoua l'initiative qu'il avait osé prendre ; et, ne sachant s'il fallait l'en gronder ou l'en féliciter, elle l'embrassa sans rien dire.

Puis, sautant à son écritoire, la créole répondit aussitôt à l'oncle de Marguerite Mira, acceptant d'emblée ses conditions, et assurant au jeune homme qu'elle se ferait une joie d'introduire la petite artiste dans les plus nobles milieux de Londres et même à la cour.

Ensuite, Georgina commença une lettre destinée à la comtesse de Platton, et qui débutait par ce cri de victoire : " Chère, nous aurons Marguerite Mira !... "

Quant à Malcolm, ayant obtenu le résultat qu'il désirait, il ne songea plus qu'à la joie, fort grande pour lui, d'entendre bientôt beaucoup de très belle musique.

III

Le tonnerre d'applaudissements soulevé par le talent de la prodigieuse petite artiste expirait à peine. Une poétesse en vogue remplaçait Mlle Mira sur l'estrade et commençait la première strophe d'un appel à la charité.

— Venez, Miss, je vous conduirai au petit salon où ma mère vous a fait préparer des rafraîchissements.

Ainsi s'exprimait dans un correct français le jeune Malcom Chershall, en s'inclinant devant Marguerite.

Il portait un costume marin qui lui donnait une superbe prestance ; la fillette était vêtue d'une sorte d'ample tunique blanche qui atténuait sa disgrâce physique et rehaussait la finesse de sa tête ravissante.

Elle accepta le bras que lui offrait Malcolm, et, s'appuyant d'un côté sur lui, de l'autre sur sa béquille, elle atteignit le petit salon et se laissa installer devant un lunch luxueusement servi. Souriante, heureuse, elle recevait avec une joie enfantine le soins du petit Chershall, éprouvant, de ces attentions inaccoutumées, une douceur jusqu'alors inconnue. Il lui coupait son pain, lui servait du foie gras, lui versait à boire, respectueux et gentil.

Marguerite était trop heureuse pour avoir très faim. Ces quelques minutes passées loin du terrible Bob lui étaient une précieuse détente.

— Comme c'est joli, ici, dit-elle promenant un regard charmé autour du salon.

— Vous avez passé une bonne journée ?... fit-il en souriant.

— Oh ! oui, s'écria-t-elle ; tout le monde a été si bon, si gentil pour moi !... Oncle Bob est content aussi, on m'a engagée pour une foule de concerts.

— Votre oncle me semble abuser un peu de vos forces, dit Malcolm gravement. En somme, il ne travaille pas, lui ; il vit de ce que vous gagnez.

Elle rougit. Une tristesse enténébra ses yeux clairs.

— Je n'ai que lui ici-bas, murmura-t-elle.

— ... Et il ne vous aime guère ! acheva le jeune Chershall.

— Chut !... fit-elle en promenant autour d'elle un regard épouvanté.

— Vous avez peur de lui ?

— Un peu...

Ils gardèrent le silence un moment. Malcolm réfléchissait. Par Doudou et Gloxinia, il savait que Bob s'était enivré la veille dès l'arrivée, et ce matin encore.

— A Paris, dit timidement Marguerite, je suis heureuse. Notre bonne est Bretonne, elle me soigne bien. Et puis il y a Mme Servitte qui est bien gentille.

— Mme Servitte ?...

— Notre concierge.

Malcolm pensait :

— Pauvre petite !...

Il y eut un nouveau silence. Alors, avec une gaieté forcée, la jeune infirme questionna :

— Vous savez jouer du piano, n'est-ce pas ?...

— Oui.

— Eh bien, reprit-elle en désignant le beau Pleyel ouvert au fond du petit salon, jouez-moi des airs écossais ou des airs créoles. Nous sommes assez loin ici : personne ne nous entendra. Voulez-vous ?

Malcolm s'assit sur le tabouret, obéissant à cette petite voix douce, et se mit à jouer de vieux airs martiniquais, appris sur les genoux de la vieille Doudou.

— Comme c'est joli, murmura Marguerite.

Son violon était là, près d'elle. Elle le prit, et au refrain fit courir l'archet sur les cordes. La mélodie chanta originale, mélancolique, soutenue par les accords légers de l'accompagnement.

— Oh ! essayons autre chose !... s'écria l'enfant ravie dès que leur petit duo fut fini.

— Bien volontiers !... C'est plaisir de jouer avec vous !... Tenez, voici un cahier de mélodies écossaises... Déchiffrons-les.

Ils se remirent avec ardeur, l'une au violon, l'autre au piano. Mais Marguerite en revenait

toujours à l'air créole qui l'avait charmée. Il fallut l'exécuter plusieurs fois encore.

— Là ! dit-elle enfin, satisfaite ; je le sais bien, et je ne l'oublierai jamais de ma vie.

— Tant mieux, fit doucement Malcolm. Moi non plus, je n'oublierai pas ce jour...

... Le lendemain, Adam, qui accompagnait le jeune Chershall à son collège, vit l'enfant s'arrêter devant la *Royal Post* et glisser une lettre dans le box. Mais il ne s'en étonna pas, car Lady Georgina confiait souvent son courrier à son fils.

*

* *

Quelques jours après, un congé ayant été accordé aux élèves du lycée, Malcolm pria sa mère de lui permettre d'aller voir un de leurs cousins nommé Douglas Mac-Allyfair.

Ce cousin était un vieil original, célibataire, riche à millions, artiste dans l'âme. Il aimait beaucoup son jeune parent Chershall, à qui il devait léguer son patrimoine et ses titres. Fort bien en cour, Lord Douglas était un familier de la famille royale.

Il accueillit Malcolm par une exclamation joyeuse.

— Well ! mon cher garçon !... Pas de classe aujourd'hui ?... Et l'on a pensé à venir voir Mac-Allyfair !... C'est gentil, cela. Il y a justement certain poney à l'écurie...

Mais le garçonnet secoua la tête.

— Non cousin, je suis venu pour vous parler de choses graves, dit-il.

— Ah ! bah !...

— Étiez-vous à notre concert l'autre jour ?...

— Au premier rang !...

— Alors, vous avez entendu Marguerite Mira ?...

La figure rasée du vieux Lord prit une expression d'extase.

— Quelle merveille !... s'écria-t-il.

— Eh bien ! cousin Mac-Allyfair, cette merveille est très malheureuse et vous pouvez beaucoup pour elle...

— Moi ?...

— O-ii, vous...

— Mais comment ?... Dites vite, cher boy, je ferais tout pour obliger une si véritablement enchanteresse petite violoniste !...

Malcolm tira de sa poche une lettre écrite sur un banal papier quadrillé.

— Vous saurez, commença-t-il, que maman m'avait chargé de faire luncher Mlle Mira après le concert. En causant avec elle, j'ai eu l'impression que cette enfant souffrait. Je me suis renseigné auprès de la concierge de l'immeuble qu'elle habite à Paris : voici la réponse.

Lord Douglas prit la lettre et la lut, tandis que son visage passait par toutes les phases de l'indignation et de la colère.

— Comment !... s'écria-t-il, cette pauvre petite est maltraitée, brusquée par un oncle ivrogne !... Cet oncle exploite le talent de sa nièce pour vivre en roi fainéant, et lui refuse les soins médicaux qui pourraient la guérir !... C'est une indignité !...

— Là !... vous avez dit le mot, cousin Douglas : c'est une indignité.

— Eh bien ! cher garçon... Qu'y puis-je ?...

La belle figure de Malcolm Chershall s'anima.

— Vous pouvez en parler à la reine, répliqua-t-il. Vous pouvez lui donner envie de connaître et d'entendre Marguerite Mira...

Lord Douglas se leva, battit un pas de gigue et s'écria :

— Hourra !... la reine imposera à l'affreux ivrogne d'avoir à faire opérer la belle petite musicienne avant de quitter London !... Hourra !... Vous avez eu là une richement bonne idée, Malcolm. J'ai toujours dit que vous étiez un garçon sensé !...

Il lui allongea une formidable claque sur l'épaule :

— Et maintenant, venez voir mon poney

*

* *

Deux mois après, une lettre timbrée de Calais était remise au jeune Chershall.

“Mon bienfaiteur, disait-elle, je viens vous remercier de tout ce que je vous dois !... Je sais par les personnes qui m'ont soignée que c'est vous qui avez eu l'idée d'intéresser la reine à la pauvre petite infirme que j'étais. Cher Sir Malcolm, je suis heureuse, heureuse de pouvoir vous annoncer ma complète guérison !... Je suis sortie il y a huit jours de la clinique. Je marche sans béquilles, j'ai grandi, je ne suis plus pâle, je peux jouer du violon debout, pendant des heures, sans fatigue.

... “Et puis, on doit avoir grondé oncle Bob : il est beaucoup plus gentil pour moi qu'avant...

“Tout cela, je vous le dois, à vous. Je ne l'oublierai jamais. Je n'oublierai jamais non plus notre petite concert, et je joue bien souvent pour moi toute seule l'air créole que j'avais trouvé si beau. Et chaque fois j'ai les larmes aux yeux...”

La lettre de Marguerite Mira continuait ainsi pendant une page encore ; Malcolm Chershall la lut avec un grand calme apparent. Seule, la douce expression qui remplissait ses yeux aurait pu trahir la joie secrète qu'il éprouvait en ce moment.

Ayant terminé sa lecture, il plia le feuillet et le logea dans une poche étroite de son petit portefeuille. Puis il se remit à ses devoirs.

IV

Sous un ciel sombre et bas, le convoi de blessés s'acheminait lentement vers l'arrière.

Les roues des camions s'enfonçaient dans des ornières profondes comme des précipices et faisaient gicler des éventails de boue liquide. Sous les bâches, les blessés se plaignaient.

On atteignit vers minuit un carrefour balayé par un vent glacial. Là, le cortège se dispersa, chaque véhicule se dirigeant suivant les ordres que son conducteur avait reçus, et tandis que les uns allaient à droite, les autres à gauche, le dernier de la file continua tout droit son chemin pendant une centaine de mètres, puis tourna dans une avenue.

Ce camion était neuf, peint en gris, aménagé avec un confort inaccoutumé ; il portait à l'avant, à côté du fanion de la Croix-Rouge, un petit drapeau du Sacré-Cœur. L'avenue, sur laquelle il roulait plus vite, était bien entretenue. Bordée d'arbres mutilés par l'artillerie, mais dont les blessures avaient été pansées par des applications de mastic spécial, elle aboutissait à un vaste jardin au centre duquel s'élevait une superbe maison.

Celle-ci avait dû être pillée, saccagée par les Allemands. L'avance anglaise, cet automne, avait permis aux propriétaires d'en reprendre possession, et l'on avait aussitôt soigné la maison comme l'on avait pansé les arbres, puis organisé une ambulance que la proximité du front rendait précieuse.

L'arrivée du camion attira sur le perron quatre silhouettes en blouses blanches.

— Beaucoup de monde !... questionna un homme âgé, à la figure ravagée par la fatigue.

— Non, guère, Monsieur Robert, répondit le chauffeur. Deux officiers, dont l'un vous est recommandé particulièrement : un mylord !...

— On les recevra bien *l'un et l'autre*, dit M. Robert. Ici, il n'y a que des blessés. Les titres et la fortune s'effacent devant la souffrance.

Il se tourna vers les infirmiers.

— Y a-t-il de la place salle F ?... demanda-t-il.

— Un lit seulement, fut-il répondu.

— Bien. Portez-y celui que vous descendez là. Nous mettrons l'autre dans le petit salon de musique. Prévenez ma nièce tout de suite.

Il se rangea pour laisser passer la première civière, puis il aida lui-même à descendre et à transporter la seconde.

Bientôt le blessé fut couché dans une pièce minuscule, au fond de laquelle s'amoncelaient un piano, des cahiers de musique, des pupitres et deux violons dans leur écrin, tout cela visiblement rangé en hâte pour faire place au lit étroit.

M. Robert plia l'uniforme ensanglanté du malade et retira avec soin des poches une magnifique montre armoriée et un portefeuille bourré de billets bleus.

— Celui-là, ce doit être le mylord !... marmotta-t-il. C'est un beau garçon !...

Il se rapprocha regardant le noble visage qui se détachait comme un marbre immobile sur l'oreiller, et que couronnait une chevelure couleur de flamme.

— Un beau garçon, répéta-t-il ; Dieu veuille qu'il en réchappe !... Et après tout, s'il meurt, sa jeunesse aura servi à quelque chose. Je ne peux en dire autant de la mienne, hélas !...

Le docteur entra, accompagné d'une belle jeune fille brune, dont les yeux gris clair étaient extrêmement doux.

Le docteur était un vieillard, très bon mais très bourru.

— Alors !... voilà le dernier !... dit-il en s'approchant du blessé. Ce n'est pas trop tôt !... Après celui-ci, Monsieur Robert, vous pourrez envoyer votre nièce se coucher : elle ne tient debout que par miracle.

— Ne l'écoutez pas, cher oncle !... s'écria la jeune fille ; je ne suis pas fatiguée du tout !...

Déjà elle aidait le docteur à dégager l'épaule du blessé des pansements sommaires qui l'enveloppaient.

— Un bel éclat d'obus là dedans, sans doute, grogna le praticien en préparant sa sonde d'acier.

Bientôt, un jet de sang frais gicla de la blessure débridée ; le "milord" poussa une longue plainte, ouvrit de grands yeux noirs tout égarés et considéra la jeune infirmière.

— Ah ! c'est vous !... fit-il doucement.

Et il s'évanouit.

*

* *

— Le marquis de Mac-Allyfair ?... Mac-Allyfair ?... Connais pas !... Je n'ai jamais entendu ce nom-là, pendant notre séjour en Angleterre. Et toi, Marguerite ?...

La jeune fille, qui était en train de servir le café à M. Robert et au docteur, chercha un moment dans sa mémoire, puis répondit :

— Moi non plus, cher oncle.

— L'Angleterre !... reprit celui-ci ; c'est de là-bas que date ma conversion, tenez, docteur !... Je vous ai raconté bien des fois ce que l'exemple de la force de volonté d'un enfant opéra en moi ?... Cet enfant était Anglais. Quel brave et charmant homme il doit être devenu, s'il vit encore !...

Marguerite écoutait distraite, la pensée ailleurs. M. Robert poursuivit :

— J'eus honte de mon inutilité, de mes beuveries, de mes colères brutales. Je me suis corrigé, j'ai travaillé et j'ai gagné de l'argent. Ma nièce ne joue plus que pour elle et pour moi... ou pour l'église, ou pour les pauvres. Ma nièce... hé, ma nièce ?... m'écoutes-tu ?...

La jeune fille tressaillit et rougit.

— Pardonnez-moi, mon oncle, balbutia-t-elle.

Le docteur se mit à rire.

— La santé de M. de Mac-Allyfair ne doit plus vous préoccuper, pourtant !... dit-il. Je lui ai permis de se lever ce matin. Il n'a plus de fièvre.

— Vraiment ?... s'écria Robert ; eh bien ! tant mieux ! Ce jeune mylord m'est tout à fait sympathique.

Un grand cartel pendu au mur sonna midi.

— Hop ! debout !... fit le docteur ; l'heure de repos est finie.

Déjà Marguerite replaçait sur ses beaux cheveux son voile d'infirmière et son oncle enfila une grande blouse blanche.

— Allons reprendre notre service, dit-il d'un ton de bonne humeur.

Tous trois quittèrent la véranda ensoleillée où ils venaient de prendre un repas rapide, et chacun s'en fut où son devoir l'appelait.

Marguerite inspecta minutieusement la salle A, remonta des couvertures et tapota des oreillers, versa des tisanes à des bouches fiévreuses et sourit à tous ses chers blessés. Puis, machinalement, elle ressortit, traversa un corridor, gravit quelques marches...

Elle allait vers le petit salon réservé jadis à ses joies musicales, et qui depuis quelques semaines était devenu la chambre de Lord Mac-Allyfair. Comme il était étrange vis-à-vis d'elle, ce jeune homme !... Chaque fois qu'il la regardait, elle trouvait dans ses yeux une expression de joie, de bonté, d'affection et de singulière malice !... Dans son attitude il y avait quelque chose de mystérieux. Cela la préoccupait, et elle était bien résolue aujourd'hui à avoir une explication avec lui.

Elle frappa deux coups légers à la porte.

— Entrez !... répondit-on.

Le jeune Anglais, debout, un bras en écharpe, feuilletait de sa main libre les cahiers de musique. Il sourit à Marguerite, de cet air de connaissance qui intriguait la jeune fille.

— Vous venez constater les progrès de votre malade, Mademoiselle ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Pas précisément, fit-elle avec embarras.

— Vraiment ?... dit-il ; auriez-vous alors l'intention de profiter d'un moment de loisir pour réveiller votre violon endormi dans ce coin ?...

— Pas davantage.

— Tant pis !... répliqua-t-il d'un air désappointé. Quand on a entendu une fois Marguerite Mira, on ne rêve plus que de l'entendre encore !...

— Ah ! s'écria-t-elle tout agitée ; ah !... c'est donc cela !... Vous me connaissez ? Vous m'avez entendue ?... Où ?... Quand ?...

Il la regardait en souriant, sans répondre.

— Qui êtes-vous ?... cria-t-elle, éperdue.

— Avez-vous oublié la chanson créole ?... murmura-t-il.

— Que voulez-vous dire ?...

— Celle-ci, tenez...

Ouvrant le piano, en quelques accords, de sa main valide, il jeta les premières mesures du vieux chant martiniquais.

— Malcolm !... balbutia-t-elle en devenant toute pâle.

— Enfin !... Vous me reconnaissez ?...

— Mais alors, ce nom de Mac-Allyfair ?...

— C'est un titre que m'a légué un parent avec d'autres petites choses. J'ai bien vu que cela vous déroutait... Ah ! chère Marguerite !... Je ne me suis jamais tant amusé de ma vie !...

*

* *

Deux mois après l'armistice, Lord Malcolm Chershall de Mac-Allyfair amenait sa jeune épouse dans le vieil hôtel, où ses parents préparaient à leur bru un accueil plein d'affection. Lady Georgina surtout rayonnait de joie !... Sous ses ordres, Adam et Doudou — bien vieillissés ! — Uranie, Pamphile et Gloxinia avaient amoncelé dans le hall les plus belles fleurs de la serre...

... Et dans le petit salon de musique, ce soir-là, un violon et un piano répétèrent doucement la chanson créole, qui mêla le bonheur de Malcolm et de Marguerite au parfum des œillets blancs !...

VIOLETTE DES PYRÉNÉES.

(*L'Etoile Noëliste.*)

UNE OPINION ANGLO-CANADIENNE

Une opinion qui mérite d'être retenue, parce qu'elle émane d'une autorité anglo-canadienne hautement compétente en la matière, c'est la suivante, que formulait, naguère, M. le professeur Burt, de l'Université de l'Alberta : " Nous avons une nationalité double. Notre pays, longtemps avant d'être anglais, fut français. Il est français depuis deux fois plus longtemps qu'il n'est anglais. La civilisation française, quand arrivèrent les Anglais, était une civilisation aussi antique, aussi perfectionnée, sinon plus, que celle d'Angleterre. C'est pourquoi il était fou d'espérer qu'on pourrait faire dominer celle d'Angleterre et assimiler les Canadiens, même par la force. On eut le tort d'essayer. Il n'en sortit qu'un sentiment de haine entre l'Ontario et le Québec. Essayer encore, c'est risquer de mettre le feu à une poudrière, c'est risquer une terrible explosion. A la base de notre mentalité canadienne doit se trouver une franche et entière reconnaissance de notre double nationalité."

Rêverie sur Emmaüs

II

I

LES deux disciples cheminent le cœur angoissé, car ils aiment Jésus. Ils l'ont connu si pur et si tendre ! si perspicace à lire dans les cœurs ! si puissant à dompter la nature ! Ils échangent leurs impressions et leurs souvenirs ; ils trompent ainsi la mélancolie de cette triste journée.

— Te souviens-tu, ô Cléophas, comme c'était doux de se sentir près de lui, assis au fond de la barque, bercée par la tempête ?

— Te rappelles-tu, ô Luc, comme nous étions fiers de lui faire cortège, quand il s'avancait acclamé par la foule, non comme les rois arrogants des nations, mais comme un roi de mansuétude ?

— Cléophas, il est certain que nul homme n'a jamais parlé comme lui, ni Hillel ni Schammaï.

— Luc, il est indéniable que nul prophète n'a fait d'aussi grands miracles.

— Te rappelles-tu la multiplication des pains ! Cinq mille hommes rassasiés !

— Et la pêche miraculeuse ! La barque pleine à en sombrer !

— Et ces guérisons ! Ces aveugles qui ouvraient sur lui leurs yeux pleins de vie et de larmes de joie, ces sourds qui l'entendaient avec ravissement, ces paralytiques qui bondissaient autour de lui.

— Et ces résurrections ! Je vois encore Lazare, sortant de son tombeau avec ses bandes : c'était effrayant et sublime !

Un silence. Un double soupir. Et la conversation reprend, empreinte d'une tristesse infinie.

— C'est vrai, mon ami, il a sauvé les autres, mais il n'a pu se sauver lui-même. Qu'était-il donc alors ? Un saint ? Oui, certes, Un docteur ? Oui, le plus savant de tous. Un prophète ? Incomparable. Mais le Messie ? Le Messie qui doit être un triomphateur et faire de ses ennemis l'escabeau de ses pieds, le Messie pouvait-il finir ainsi ? Un Messie flagellé, un Messie en croix ! Cela déconcerte toutes nos pensées.

— Ah ! si du moins il était ressuscité, comme il semblait l'annoncer ? Il est vrai, nos femmes le prétendent. Mais ce sont des femmes. Elles voient l'invisible qu'elles aiment. Elles créent l'impossible qu'elles désirent. Voilà trois jours qu'il est mort et que nous ne l'avons revu !

— O Cléophas, c'était donc un rêve !

— O Luc, c'était une illusion !

— Mais quel doux rêve, frère, quelle noble illusion ! Quel bon Maître c'était, notre Jésus de Nazareth ! Aussi nous ne l'oublierons jamais, n'est-ce pas ? Il restera toujours vivant dans nos cœurs, malgré sa défaite, toujours admiré, toujours béni . . .

— Toujours aimé ! murmura Cléophas.

Et comme si ce mot d'amour, soupilé sur la route solitaire, avait eu le don d'évoquer son objet, voici que des pas retentissent derrière les deux voyageurs. Ils dévisagent, dans l'obscurité naissante, celui qui arrive. Hélas ! non, ce n'est pas lui. C'est un voyageur qui se joint à eux et qui lie aussitôt conversation.

— De quoi parlez-vous et pourquoi êtes-vous tristes ?

— Eh quoi ! êtes vous seul à ce point étranger à Jérusalem que vous ignoriez ce qui occupe en ce moment tous les esprits ?

— Qu'est-ce donc ?

— Mais c'est de Jésus de Nazareth qu'il s'agit.

Et ils lui racontent ce qui vient de se passer. Ils s'attendrissent, ils s'exaltent en parlant du cher disparu. Et ils disent sa lamentable histoire, et leur déception, et leur abattement.

Et voici que l'étranger qui semblait d'abord ignorer Jésus, se met à en parler, et à mesure qu'il parle, il s'anime :

— O hommes insensés et lents à croire ce qu'ont annoncé les prophètes. Eh quoi ! votre Jésus a souffert. Il a été haï, persécuté, écrasé comme un ver de terre, réputé parmi les scélérats ! Il a vu sa robe tirée au sort ; il a été crucifié. Et après ? Est-ce que tout cela n'était pas prédit du Messie ? Est-ce que tout cela ne devait pas arriver au Messie ? Il est vrai, des triomphes lui sont aussi promis. Mais c'est la seconde partie de sa carrière. Il fallait d'abord qu'il souffrît avant d'entrer dans sa gloire. Votre Jésus a jusqu'ici très bien réalisé le programme messianique dans sa première moitié : il le réalisera dans la seconde. Tout ce que vous me dites de lui me fait croire qu'il est le Rédempteur d'Israël.

Et tandis que l'étranger disserte ainsi sur leur maître, les disciples, subjugués, écoutent le son de cette voix qu'ils ne reconnaissent pas, mais dont ils subissent le charme infini. Ils sentent leur cœur attendri, tout chaviré d'émotion, tout brûlant d'amour pour Jésus ; et en même temps une secrète sympathie les attire vers celui qui leur en parle si bien.

Quel est-il donc, cet homme étrange qui les bouleverse à ce point ? Leur foi était languissante ; à son contact, elle se ranime. Leur espérance était morte, elle ressuscite. Leur âme était brisée et elle se relève et s'épanouit comme la plante épuisée qui redresse sa tête sous une fraîche ondée. Ils boivent les paroles qui tombent goutte à goutte de ses lèvres ; ils marchent comme dans un rêve, se laissant aller au rythme de son pas et de sa voix. Pendant qu'ils devisent ainsi, la nuit est tombée sur leur tête ; mais ils ne pensent pas à la nuit du dehors, une aurore se lève dans leur âme. Les collines de Jérusalem ont depuis longtemps

disparu à l'horizon, mais ils n'y prennent pas garde. C'est comme autrefois quand Jésus enseignait la foule : on ne s'apercevait pas du temps ; les étoiles avaient beau tourner dans le ciel, on le suivait trois jours, trois nuits durant, sans manger, sur les plages retentissantes de la mer, dans les montagnes sauvages, n'importe où, pour la douceur d'être avec lui.

III

Mais voici cependant des habitations ; des passants attardés se hâtent dans la rue. On est arrivé à Emmaüs, devant l'hôtellerie. L'étranger doit aller plus loin : il souhaite le bonsoir aux disciples. Mais ceux-ci ne l'entendent pas ainsi. Ils se sentent le cœur serré et pris d'inquiétude à la pensée de le quitter. Il est bien tard : il n'est pas bon de s'aventurer seul à cette heure dans la campagne. Et puis, quel bonheur, s'il pouvait passer la nuit avec eux, à leur parler de Jésus. Ils lui disent donc :

— Restez avec nous, Seigneur, car la nuit est tombée.

Il accepte l'hospitalité offerte de si bon cœur. Il entre, il s'assied à table avec ses hôtes et le repas commence. Mais voici qu'une impression étrange, poignante, saisit les disciples. Il leur semble que l'inconnu change peu à peu et qu'il prend insensiblement l'attitude et les manières de l'être chéri dont il leur a tant parlé. Ils se demandent s'ils ne sont pas les jouets d'une illusion.

Mais non, l'impression de cette ressemblance devient plus vive, plus nette dans leur esprit. Ils devinent que quelque chose d'extraordinaire va se passer. En effet, il fait silence un instant, puis il arrête sur eux un long regard, si pénétrant ! Oh ! ce regard, mais c'est son regard à lui : c'est comme cela qu'il lisait dans leurs cœurs. Il prend le pain, le bénit, le rompt. Il lève les yeux au ciel, il rend grâces au Père. Oh ! ce geste, cette prière, cette lenteur, cette majesté, ce cérémonial ; tout cela, c'est lui : c'est ainsi qu'il faisait ! Enfin son visage s'illumine, se transfigure. Plus de doute, maintenant. C'est Jésus ! Il a repris sa voix ordinaire, sa voix inimitable et, de cette voix qui les fait tressaillir, il dit les paroles sacramentelles : " Prenez et mangez. " Abimés dans la stupeur et la joie, ils prennent ce pain sacré, ils le mangent, ils se recueillent, ils prient, ils tremblent d'émotion : un silence impressionnant les enveloppe pendant quelque temps. Puis, quand ils relèvent la tête, quand ils lui tendent les bras, éperdus, pour le saisir et l'embrasser, il semble s'effacer, s'estomper dans une nuée diaphane, se muer et se fondre dans une lumière vaporeuse, puis plus rien, il a disparu.

Non, il reste dans leur cœur. Ils le voient des yeux de la foi. Ils l'adorent. Ils lui parlent. Ils lui disent l'hymne d'action de grâces. Oh !

comme ils sont heureux de l'avoir retrouvé et de le savoir ressuscité ! Ils avaient dit à un étranger : Reste avec nous, Seigneur. Et cette parole, c'est Jésus qui l'a entendue et qui l'exauce. Il reste avec eux dans le pain de vie.

Et partout et toujours la scène touchante se renouvellera. Comme les disciples d'Emmaüs à la porte de l'hôtellerie, les chrétiens diront à Jésus en franchissant le seuil de ses églises : Reste avec nous, bon Maître ! Et il leur répondra par la fraction du pain : " Vous voyez bien que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. "

Cléophas et Luc se lèvent joyeux. Ils vont dans la nuit comme autrefois les mages en marche vers Jérusalem. Comme les mages, ils ont l'étoile : mais elle n'est pas dans le ciel, elle est dans leur cœur. C'est l'hostie. Aussi, ils se hâtent sur cette route bénie où tout à l'heure Jésus leur parlait.

— Comme il était doux, ô Cléophas, de cheminer avec lui !

— Comme notre cœur, ô Luc, était embrasé au dedans de nous-mêmes !

— Il a dit que le Messie devait souffrir avant d'entrer dans la gloire. Il est donc maintenant dans la gloire.

— Oui, mais les disciples, comme il nous le disait, ne sont pas au-dessus du Maître, nous aussi nous aurons à souffrir.

— Oui, frère, mais ce sera pour lui et avec lui ! Car il restera désormais avec nous, et puis, un jour, nous entrerons dans sa gloire !

Bientôt après, ils étaient au cénacle de Jérusalem et ils conversaient avec les apôtres de la grande nouvelle qui allait changer la face du monde.

Chan. S. COUBÉ.

LES COQUILLES TYPOGRAPHIQUES

Un compositeur a énuméré, dans les vers suivants, quelques-unes des espiègleries de la coquille :

S'agit-il d'un homme de bien
Tu m'en fais un homme de rien ;
Fait-il quelque action insigne ?
Ta malice la rend indigne ;
Et par toi, sa capacité
N'est que de la rapacité.

Valeur est pour voleur ; le pot en sot se change,
L'âme en âne, la robe en rose, l'anse en ange.

Un cirque a de nombreux gradins
Et tu le peuples de gredins ;
Parle-t-on d'un pouvoir unique ?
Tu m'en fais un pouvoir inique
Dont toutes les prescriptions
Deviennent des proscriptions.
Enfin en chandelier énorme
Un grand chancelier se transforme.

Mais la reine des coquilles est sans doute celle-ci. Un évêque très puriste voulait avoir un *cérémonial* vierge de toute faute typographique. Il en fait lire les épreuves par ses chanoines et les professeurs de son université. Et quand il fut enfin convaincu que toutes les fautes en avaient été expurgées, il donna le "bon à tirer". Il était tout fier de son *cérémonial* dans sa belle toilette de percaline rouge avec titre en or au dos et sur le plat. Il l'ouvre, y jette un coup d'œil et dès la première page une coquille énorme frappe son regard. Il lit : "Ici l'évêque enlève sa culotte". Par espièglerie ou inadvertance, le typo avait transformé *calotte* en *culotte*.

Les imprimeurs mettent sur le compte du *Printer's Devil*, *Diable de l'Imprimerie*, ces erreurs qui se glissent fatalement dans tout imprimé un peu considérable malgré tous les

soins qu'on apporte à sa publication. Ils n'ont peut-être pas tout-à-fait tort.

Terminons par une coquille monumentale dans une pièce de vers de Henri Bornier. Il avait écrit :

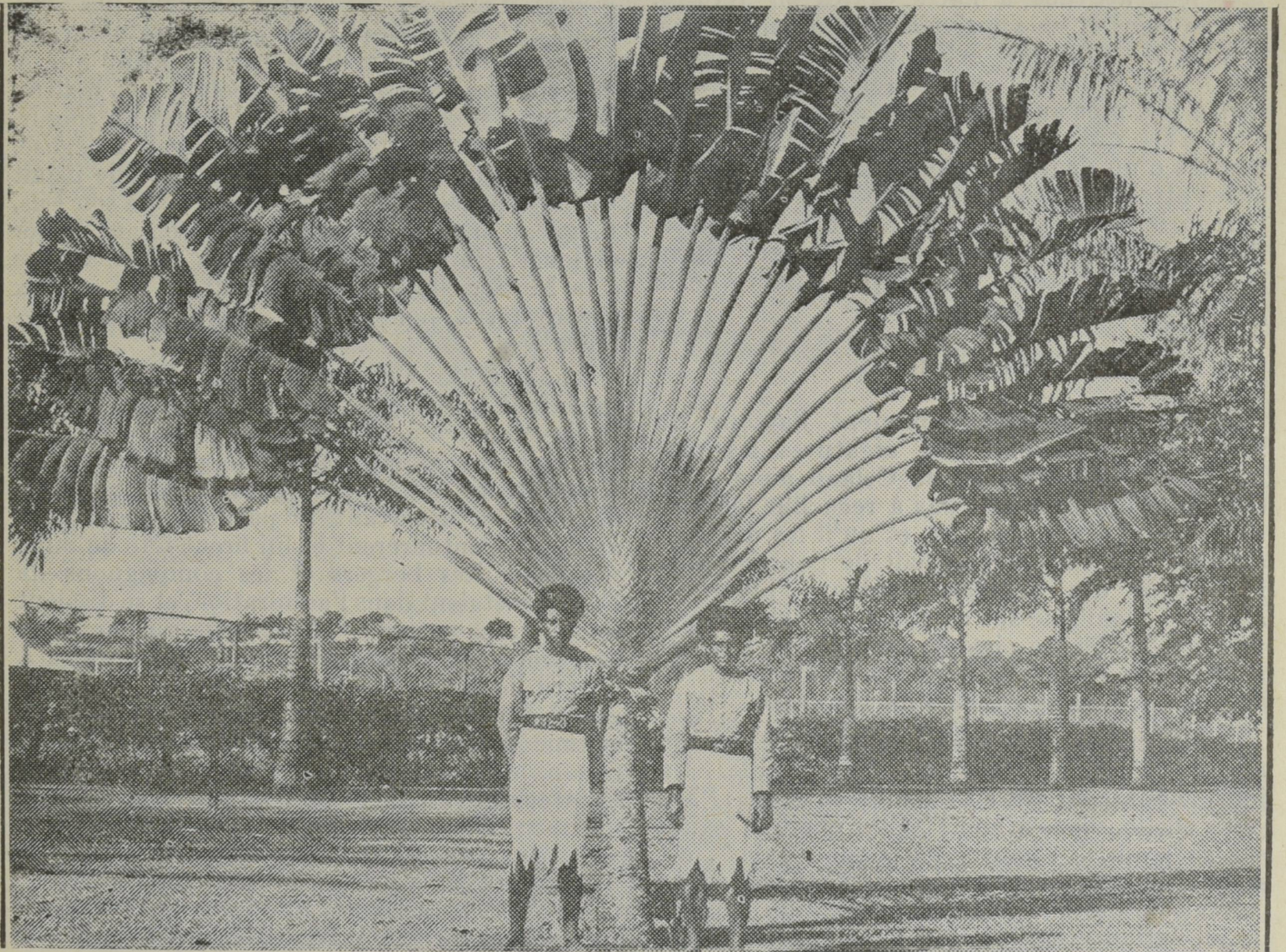
Tu mourrus en pleine lumière
Et la victoire coutumière
T'accompagna jusqu'au tombeau.

Ce qui fut imprimé et distribué à profusion, se lisait comme suit :

Tu mourrus en pleine lumière,
Et Victoire, ta couturière,
T'accompagna jusqu'au tombeau.

Tirons le rideau.

Pierre Fouille-Partout.



L'ARBRE DU VOYAGEUR

Cet arbre qu'on trouve aux îles Fidji et aux Antilles, doit son nom au fait qu'il possède, à sa base, une sorte de réservoir qui recueille les eaux de pluie que le voyageur est quelquefois heureux d'utiliser.

S. François d'Assise et le monde animal

OR, François d'Assise a été un des saints les plus célèbres et les plus connus, non seulement pour sa grande charité envers Dieu et envers les hommes, mais aussi pour sa douceur, sa mansuétude et sa familiarité avec les animaux. L'amour du séraphique pour les animaux, écrit Théodore de la Rive, est l'un des traits les plus connus de son caractère, l'un de ceux qui ont le plus souvent inspiré la peinture et l'imagerie religieuse et contribué davantage à rendre notre Saint populaire.

Thomas de Celano note soigneusement qu'entre les animaux François aimait de préférence les animaux domestiques ou apprivoisés ; mais, ajoute sagement Le Monnier, commentant ce texte de l'hagiographe Franciscain, "on les (les animaux) divise ordinairement, pour exprimer leur attitude à notre égard, en féroces, en sauvages et en apprivoisés, en domestiques. Auprès de François cette distinction n'avait plus guère de sens. Tous se faisaient ses familiers à peu près au même degré. Ce qu'on peut dire, c'est que les domestiques étaient encore montés d'un degré, et montraient l'intelligence et les attentions d'amis véritables". Il suffit de parcourir les biographes du Saint, de rappeler, dans leur simplicité naïve, les principaux épisodes qu'ils racontent, pour se convaincre de la justesse de cette remarque.

SŒUR LA CIGALE

Nous verrons ainsi comment l'amour du séraphique s'étendait aux créatures les plus humbles. Déjà Thomas de Celano nous a dit que François n'hésitait pas à recueillir les vers qu'il trouvait sur la route, et qu'il les déposait à l'abri ; qu'il se préoccupait de pourvoir à la nourriture des abeilles pendant l'hiver. Il ajoute — confirmé sur ce point par saint Bonaventure — que les cigales, dont le cri strident remplit les plaines durant les longs jours de l'été, avaient la sympathie du Poverello.

"Une cigale avait établi sa demeure sur un figuier, près de sa cellule, à la Portioncule. Un jour, le Saint lui dit, en tendant la main : "Ma sœur cigale, viens à moi !" Elle obéit et sauta sur sa main. "Chante, ma sœur cigale", dit saint François, loue le Seigneur avec ton cri de jubilation." Elle entonna et continua son cri de jubilation jusqu'à ce que François lui eût dit qu'elle était une gentille cigale. Elle retourna alors sur son figuier. Pendant une semaine entière le Saint, qui avait surpris sa cachette, l'alla voir tous les jours. Il passait doucement

le doigt sur elle et disait : "Chante." Elle chantait. A la fin, il dit à ses compagnons :

"— Donnons congé à notre sœur cigale, voilà assez de temps qu'elle nous réjouit par ses chansons. Nous finirions par en avoir de la vanité.

"La cigale s'en alla "comme bonne fille d'obéissance". On ne la revit plus. Les Frères étaient dans l'admiration."

Mais, entre les diverses espèces d'animaux — on le sait, — les plus timides, les plus innocents — les oiseaux et les brebis — avaient les préférences de François.

LES DÉVOTES BRÉBIS

Nous connaissons déjà par saint Bonaventure l'histoire de l'agneau donné au Poverello par Giacomina de Settesoli. Le même hagiographe nous parle, ailleurs, d'une petite brebis qu'une personne pieuse avait offerte à François lorsqu'il se trouvait à la Portioncule. "Elle accomplit bientôt des prodiges. François l'admonestait d'être soigneuse, de louer Dieu, et qu'elle se gardât d'offenser ou d'être offensée des religieux ; ce que cette brebis gardait et observait à son possible, voir aussi curieusement que si elle eût la discrétion pour obéir à son maître. Lorsque les religieux allaient chanter au chœur, cette bestiole allait aussi et les suivait à l'église, où, sans que personne lui enseignât, elle bêlait devant l'autel de la Vierge Marie et de son Fils, l'Agneau sans tache, comme les voulant saluer et louer. Et lorsqu'on élevait la sainte Hostie à la Messe, elle s'inclinait, mettant les genoux contre terre, honorant et adorant son Créateur."

Thomas de Celano et saint Bonaventure racontent qu'un jour, aux environs de Sienne, le Poverello, rencontrant un troupeau de brebis, s'arrêta, comme d'habitude, pour les saluer. Aussitôt, les brebis, les agneaux, les moutons eux-mêmes, désertant le pâturage, coururent au Saint, l'entourèrent et lui firent fête de mille manières. Les bergers et les compagnons de François étaient dans l'admiration, et se disaient les uns aux autres : "Avez-vous vu comment ces brebis du Seigneur se sont comportées à l'égard de notre Père ? Assurément il doit être grand devant Dieu, si les animaux le vénèrent comme un saint, si les créatures privées de raison reconnaissent en lui l'ami de leur Créateur !"

LES OISEAUX BABILLARDS

Les *Fioretti* racontent une scène qui est devenue populaire. "A mi-chemin, entre Cannara et Bevagna, François aperçut quelques arbres, tout près de la route, où perchaient une telle multitude d'oiseaux divers, que jamais, dans ces régions, l'on n'en avait vu un aussi grand

nombre. Et une foule énorme d'oiseaux se tenaient également dans le champ, à côté des arbres susdits." Et il les salua, et il voulut prêcher à "ses frères, les petits oiseaux". Et il leur fit un beau discours, les exhortant à louer et à bénir le Seigneur pour tous les bienfaits qu'ils avaient reçus de lui. Puis, leur ayant donné sa bénédiction, il les renvoya.

Une autre fois, dans les lagunes de Venise, il trouva une grande multitude d'oiseaux qui gazouillaient parmi les buissons : "Vois, dit le Saint à son compagnon, vois comme nos frères les oiseaux louent le Créateur ! Eh bien ! passons et repassons au milieu d'eux, en récitant notre bréviaire !" Et les oiseaux, loin de fuir, ne cessèrent pas de chanter. Mais, comme leur babil empêchait les deux Frères de s'entendre, François, se tournant vers ses petits amis, leur dit avec une grande douceur : "Mes frères les oiseaux, cessez de chanter jusqu'à ce que nous ayons fini de réciter notre office !" Et les oiseaux de se taire, comme s'ils eussent compris ; et ils ne recommencèrent à chanter qu'au moment où François leur en eut donné la permission. Les alouettes, en une autre occasion, montrèrent la même docilité.

L'épisode le plus classique en ce genre est peut-être celui du mont Alverne. François s'y rendait pour la première fois. Arrivé au sommet, il voulut se reposer à l'ombre de quelques arbres. Et voici qu'à peine assis, "de la plaine, des vergers, de la forêt accourent à lui des oiseaux : il en est à ses pieds, sur son sein, sur ses bras, sur sa tête" ; et ils gazouillent autour de lui, et il les caresse doucement ; et ils semblent lui répéter : "(Sois le bienvenu ! sois le bienvenu !" Et François se tourne vers ses compagnons : "Je vois bien, mes fils, que la volonté de Dieu est que nous séjournions en ce lieu, puisque

notre arrivée cause tant de joie à nos frères les oiseaux."

Et tous ces oiseaux l'aimaient, le Poverello ! et tous lui témoignaient cet amour par leurs chants, par l'obéissance, par leur familiarité. Et les alouettes particulièrement — il les chérissait — voulurent, à l'heure de sa mort, le consoler par leur présence, et leur chant était tout à la fois un hymne de joie et de douleur.

SŒURS TOURTERELLES

Les *Fioretti* racontent qu'un jour notre Saint, parcourant la vallée de Sienne, rencontra "un enfant qui avait pris au piège une grande multitude de tourterelles et les portait toutes vivantes dans une cage, afin de les vendre. Or, saint François... se sentit ému d'une grande charité, et dit à celui qui transportait ces oiseaux : "O brave enfant, je t'en prie, cède-moi ces tourterelles, afin que des oiseaux si innocents et à qui, dans l'Écriture Sainte, sont comparées les âmes chastes, humbles et fidèles, ne viennent pas à tomber entre les mains de cruels meurtriers."

"Et aussitôt, l'enfant inspiré de Dieu donna toutes ses tourterelles au bienheureux François. Et ce pieux Père, quand il les eut prises dans son sein, se mit à leur parler très doucement : "O mes sœurs tourterelles, créatures simples, innocentes et chastes, pourquoi vous êtes-vous laissé prendre ? Mais moi, je veux vous arracher à la mort, et puis vous faire des nids, afin que vous y fassiez fructifier votre espèce et y accomplissiez l'ordre du Créateur, qui vous commande de croître et de vous multiplier." Sur quoi saint François s'écarta du chemin et leur fit des nids pour chacune d'elles."



MORT DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

FRÈRE ROSSIGNOL

Voici un autre épisode non moins connu : “ François séjournait sur l'Alverne. Il venait de passer par les souffrances et les extases des stigmates. Il était intérieurement entré dans un état surhumain séraphique. Mais il avait l'âme merveilleusement ouverte. Dans ce haut degré, il restait sensible aux beautés du monde.

“ Un soir, le chantre des bois entonna sur un arbre une de ses belles mélodies : François prêta l'oreille. Il ne tarda pas à être pénétré d'émotion. Fr. Léon était à ses côtés : “ Donne la réplique ”, lui dit François. Fr. Léon se récusa à cause de sa mauvaise voix, François se chargea du rôle : il répondit au rossignol. Le Saint et l'oiseau alternaient. Une partie de la nuit se passa au combat. François fut fatigué le premier. Il fit venir l'oiseau sur sa main, le caressa doucement, le félicita d'avoir remporté la victoire, et dit au Fr. Léon : “ Donnons quelque chose à manger à notre frère le rossignol : il le mérite plus que moi. ” Le rossignol mangea quelques miettes dans la main du séraphique Père et s'envola avec sa bénédiction. ”

Bien que ces récits exhalent le suave parfum des légendes, nous pouvons y ajouter foi, tant ils restent conformes à l'esprit du Poverello, à sa simplicité, à sa naïve tendresse. Qu'importe que tous ne nous soient pas confirmés par des biographes plus autorisés ? Ces biographes eux-mêmes nous rapportent d'autres épisodes qui ne sont ni moins curieux ni moins suggestifs. L'authenticité des uns est une preuve en faveur des autres.

Thomas de Celano et saint Bonaventure hésitent-ils à nous parler de frère le faisan et de frère le faucon ?

FRÈRE FAISAN

Un noble du comté de Sienne avait envoyé à François un faisan. “ Le donateur désirait qu'il s'en nourrît pour relever ses forces, qui déclinaient chaque jour ; mais s'en nourrir était bien le moindre souci de François. Il accueillit le bel oiseau avec une courtoisie extrême : “ Frère faisan, lui dit-il, que notre Créateur soit loué ! ” Le faisan battit des ailes à cette invitation. “ Il faut voir, ajouta François, si notre frère veut demeurer avec nous, ou s'il aime mieux retourner dans ses bois. ” Sur son ordre, on le porta dans une vigne, mais l'oiseau revint à tire-d'aile. On le porta plus loin. Il était de retour avant celui qui l'avait porté. Il entra même dans la cellule de François, en se glissant sous la tunique des Frères qui en gardaient l'entrée. Pour le coup, François embrassa le fidèle, lui fit un discours caressant et ordonna qu'on lui servît à manger. Son intention n'était pourtant pas de le garder. Il le donna à son médecin qui, instruit de ce qui s'était passé, s'était pris d'admiration

et l'avait demandé. Le faisan ne l'entendait pas ainsi. Chez le médecin il refusa toute nourriture. On le rapporta au couvent. Il fixa un long regard sur le Père, donna des signes de la joie la plus vive et se mit à manger avec appétit. ”

N'est-il pas arrivé chose semblable pour ce levraut qui, pris au lacet par un Frère, puis apporté à François et doucement accueilli par lui ne put qu'à grand'peine se décider à s'éloigner du Saint ? Pour une tanche, qui fut offerte au Poverello par un pêcheur et ne voulut le quitter qu'après avoir reçu sa bénédiction ? Même chose, encore, pour un lapin de garenne. C'était dans une île du lac de Trasimène, où François s'était retiré pendant le Carême. Le lapin s'attacha à ses pas : pour qu'il s'éloignât il dut lui donner sa bénédiction.

FRÈRE FAUCON

Frère Faucon mérite une place à part parmi les animaux amis de François. Il est peu d'histoires aussi poétiques et touchantes que la sienne.

“ On sait que les faucons se domestiquent assez vite ; mais celui dont nous voulons parler était à l'état sauvage. Il habitait, comme le rossignol, les bois de l'Alverne. Son aire n'était pas très éloignée de la cellule que François occupait sur la montagne. Aucune parole ne fut échangée entre les voisins. Comment l'oiseau devina-t-il les habitudes du Saint et songea-t-il à prendre auprès de lui le rôle d'un serviteur ? Par un attrait supérieur, sans doute, ou mieux, par une attention divine, comme disent nos historiens. Toujours est-il que l'oiseau se fit la cloche vivante de François. Il l'appelait chaque nuit à l'heure où le serviteur de Dieu avait coutume de se lever pour la prière. Et ce qui relève d'un instinct encore plus haut, lorsque le Saint était plus accablé par la souffrance, l'oiseau respectait son sommeil et ne l'éveillait que plus tard, aux premières blancheurs de l'aube. Encore remarquait-on qu'en cette occasion il adoucissait sa voix rauque et la rendait presque harmonieuse. Si un faucon a été jusque-là, conclut naïvement un biographe, il n'est pas étonnant que des animaux plus doux aient poussé plus loin la vénération. ”

François ne pouvait rester indifférent à ces preuves d'affection : il y répondit généreusement, et, durant tout son séjour sur l'Alverne, frère faucon fut de sa part l'objet des attentions les plus délicates. Lorsqu'il se décida à quitter la sainte montagne, il n'oublia point l'oiseau fidèle dans son touchant *Adieu* à l'Alverne et le remercia de sa charité. Et, aujourd'hui encore, la piété populaire semble ne pouvoir se représenter le séraphique Poverello, sur les rocs de l'Alverne, sans lui associer frère faucon cherchant à se glisser sous les plis de la tunique du bienheureux Père.

Il a raison, certes, le biographe : " Il n'est pas étonnant que les créatures privées de raison se soient attachées ainsi à celui qui aimait si profondément leur Créateur." Il nous donne l'explication, non seulement des faits qu'il vient de raconter, mais d'autres épisodes, plus merveilleux encore et presque incroyables, dont le souvenir nous a été conservé par d'autres écrivains. Sans doute il a fait allusion à une page classique des *Fioretti* : la conversion de frère loup. De ce fait, il ressort manifestement que François possédait une autorité spéciale non pas seulement sur les animaux plus doux, mais sur les animaux même les plus sauvages, et en particulier sur les loups qu'il rencontrait dans ses courses apostoliques.

Thomas de Celano, au chapitre VII de sa *Legenda Secunda*, rappelle un fait raconté plus longuement par saint Bonaventure, et qui nous donne un exemple de ce pouvoir exercé par François sur les loups.

Le Poverello, accompagné d'un villageois, se rendait de Greccio à Catanello, lorsque les loups vinrent à lui et lui firent fête à la façon des chiens. Les habitants du bourg voisin l'apprirent et accoururent voir l'homme de Dieu, le suppliant de les délivrer de deux grands fléaux dont ils souffraient grandement : les loups et la grêle. François leur répondit : " A l'honneur et à la gloire du Tout-Puissant, je vous dis que si vous avez la foi et prenez pitié de vos âmes, si vous faites une confession sincère et de dignes fruits de pénitence, le Seigneur vous prendra en pitié, vous délivrera de tout mal et multipliera vos biens. Si, au contraire, vous vous montrez ingrats ; si, comme le chien, vous retournez à votre vomissement, Dieu vous châtiara plus durement encore."

Et, à partir de ce jour, les loups ne firent aucun mal aux troupeaux, la grêle ne ravagea plus les champs des habitants de Greccio, aussi longtemps qu'ils demeurèrent fidèles au Seigneur.

FRÈRE LOUP

Voici, maintenant, l'histoire de frère loup d'après les *Fioretti*.

Au temps où saint François demeurait à Gubbio, un loup très féroce ravageait le pays, au point que les habitants ne sortaient qu'armés, comme s'ils avaient dû aller à un combat meurtrier. Le Saint, malgré les conseils qui lui étaient donnés, voulut aller à la rencontre du loup, seul et sans armes. Lorsqu'il vit la bête, il commença à lui parler au nom de Dieu, avec tant de douceur, que le loup, la tête baissée et doux comme un agneau, se prosterna aux pieds de François.

Celui-ci lui dit alors : " Frère loup, tu fais bien des dommages dans ces régions... Aussi mériterais-tu d'être mutilé dans une mort

affreuse, comme un brigand et le pire des assassins, et, à cause de cela, tout le monde crie et murmure contre toi, et toute cette ville de Gubbio t'a en détestation. Mais moi, frère loup, je veux faire la paix entre toi et eux, de telle sorte qu'eux-mêmes n'aient plus à souffrir de toi, et que toi, quand ils t'auront pardonné toutes tes offenses passées, ni homme ni chien ne puissent plus te poursuivre à partir de ce jour... Et comme je sais que tu as fait le mal, poussé par la faim, je te promets que, aussi longtemps que tu vivras, je ferai en sorte que les hommes de cette ville pourvoient, chaque jour, à ton entretien."

Et le loup, en baissant la tête, fit signe très manifestement qu'il promettait de faire ce que le Saint exigeait de lui. Et François le conduisit en la ville, et, devant tout le peuple, étendant la main, il invita frère loup à lui donner un gage de sa promesse. Alors le loup, " levant sa patte droite, la posa dans la main de saint François, sous les yeux de toute l'assistance "

Le Père saint s'adressant au peuple, leur dit que Dieu avait permis ce fléau pour leurs péchés : il ajouta que bien plus dangereuse encore est la flamme de l'enfer, qui est vouée à dévorer les damnés pendant l'éternité, tandis que la rage du loup ne peut rien tuer que les corps. Et il conclut ainsi : " Revenez donc à Dieu, mes très chers amis, et faites dûment pénitence, le Seigneur vous délivrera du loup dans le présent, et, dans l'avenir, du feu de l'abîme dévorant. Mon frère le loup, qui se tient là devant vous, m'a bien promis de faire la paix avec vous... et il se fait fort de ne plus vous causer désormais le moindre dommage, si seulement vous promettez de pourvoir chaque jour à son entretien."

Alors toute l'assemblée promit de continuer scrupuleusement à nourrir le loup, qui renouvela le pacte en témoignant qu'il acceptait. Et, depuis ce jour, le loup garda au peuple et le peuple au loup la promesse conclue par l'entremise de François.

Et, durant deux années encore que ce loup eut à vivre, il alla librement par la ville sans causer le moindre dommage à personne, ni sans que personne lui fit aucun mal. Il fut nourri avec grand soin aux frais de la ville...

Enfin, le frère loup est mort de vieillesse, et sa mort a bien affligé les habitants de Gubbio, parce que la patience très paisible et bienveillante dudit loup, et même simplement le fait de le voir aller par la ville, rappelaient à tous le souvenir de la vertu et sainteté merveilleuses de saint François.

R. P. Vittorino FACCHINETTI.

(Soyez Amis.)

Les pierres qui tombent du ciel



Y A-T-IL des pierres qui tombent du ciel ?

Les savants ont souvent discuté sur cette question, et pendant longtemps y ont répondu négativement, malgré les relations non équivoques de faits de ce genre que l'on trouve dans Pythagore, Pausanias, Pline, Tite-Live, Plutarque, César, et beaucoup d'autres auteurs de l'antiquité et du moyen âge. Il arriva même, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, qu'une pierre du poids de sept livres tomba à Lucé (Sarthe) le 23 septembre 1768. Elle fut présentée à l'Académie des sciences, qui désigna Lavoisier, Cadet et Fougereux pour l'examiner.

Ces trois savants en firent l'analyse, et conclurent qu'elle n'était pas tombée du ciel, que ce n'était qu'une espèce de grès, qui, étant couvert de terre ou de gazon, avait été frappé par la foudre et mis par là en évidence.

Néanmoins, les chutes de pierres atmosphériques qui eurent lieu le 13 décembre 1795, dans le Yorkshire (Angleterre), et le 19 décembre 1798 près de Bénarès (Indes), ayant donné lieu à des enquêtes qui constatèrent la réalité de ces phénomènes, les savants commencèrent à être ébranlés. Mais leur parti pris d'incrédulité ne cessa totalement en France qu'après l'effroyable pluie de 3,000 pierres qui eut lieu à Laigle (Orne), le 26 avril 1803, brisa une branche de poirier et perça des toits de maisons.

Aujourd'hui, personne ne doute plus qu'il y ait de temps à autre, à la surface de la terre, des chutes de corps provenant des hautes régions de l'espace. On a donné à ces pierres les noms de *météorites aérolithes*, *uranolithes*, etc. Nous ne nous servons que du premier, comme étant le plus communément employé.

Nous allons décrire les phénomènes grandioses qui accompagnent presque constamment la chute sur la terre des météorites.

Les nuits calmes et claires sont les plus favorables à l'observation du météore. Ce dernier n'est pas sans provoquer une certaine sensation de frayeur à la personne qui en est témoin pour la première fois.

Tout à coup, on aperçoit à un point quelconque de l'horizon un globe de feu, quelquefois coloré, appelé *bolide*, qui s'avance dans l'espace avec une grande rapidité, laissant derrière lui une traînée lumineuse. Son éclat se détachant sur le fond noir du ciel, surpasse quelquefois celui de la lune.

Le bolide, après avoir parcouru dans l'espace une trajectoire plus ou moins longue, éclate soudain, laissant à sa place un petit nuage blanc comparable à une bouffée de fumée qui se dissipe rapidement.

Immédiatement après l'explosion du bolide, on entend une série de détonations intenses,

comparables à plusieurs décharges d'artillerie aussitôt suivies d'un roulement sourd identique à celui que produit sur le sol une voiture pesamment chargée.

Enfin, on perçoit des sifflements produits par les fragments du bolide — c'est-à-dire par les météorites — qui traversent l'atmosphère avec rapidité avant de s'abattre sur la terre.

En arrivant sur le sol, les météorites peuvent y rester intactes, et même, à Pultusk (Pologne), 30 janvier 1868, la glace très mince qui recouvrait la rivière de Narew ne fut pas brisée.

Elles peuvent s'y enfoncer plus ou moins profondément. C'est le cas pour la pierre d'Aumale (Algérie), le 25 août 1865 ; pour l'une de celles de la chute de Knyahinya (Pologne), le 9 juin 1866, qui entra de 4 mètres dans la terre de la prairie de Mlaka, d'où elle fut extraite par des paysans ; pour la pierre de Gros-Divina (Hongrie), le 24 juillet 1837, pesant plus de 10 kilos, qui était enterrée de 0. m. 85.

Enfin, elles peuvent s'y briser, comme il arriva à la météorite de Sauguis-Saint-Étienne (Basses-Pyrénées), le 7 septembre 1868, qui, étant tombée sur un rocher, s'y pulvérisa.

Ce n'est pas toujours à tort que l'on s'effraye de la chute des météorites : elles ont plus d'une fois causé de terribles accidents.

C'est ainsi que l'on peut lire dans le catalogue où Biot a enregistré les météores observés en Chine, qu'une pierre, tombée en l'an 616 de notre ère, fracassa un chariot et tua dix hommes.

Le capitaine de vaisseau hollandais Wilmann rapporte qu'étant en mer, une boule du poids de 4 kilos tua deux hommes en tombant sur le pont de son navire, qui voguait à pleines voiles. Le fait se passait à la fin du XVII^e siècle, et, vers la même époque, un Franciscain fut, dit-on, tué à Milan par la chute d'une petite météorite.

La pluie de pierres qui eut lieu le 11 novembre 1836 à Macao (Brésil) coûta la vie à plusieurs bœufs, qui furent assommés.

On a noté que, le 13 octobre 1838, lors de l'explosion du bolide de Cold-Bokkeweldt, beaucoup de personnes dans la ville voisine de Worcester (Angleterre) eurent les genoux secoués comme par une décharge électrique.

En terminant, voici une anecdote amusante. Il y a quelques années, un bloc de fer météorique étant tombé dans un champ, aux États-Unis, le gouvernement américain poursuivit le propriétaire pour introduction de métal n'ayant pas payé le droit de douane.

Dans la galerie de géologie du Muséum d'histoire naturelle de Paris, M. Stanislas Meunier a réuni la collection la plus belle et la plus complète qui existe de pierres tombées du ciel. On y trouve des échantillons de presque toutes les météorites dont nous venons de parler.

Paul COMBES, fils.

Ephémérides Canadiennes

MAI 1926

1 — Les trois nouveaux propriétaires conjoints des usines hydro-électriques Duke-Price, à St-Joseph d'Alma, Lac St-Jean, se sont entendus pour se partager comme suit les 300,000 forces électriques présentement engendrées par les dynamos de cette puissante station : à la " Cie d'Aluminium ", 100,000 forces ; 100,000 également aux pulperies Price, de Southbend, de Jonquières et de Kénogami ; 100,000 forces, enfin, à la " Shawinigan Water & Power ", qui amènera ce puissant courant à sa station distributrice de Québec, afin de l'y répartir entre ses différents clients.

— On plante le mai sur la glace de plusieurs de nos rivières québécoises, particulièrement dans la Beauce et à Ottawa, où il y a quarante-cinq ans qu'une pareille célébration n'a pu avoir lieu.

2 — Le chenail est enfin libre entre Québec et Montréal, où le *Lady Grey*, le brise-glace gouvernemental, arrive vers 11 heures. L'année dernière la navigation sur le Saint-Laurent fut ouverte le 10 avril.

— S. G. Mgr J.-A. Langlois, vicaire capitulaire de Québec, bénit la nouvelle église de Notre-Dame de Grâce, à Québec.

3 — On annonce que l'Université Laval de Québec vient de fonder une école supérieure de Philosophie. Mgr L.-A. Pâquet, P.A., en sera le directeur.

— On apprend aux Communes d'Ottawa que le Gouvernement canadien a vendu cinq navires de la Marine marchande canadienne. Ces navires avaient coûté entre \$700,000 et \$800,000 chacun et ils ont été vendus pour \$40,000 l'unité.

6 — Au Sénat canadien, l'hon. Sénateur Dandurand fait connaître que le chemin de fer de la Baie d'Hudson a coûté au pays la somme de \$20,700,000, dont \$6,220,000 pour le terminus de Port-Nelson.

9 — Dans une lettre pastorale écrite à l'occasion de ses noces d'or sacerdotales, qui auront lieu les 19 et 20 mai prochain, lettre qui a été lue aujourd'hui dans les églises de son diocèse, S. G. Mgr M.-T. Labrecque, évêque de Chicoutimi, annonce la création d'un chapitre diocésain.

10 — L'hon. M. J.-A. Tessier, président de la Commission des Eaux Courantes, annonce qu'un nouveau barrage sera bientôt construit sur

la rivière Saint-Maurice, près du lac Mékinac. Les travaux commenceront dans quelques jours.

— Les Sœurs de l'Assomption de Nicolet ouvrent une procure à Montréal, sur la rue Dorchester.

— L'Association des Manufacturiers de Chaussures de Québec, à la suite d'une nouvelle difficulté avec leurs employés, déclarent boutique ouverte.

— A Montréal, décède l'hon. M. William Mitchell, membre du Sénat canadien. Le défunt a été le promoteur et le constructeur du chemin de fer de Drummond, absorbé depuis dans le Réseau National Canadien.

11 — Une nouvelle publication périodique, la *Revue d'Ottawa*, vient de paraître, dans notre capitale fédérale. Elle se propose d'être l'organe de tous les fonctionnaires qui étaient autrefois dans le journalisme, le professorat et les professions libérales, et de refléter la vie intellectuelle de la capitale.

— A Montréal, chez les RR. Pères de Sainte-Croix, décède M. l'abbé Charles-Alfred-Marie Paradis, à l'âge de 79 ans. Le défunt a été un zélé propagandiste de la colonisation et un ardent apôtre du culte de saint Joseph au Canada.

— Par leurs représentants, réunis à Montréal, 150,000 ouvriers syndiqués du Canada prennent la décision de verser une piastre chacun au fonds d'assistance des grévistes de l'Angleterre.

14 — Notre collaborateur, M. Thomas Poulin, rédacteur à l'*Action catholique*, s'embarque à Québec à bord de l'*Antonia*, en route pour Genève. M. Poulin se rend à la Conférence internationale du Travail en qualité d'avisur de la délégation canadienne.

15 — L'Université Laval célèbre dans l'intimité le cinquantième anniversaire de son érection canonique par S. S. Pie IX, en 1876.

17 — L'appel dans la cause du Procureur-Général de la Province de Québec vs le " Nipissing Central Railway Co." est rejeté avec frais par le Conseil privé. La province d'Ontario peut maintenant s'adresser à Ottawa pour obtenir un ordre en conseil permettant d'étendre, dans notre province, jusqu'à Rouyn, le chemin de fer ontarien " T. N. O."

18 — La Cie du Pacifique Canadien établit un nouveau service de communications télégraphiques, entre Québec et le Lac St-Jean,

via Baie St-Paul, St-Urbain, Baie des Ha ! Ha !

19 — A Chicoutimi ont lieu l'installation solennelle du nouveau chapitre et l'ouverture des fêtes à l'occasion des noces d'or sacerdotales de S. G. Mgr M.-T. Labrecque.

— Le budget au parlement fédéral est voté ce matin par une majorité de 13 voix.

— Un incendie détruit la "Colonial Piano Coy" et quelques autres bâtisses à Sainte-Thérèse de Blainville. Les dommages sont de \$200,000 environ.

— A Joliette, ont lieu de belles fêtes à l'occasion de la bénédiction et de l'inauguration d'une aile nouvelle du Séminaire diocésain.

— Selon une déclaration de M. G. Ruel, vice-président et aviseur général du Réseau National Canadien, c'est le subside de \$250,000 (ou \$50,000 par année, pendant cinq ans), accordé par le gouvernement de Québec, qui a rendu possible la construction de l'embranchement du Transcontinental National, d'O'Brien à Rouyn.

24 — "Pour moi le plus humble Canadien français qui cultive le sol, dans une partie reculée de notre province, et qui accomplit fidèlement sa tâche, est tout aussi loyal que

ceux qui affectent de chanter bien haut nos airs nationaux, et trouvent plus d'occasions que cet humble pionnier, de proclamer verbalement leur loyauté." Telle est la significative déclaration qu'a faite à l'occasion de la fête de l'Empire, à Montréal, M. le Professeur Brockwell, de l'Université McGill.

25 — A Kingston, Ont., sous la présidence de S. G. Mgr Spratt, l'archevêque du lieu, on célèbre par de belles fêtes, le premier centenaire de ce diocèse, détaché, en 1826, de l'Église-mère de Québec. Son Excellence le Délégué Apostolique au Canada, Mgr di Maria, était présent.

27 — La Banque de Montréal souscrit 100,000 francs à la caisse canadienne de secours pour le relèvement du franc. Ce fonds national s'élève, présentement, au total de 475,000 francs.

29 — La compagnie Clarke inaugure le service de son nouveau navire, le *Northland* par un déjeuner donné aux notables de la ville de Québec à bord du nouveau bateau.

30 — Plus de 1,000 automobiles de la région de Québec sont bénies par Mgr Bouffard, curé de Saint-Malo, au sanctuaire de saint Christophe, à Saint-Louis de Courville.

La Direction de "La Cie de Hardes et Soutanes Ltée" prie Messieurs les membres congressistes de notre distingué clergé de bien vouloir accepter ses meilleurs voeux d'un bon et heureux voyage au Congrès de Chicago.

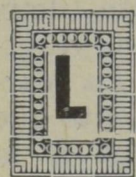
LA CIE DE HARDES ET SOUTANES Ltée
727, rue St-Vallier, QUÉBEC

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

L'OZÈNE OU PUNAISIE



L'OZÈNE est une des maladies les plus pénibles qui puisse affecter l'homme. Non pas qu'elle soit en elle-même douloureuse ou immédiatement dangereuse pour la santé, mais parce qu'elle en fait un objet de dégoût pour son entourage.

L'ozèneux dégage une odeur repoussante qui fait les gens s'éloigner de lui ; cette odeur ressemble un peu à celle de la punaise écrasée, ce qui a fait donner à la maladie le nom de punaisie, et à celui qui en est affecté le nom de punais.

* * *

L'ozène est essentiellement du à une maladie des fosses nasales. Il est à remarquer que tous les abcès ou ulcérations qui siègent le long du tube digestif, ou près des voies respiratoires, dégagent une odeur particulièrement fétide.

Comme on respire par le nez, et que l'ozène est une affection du nez, c'est l'air expiré par le malade qui crée autour de lui cette atmosphère nauséabonde. Et comme le pauvre malade ne peut s'empêcher de respirer, il ne peut s'empêcher de puer ; et c'est là la tristesse de son sort.

Comme la plupart des maladies, celle-ci peut être due à diverses causes : à des maladies générales, d'abord, comme la tuberculose et la vérole, puis à des affections particulières aux fosses nasales.

Dans tous les cas c'est la sécrétion produite par ces maladies qui est la cause immédiate de la punaisie. Cette sécrétion s'accumule en croûtes, ou se transforme en masses caséuses qu'on a assez justement comparées à du fromage grumuleux ; l'air traverse ou effleure ces masses, qui s'infectent ou se corrompent en dégageant une odeur nauséabonde.

Chez l'ozèneux les narines, parfois une seule, laissent constamment échapper un liquide louche. Ce liquide, surtout chez les enfants, irrite la lèvre supérieure qui peut s'épaissir, et même s'ulcérer.

La tuberculose nasale génératrice d'ozène se traite comme les complications ordinaires de cette maladie. C'est dire que la cure est longue, et doit être soutenue avec persévérance. Si on réussit à faire disparaître la cause, l'effet suit ; et la guérison est radicale.

La vérole se complique très fréquemment de lésions du nez, et qui se manifestent par de l'ozène. Le traitement doit être ici précoce et énergique pour deux raisons. Pour faire disparaître la mauvaise odeur d'abord, puis pour empêcher la déformation du nez. Car dans la vérole, ou syphilis, les os du nez peuvent être rapidement affectés, et vue leur délicatesse, ils s'effondrent avec la plus grande facilité. Cela cause d'abord un difformité très apparente, et peut même aboutir à une obstruction complète des fosses nasales.

* * *

On doit recourir d'autant plus tôt au médecin que le traitement est relativement facile, et suivi d'ordinaire de résultats heureux.

L'ozène caséux bénéficie surtout d'une intervention chirurgicale bien faite, suivie d'une cautérisation énergique de toute la muqueuse malade. Pour se donner plus de champ, certains chirurgiens décollent le nez de la face en incisant le cul-de-sac gingivo-labial dans la bouche, et relevant ensuite l'appendice nasal en haut, opèrent tout à leur aise. Ceux qui la pratiquent se félicitent de cette opération, qui ne laisse aucune trace.

Enfin, il y a l'ozène essentielle, ou sans autre cause apparente que le tempérament ou la

conformation physique. Des auteurs sont d'opinion que l'on sent du nez comme l'on sent des pieds ; il n'y aurait qu'une différence dans l'infirmité. D'autres attribuent l'odeur nauséabonde à la trop grande largeur des narines, qui enlèverait de la force au courant d'air qui les balaie, et favoriserait ainsi la formation des croutes qui s'y corrompent.

Les deux opinions ne sont que des théories, aussi recevables l'une que l'autre, mais pas plus l'une que l'autre.

La sagesse est de recourir le plus tôt possible à un praticien compétent qui, s'il ne réussit pas à faire disparaître l'infirmité, pourra du moins en diminuer considérablement les inconvénients.

Le VIEUX DOCTEUR.

LA FAMILLE DE MAMERS

M. Lamerre, de Mamers, a épousé Mlle Lepère, de Samer.

L'union de cette paire ne fut point amère : les époux s'aimèrent et furent bientôt nombre impair ; il leur naquit un fils qui plus tard devint maire.

Partant de ce point de repère, on trouve cette situation :

Monsieur, c'est le père, et Madame, c'est la mère :

Monsieur est Lamerre, et Madame est Lepère.

Le père, quoique père, est resté Lamerre ; mais la mère, avant d'être Lamerre, était bien Lepère.

Le père est donc le père sans être Lepère, puisqu'il est Lamerre, et cependant le père Lamerre n'est ni pair ni maire !

Le père est devenu Lamerre-Lepère, de Mamers, en épousant la fille Lepère, de Samer, et la mère, de fille Lepère, de Samer qu'elle était, est devenue la femme Lamerre, de Mamers.

Le fils est le fils Lamerre, maire de Samer.

Si la mère meurt, la mère quitte Lamerre, et le père Lamerre-Lepère la perd. Le fils quitte Samer et rejoint le père à Mamers, et les deux Lamerre se rendent à la mer.

Papa.— Voyons, mon petit Jules, puisque tu es déjà fort en cosmographie, sais-tu pourquoi les jours diminuent de plus en plus vers la fin de l'année ?

Jules.— Oh ! oui, papa, c'est pour faire arriver plus vite les étrennes.

Les maladies de l'enfance

LA SCARLATINE



La scarlatine est une fièvre caractérisée par une éruption très spéciale, accompagnée de fièvre élevée à début brusque et d'une angine particulièrement violente.

Contrairement à ce que nous avons vu pour la rougeole, l'incubation est très courte (deux à trois jours) ; quelquefois même en vingt-quatre heures la maladie est déclarée. La scarlatine est peut-être un peu moins fréquente que la rougeole. Peu d'enfants échappent à la rougeole, beaucoup restent indemnes de scarlatine. Les récurrences de scarlatine sont pour ainsi dire exceptionnelles.

Le microbe, agent causal de la scarlatine, est encore inconnu. (1) Il est probable qu'il s'agisse d'un streptocoque de nature spéciale. Il est en tout cas beaucoup plus résistant que celui de la rougeole et peut être transporté par des tierces personnes. La maladie est donc transmissible par contact direct ou indirect. Autrefois, on pensait que la scarlatine était surtout contagieuse à la période de desquamation et que les squames devaient être considérées comme les agents de transport et de transmission de la maladie.

À l'heure actuelle, il paraît prouvé qu'au delà de quarante jours et même bien avant, souvent, le malade n'est plus contagieux ; c'est surtout au début à la période d'angine, que la contagion est la plus forte.

En pratique, la durée d'isolement réclamée par les pouvoirs publics est de quarante jours et doit être suivie d'une désinfection obligatoire des locaux. y compris le linge les ustensiles de toilette, cuisine, etc., et le malade lui-même qui, avant sa première sortie, prendra un grand bain savonneux, suivi de friction avec une pommade d'eucalyptus.

La scarlatine, exceptionnelle avant deux ans, devient surtout fréquente dans la deuxième enfance.

L'immunité du nourrisson paraît beaucoup plus complète vis-à-vis de la scarlatine que de la rougeole.

Même dans les grandes épidémies, les nourrissons sont généralement épargnés, sauf en Angleterre, où la gravité habituelle de la scarlatine est connue.

SYMPTÔMES

Le début de la scarlatine s'annonce en général d'une façon brutale. La température

(1) Les journaux ont annoncé, il y a quelques semaines, qu'on vient de le découvrir.

s'élève en quelques heures à 104°, le pouls est rapide à 120, la gorge est sèche, brûlante et douloureuse, et l'enfant vomit. La rougeur de la gorge est intense : le voile du palais, les amygdales, la luette sont d'un rouge écarlate.

En moins de vingt-quatre heures, l'éruption apparaît, non pas à la face mais sur les membres, aux plis de l'aîne, au ventre, à la face interne des cuisses, puis sur les plis du coude. On voit de larges nappes rouges faites d'une infinité de petits pointillés rouges donnant à la peau un aspect granité. Si l'on appuie fortement la main, à plat, sur cette rougeur intense, l'érythème s'efface pour reparaître aussitôt.

L'éruption dure en général de trois à sept jours, quelquefois plus.

La langue est recouverte d'un enduit blanc pultacé, limité aux bords et à la pointe par une bordure très rouge.

Ce n'est que plus tard que la langue prend son aspect si caractéristique. Elle se desquamme comme le reste du corps et devient rouge vif, les papilles sont en saillie ; on dit alors que la langue est " framboisée ".

La durée de la fièvre est très variable, plus prolongée dans les formes sévères.

Le malaise général de l'enfant diminue à mesure que la fièvre s'abaisse, mais il n'est pas guéri car la convalescence est longue, et de graves complications sont encore menaçantes.

La desquamation n'apparaît, en général, que le dixième jour ; elle est intense. Aucune autre maladie ne donne une desquamation aussi intense. La desquamation se fait par larges lamelles d'abord à la paume des mains et à la plante des pieds, puis tout le reste du corps. Elle peut durer jusqu'au quarantième jour.

Il est des scarlatines qui restent tout à fait *frustes*, caractérisées simplement par de la fièvre et du mal de gorge sans éruption.

Ce ne sont pas toujours les plus bénignes, car, en raison de l'absence des symptômes les plus caractéristiques, la maladie est souvent méconnue ou n'est reconnue que trop tard, au moment où la langue prend le caractère scarlatineux, ou à l'occasion d'une enflure des paupières, ou des jambes, c'est-à-dire quand la dangereuse néphrite s'est déclarée.

Les scarlatines *malignes* peuvent tuer en quelques jours. L'éruption est intense, l'angine considérable avec œdème du voile du palais et gros ganglions cervicaux. La fièvre est élevée, l'agitation violente, les vomissements et la diarrhée font partie du syndrome infectieux tardif de ces formes graves, souvent mortelles.

COMPLICATIONS

L'intensité de l'angine est parfois telle que l'on peut redouter une diphtérie associée. La gorge est à la fois rouge et blanche, les amyg-

dales étant recouvertes d'exsudats abondants blanchâtres et parfois de fausses membranes.

Les ganglions du cou sont souvent très augmentés de volume dans les formes graves. C'est ce que l'on appelle le *bubon scarlatineux* ; le cou est tuméfié, empâté, et l'adénite peut suppurer.

Les articulations sont quelquefois douloureuses et gonflées, surtout les petites articulations : poignets, doigts (*rhumatisme scarlatin*).

Mais la complication redoutable entre toutes, c'est la *néphrite*. La scarlatine a malheureusement une fâcheuse prédilection pour le rein.

Celui-ci est, ne l'oublions pas, le filtre principal par lequel s'éliminent les poisons et produits nocifs du sang ; si ce filtre est imparfait, il retient les poisons qui vont altérer ses éléments. Les maux de tête, les vertiges, les vomissements, les urines rares, foncées, souvent franchement sanglantes, le gonflement blanchâtre de la face et des malléoles sont généralement les signes de début de la maladie. Au cours de la scarlatine et toujours avant la première sortie, il est de règle d'examiner les urines ; c'est en général une des questions le plus souvent posées par le médecin au cours de cette maladie. La constatation d'albumine impose le régime lacté presque absolu, du moins dans les débuts, car malheureusement la néphrite peut passer à l'état chronique.

En quoi la scarlatine du nourrisson diffère-t-elle de celle de l'enfant plus âgé ? La période d'éruption est plus courte, l'éruption atténuée, la fièvre irrégulière et de courte durée dans les formes qui guérissent, élevée et persistante dans les formes mortelles.

La desquamation est en général moins marquée et plus courte, la néphrite y est rare, mais les *otites* sont fréquentes.

DIAGNOSTIC

Toutes les éruptions formées d'un pointillé rouge ne sont pas de la scarlatine. Beaucoup sont des érythèmes simplement scarlatiniformes et peuvent reconnaître pour causes une infection, une intoxication, l'absorption d'un médicament, une injection de sérum, etc. D'autre part, on peut observer au cours de la variole, de la varicelle, de la rubéole, des éruptions fugaces d'aspect scarlatiniforme, que l'on désigne sous le nom de rash.

TRAITEMENT

Quand un enfant est atteint de scarlatine, il faut l'isoler, le mettre au lait et au lit, soigner attentivement sa peau et sa bouche, lui nettoyer souvent la bouche, le faire gargariser, ou lui faire de grands lavages de gorge. On ne reprendra la réalimentation au moment de la convalescence que lorsqu'on se sera bien assuré qu'il n'y a pas d'albumine.

Des onctions fréquentes sur le corps avec une pommade à l'essence d'eucalyptus, des badigeonnages antiseptiques de la gorge pourront rendre le malade moins contagieux. Chaque complication observée (rhumatisme, bubon, néphrite, etc.) nécessite évidemment un traitement spécial que nous ne pouvons étudier ici, la présence du médecin étant absolument indispensable.

Dr PIERVAL.

(La Maison.)

Si vous désirez goûter un peu de repos au milieu des combats et des agitations de la vie, venez, venez au cœur de Jésus ; c'est là que l'âme pure goûte les joies d'une paix inaltérable, qui devient pour elle un avant-goût du ciel.

Abbé COULIN.

Sa pureté est absolue

— Sa saveur irréprochable

LE THÉ

"SALADA"

F9

est le choix de milliers de personnes.

Etiquette brune, 75c la livre. Mélange Orange Pekoe, 85c la livre.

— Élève Moulachou, pourriez-vous me dire quel est l'animal qui a le plus d'attachement pour l'homme ?

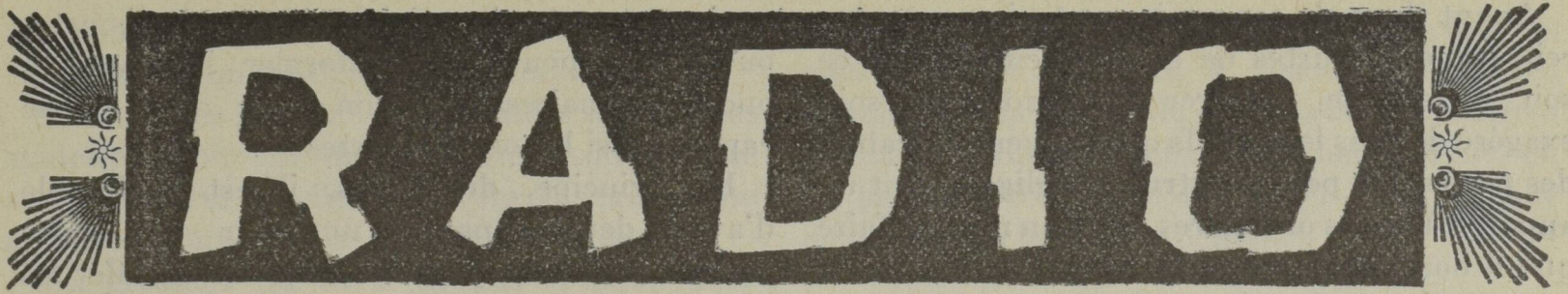
L'enfant, après un moment de réflexion :

— La sangsue, M'sieur.



AU PAYS D'ÉVANGELINE

Pommiers en fleurs dans l'ancien bassin des Mines.



RADIO

Les ondes courtes

ON entend par ondes courtes des ondes qui varient de 35 mètres à 125 mètres. Les ondes ultra-courtes de quelques mètres à peine sont aussi utilisées et l'on parle même d'ondes qui n'auraient qu'une fraction de mètres. Ces dernières ondes sont encore dans le domaine du laboratoire et sont d'autant plus difficiles à manipuler qu'elles sont plus courtes.

Les ondes dont nous parlerons dans cette série sont de l'ordre de 35 à 125 mètres. Plus courtes elles sont trop difficiles, plus longues elles perdent presque tous les avantages des ondes courtes proprement dites. C'est du reste dans cette région qu'opèrent les principaux postes. KDKA se trouve à 63 mètres tandis que WGY opère parfois simultanément sur 40, 65 et 109 mètres.

Les ondes courtes ont un pouvoir de diffusion ou de pénétration sensiblement plus considérable que les ondes ordinaires.

Au moyen de ces ondes des amateurs ont réussi à faire de la transmission à très longue distance avec un courant relativement faible. WGY sur une longueur d'onde de 35 mètres a réussi à se faire entendre dans le Sud-Africain d'une façon assez bonne pour être retransmis.

Étant donné cette puissance de diffusion des ondes courtes, il s'en suit que l'on peut souvent les recevoir en plein jour, que les conditions atmosphériques ont moins d'influence sur elles et que, enfin, à peu d'exceptions près, la réception sur les ondes courtes est beaucoup meilleure que sur les ondes ordinaires.

Il ne faudrait pas toutefois exagérer la portée de nos affirmations au sujet des ondes courtes et comprendre que par leur entremise tous les ennuis du radio sont disparus. Que l'on affirme qu'au moyen des ondes courtes on obtient de la musique en n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, par n'importe quelle tempé-

rature et à n'importe quelle distance, on exagère évidemment. Mais que l'on dise qu'au moyen des ondes courtes on a une réception beaucoup meilleure en général qu'avec les ondes ordinaires, que le brouillage et le sifflement sont presque disparus, que la musique est beaucoup plus agréable, on est dans le vrai et cela suffit pour que l'on prête attention au développement du radio sur ondes courtes.

Cela veut dire donc que les ondes courtes ont aussi quelques défauts. Ainsi par exemple, il arrive souvent que la musique est tremblotante et ondulée comme si elle venait par vagues excessivement courtes. C'est là un signe de mauvaise réception. Il est rare que la mauvaise réception soit accompagnée du tintamarre fait par l'appareil à ondes ordinaires dans les mêmes conditions. Toutefois la statique très forte telle que celle produite par l'approche d'un orage électrique se fait aussi sentir sur les ondes courtes.

Lorsqu'on opère sur un récepteur ordinaire variant de 200 à 550 mètres, on s'aperçoit que l'appareil ne fonctionne pas de la même façon aux extrémités i. e. à 200 et à 550 mètres. A 200 mètres l'appareil est critique et toujours prêt à tomber en oscillation mais d'un autre côté il est extrêmement sensible. Au contraire à 550 mètres l'appareil semble presque insensible et sur certains appareils il faut une course de plusieurs degrés du cadran pour changer d'un poste à l'autre.

Si donc il y a une différence appréciable entre les propriétés des ondes de 200 mètres et celles de 550 mètres cette différence est bien plus marquée lorsque les ondes deviennent aussi courtes que 35 mètres. Dans cette région de 35 à 125 mètres l'appareil devient extrêmement critique. Une fraction de degré du cadran suffit pour changer d'un poste à l'autre. De plus ces ondes sont bien plus difficiles à isoler. Il faut donc si l'on veut éviter des pertes considérables employer du matériel de première qualité à perte minimum.

Avant donc de songer à construire un appareil à ondes courtes de quelque circuit que ce soit il faut se préparer à prendre un soin exagéré de tous les détails qui peuvent entraîner des pertes. On peut construire négligemment un appareil à ondes ordinaires, mais on ne peut faire qu'un bon appareil à ondes courtes.

Quel circuit faut-il employer pour faire un appareil à ondes courtes? Théoriquement presque tous les circuits à ondes ordinaires peuvent s'adapter aux ondes courtes. Il en est cependant qui conviennent plus ou moins, mais en général, on peut en modifiant les inductances d'un circuit, quel qu'il soit, arriver à obtenir les ondes courtes.

Cela veut donc dire que d'ici à quelques années, l'histoire des circuits à ondes ordinaires va se renouveler pour les ondes courtes. Nous allons voir, et nous voyons déjà, dans les revues des adaptations des circuits simples régénératifs, des Reinhartz, des Haynes. Dans quelque temps apparaîtront le neutrodyne et le super-hétérodyne à ondes courtes.

C'est un fait que les mêmes revues qui ont autrefois annoncé et enseigné à faire les appareils qui réémettent dans l'antenne les condamnent sans pitié aujourd'hui, à cause des ennuis qu'ils causent à la réception. Mais par une inconséquence digne de mention, on enseigne de nouveau pour les ondes courtes les mêmes circuits.

Nous passerons donc sous silence tous les circuits qui peuvent faire de la radiation. Et à quoi bon les construire, puisque sur les ondes courtes comme sur les ondes ordinaires ils donnent des résultats inférieurs à ceux des appareils à amplification de haute-fréquence. On semble douter de cette dernière affirmation en certains milieux et l'on prétend que sur les ondes courtes l'amplification de haute-fréquence est nulle ou impossible.

Cependant la comparaison entre deux appareils dont l'un réémettait dans l'antenne (un Reinhartz) et l'autre un appareil à haute-fréquence ordinaire, a démontré que ce dernier est bien supérieur.

La plupart des amateurs qui veulent obtenir les ondes courtes ont déjà un appareil fonctionnant sur ondes ordinaires. Le problème à résoudre se pose donc ainsi : Vaut-il mieux

avoir un appareil spécial pour ondes courtes ou encore peut-on transformer l'appareil à ondes ordinaires de façon à ce qu'il puisse capter aussi les ondes courtes?...

En principe, du moins, il est préférable d'avoir deux appareils un pour les ondes courtes et l'autre pour les longues. En effet les caractéristiques de ces deux sortes d'ondes sont assez différentes pour qu'on ne puisse les unir ensemble dans un même circuit sans subir quelques pertes. Si, d'autre part on voulait pousser ce principe à l'extrême il faudrait des appareils spéciaux pour l'amplification à haute-fréquence, la détection, et l'amplification à basse-fréquence. On sait qu'en réunissant toutes ces fonctions dans un même appareil et sur les mêmes batteries on subit quelques pertes. Mais on tolère ces pertes afin d'obtenir un appareil moins compliqué et moins encombrant.

Si donc on veut consentir à quelques pertes largement compensées par la simplicité d'opération on peut réunir dans un même appareil les deux sortes d'ondes, au moyen de deux ou trois jeux de bobines que l'on intercale dans le circuit au moyen d'un commutateur. Ce commutateur pour être efficace doit être placé près des bobines avec un bouton de commande sur le panneau. Comme il doit renverser d'un seul coup une douzaine de connexions, il s'en suit que c'est une pièce de mécanique assez délicate à construire, mais pas tellement difficile quelle soit hors la portée des amateurs. Au reste le marché nous pourvoira de ces commutateurs avant longtemps.

LE ROBERT

Parmi les circuits qui s'adaptent bien aux ondes courtes le Robert est certainement digne de mention. A première vue il semblerait que ce circuit à cause de son étape d'amplification réflexe se prêterait mal aux ondes courtes. Il suffit cependant d'essayer pour se convaincre du contraire.

Il n'y a que les inductances qui doivent être changées, le reste du circuit restant le même à quelques exceptions près. Ainsi par exemple il faut mettre un côté de la batterie A à la terre à travers un condensateur .005. Il faut aussi changer la capacité du condensateur

neutralisant. Toutefois dans certains cas ce changement ne sera pas même nécessaire.

Les bobines peuvent être montées soit sur des spideweb, soit sur des cylindres, soit encore sur n'importe quelle autre forme fantaisiste qu'on est convenu d'appeler : " low loss ".

La grosseur du fil n'est pas d'importance essentielle : du 26, du 24 et du 22, du 20, du 18 peuvent être enroulés sans différence appréciable.

Il est bien difficile de donner des constantes exactes. Cependant on peut commencer un appareil expérimental avec celles-ci : antenne 6 tours, les deux secondaires 14 tours, la bobine N.P. 12 tours avec prise de connexion au centre pour le positif B. Le tickler peut rester tel qu'il est pour les ondes ordinaires ; si l'on prend soin d'éloigner suffisamment le secondaire.

Voilà donc un premier circuit à ondes courtes qui ne fait pas de radiation tout en possédant de la régénération. Ce circuit peut être adopté à un Robert ordinaire. En plaçant un commutateur convenable à connexions multiples, l'appareil peut à la fois fonctionner sur ondes

ordinaires et sur ondes courtes. Toutefois on aura quelque difficulté à descendre avec ce circuit dans la région de 40 mètres. On y arrive mieux en utilisant le circuit du neutrodyne, ou de la haute-fréquence accordée. C'est ce que nous verrons le mois prochain.

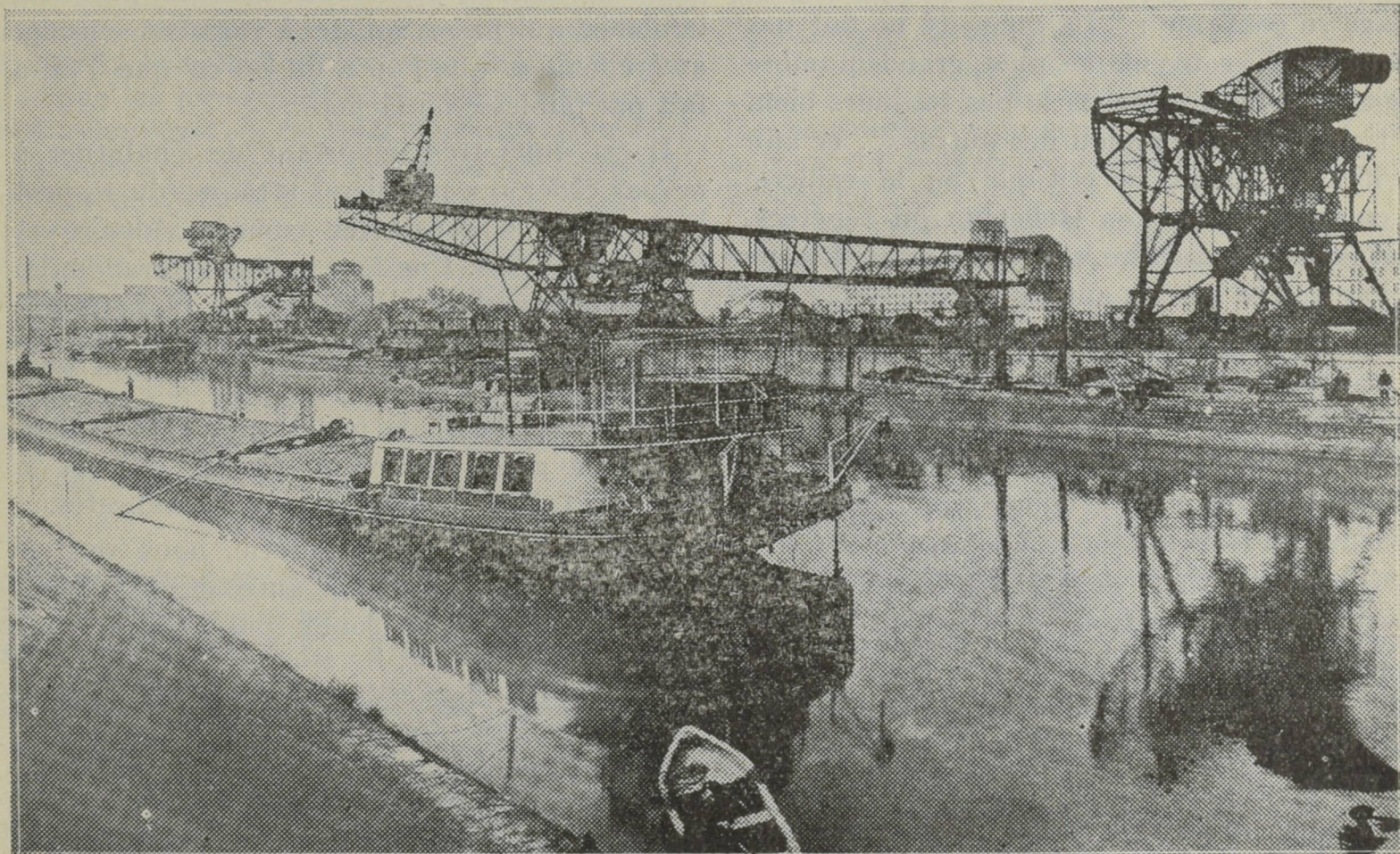
L.-M. BOLDOC, ptre.

**N'achetez pas sans connaître
les avantages du**
Radio de Forest

CATALOGUE adressé sur demande.
SPÉCIALITÉ: Pièces détachées pour récepteurs.

Robitaille
E.M.M.

320 rue St-Joseph, Québec.



UN CHANTIER MARITIME SUR LE RHIN, À STRASBOURG, FRANCE



NOS PETITS TRAVERS

Le respect humain

PERMETTEZ-MOI, aimables lectrices, de vous parler aujourd'hui d'un de nos petits travers assez commun parmi nous ! Le respect humain. Ce défaut, car c'en est un, se rencontre surtout chez les jeunes ou chez les natures qui ne sont pas viriles ; une certaine timidité mal placée lui apporte souvent un appoint précieux... et fâcheux.

On éprouve le besoin de penser, de dire et d'agir "comme les autres", on a peur du ridicule, du sourire moqueur et l'on oublie trop facilement que le plus grand nombre, "les autres" ne sont pas l'élite. Une fois de plus l'adage se confirme : "La quantité ne fait pas la qualité", souvent le plus grand nombre n'agit, ne pense, ni ne parle pas toujours bien. On tient trop à l'opinion des autres... et afin d'éviter le blâme, la critique ou la raillerie on commet de petites lâchetés, qui répétées, dépriment le caractère et nous amènent à ne vouloir que ce que les autres veulent...

Le respect humain est contraire au respect — au respect de notre prochain et au respect de nous-même :

Quel est le motif qui arrête une démarche d'abord inspirée par la compassion, la reconnaissance ou la bonté ?

Qui nous empêche de prendre la défense de l'absent que l'on critique et que l'on raille à qui mieux mieux ?

Qui nous inspire la sotte vexation de sortir avec une personne qui n'a pas la livrée de "la mode" ?

Qui nous fait avoir honte d'une amie peu fortunée et nous porte à ne l'inviter que lorsqu'il n'y en aura pas d'autre... ?

Pourquoi rougissons-nous de nos principes, de nos plus chères affections, de nos meilleures impressions ?

Quel sentiment va jusqu'à nous faire renier nos actes publics religieux, nos pratiques et nos habitudes les plus sacrées et même nos fragiles qualités et nos humbles vertus ?

Le respect humain, toujours le même, qui se glisse en nous juste au moment où il nous faut agir ; en face de la moquerie, nous sommes lâches... nous désarmons, nous sacrifions le meilleur de nous-même à un blâme qui n'existe souvent que dans notre esprit, nous préférons une gaucherie mal dissimulée à un acte positif, franc et noble.

Ce n'est guère remplir nos obligations envers ceux que nous semblons aimer que d'être prêtes à les abandonner ou, ce qui est plus grave encore, à les trahir sous la première influence qui passe, quitte à regretter ensuite amèrement ce que l'on a dit ou ce que l'on a fait par faiblesse ou lâcheté.

Il est donc très important de s'habituer à ne pas céder aux premières attaques du respect humain, à le considérer comme vulgaire et indigne de nous. Une âme vraiment grande, un cœur noble et bon sait se mettre toujours au-dessus de cette faiblesse puérile, indigne d'une chrétienne.

Il importe aussi de mettre nos enfants, nos élèves en garde contre ce travers qui est la cause de tant de bassesses et de méchancetés.

Dans une prochaine causerie, nous verrons le respect humain sous une autre de ses formes, sujet qui, nous le souhaitons, saura vous intéresser.

JEANNE LE FRANC.

Abonnez vous à "l'Action Catholique"

BOITE AUX LETTRES

CATHERINE.— Ce n'est point dans l'esprit que la bonté prend sa source. " L'intelligence, dit certain auteur, peut disserter savamment sur la bonté, mais elle ne la donne pas ; les brillants esprits sont des âmes où il fait clair, tandis que la bonté ne germe que dans les cœurs où il fait chaud.

" Un esprit trop aiguïté semble même incompatible avec la bonté ; car les épigrammes qui en partent sont des traits qui blessent, au lieu que la bonté naît des sentiments doux qui passent sur les âmes comme un baume sur des plaies."

Je suis heureuse de l'intérêt que vous portez à *Femina*, puissent toutes nos petites amies y trouver comme vous le mot d'encouragement et d'affection que nous aimons à leur dire.

Permettez-moi de vous souhaiter de bonnes et de belles vacances.

GEMMA.— Il n'est jamais trop tard pour s'instruire et je vous engage à combler cette lacune qui manque me dites-vous chez vous. Même dans un âge qui n'est plus la jeunesse vous pouvez avec de la bonne volonté acquérir des connaissances qui vous seront utiles. Les livres vous feront oublier les heures de solitude qui sont nombreuses dans votre vie nouvelle. Faites un bon choix de vos lectures et ne croyez pas que les livres instructifs soient nécessairement ennuyeux... un essai vous convaincra.

Si vous avez une amie sérieuse, assez instruite, consultez-la, elle se fera sans doute un plaisir de vous aider dans votre choix.

Quant à la dernière partie de votre lettre, je vous redis ces lignes de S. François de Sales : " Il vaut mieux rester silencieux que de dire la vérité avec malveillance et de gâter ainsi un excellent plat en le couvrant d'une mauvaise sauce..."

Vous relirais-je bientôt ?

PETITE POSTE

CATHERINE aimerait à correspondre avec quelques fidèles amies de *Femina*... Amitié sincère et réponse assurée à toutes...

JEANNE LE FRANC.

Supporte et rayonne

IL y a une douzaine d'années une Directrice d'école proposait à ses anciennes élèves d'adopter comme devise de l'Association Amicale : " Supporte et rayonne ", et de choisir comme emblème la pâquerette.

Mes enfants, disait-elle, l'explication de cette devise admettrait sans doute deux parties d'égale importance.

D'abord : Supporte.

Supporter... Quoi ? Supporter la vie.

Je ne veux pas, oiseau de mauvaise augure, énumérer tous les malheurs qui peuvent fondre sur vous. Comme toute vie, la vôtre apportera avec des joies, beaucoup d'épreuves. Vous la supporterez telle qu'elle se présentera, avec vaillance, foi dans l'avenir, douceur, et reconnaissance pour les biens qu'elle vous procurera.

Je voudrais seulement développer devant vous aujourd'hui, le deuxième terme de notre devise : rayonner.

*

* *

Rayonner : comme la pâquerette, en beauté, en simplicité, en blancheur, en humilité.

Rayonner : comme l'étoile, en éclat, en pureté, en variété de dons, en profondeur.

Rayonner : comme le phare, en lumière pleine de sécurité, précieuse pour le navigateur. Les hommes ne sont-ils pas des navigateurs sur l'océan agité de la vie ?

" Le ciel est noir, la mer est noire, le vent souffle ; il apporte des cris de détresse. Où sont les naufragés ? Comment s'élancer dans une barque de sauvetage, et vers quel point de l'horizon ?

Calme toi ! Allume le phare... En nettoyer soigneusement les verres, chaque jour, c'est de l'activité sociale.

Si tu bondissais, dans l'obscurité, sur la crête des vagues, en quête des marins désespérés, tu te croirais en pleine action ? Tu agis avec plus de sûreté, avec plus d'efficacité, quand seul, dans la lanterne du phare, tu enlèves du réflecteur un grain de poussière ! "

Rayonner comme le foyer, comme le soleil, comme la pierre précieuse.

Remarquez-vous que tout ce qui rayonne, cristal, étoile, fleur, est pur ? C'est quelque chose qui élève, ou qui s'élève, quelque chose que l'on aime, qui attire, qui retient, qui fait du bien par le seul fait qu'elle rayonne.

*

* *

Vous devez donc rayonner la lumière, et aussi rayonner une douce chaleur.

La passion, observez le bien, ne réchauffe pas. C'est un incendie : elle détruit l'âme qui l'éprouve, et, souvent, celle qui en est l'objet.

Comment donc rayonner la chaleur bienfaisante ? Par la simplicité, dans la toilette, la tenue, le langage, le regard.

Par la pureté du corps, de l'esprit et du cœur.

Par le travail qui instruit et rend utile.

Par le dévouement à toutes les belles causes.

Par la bonté, enfin.

D'une seule vertu Dieu fit le cœur du juste
Comme d'un seul saphir la coupole du ciel.

V. HUGO.

La pauvre femme accablée de soucis, mais qui espère, aime et travaille ; le penseur et le croyant qui marchent dans la nuit, gardant leur confiance à la lumière ; le pauvre soulageant le pauvre ; l'affligé consolant l'affligé ; l'offensé qui pardonne ; les martyrs mourant pour la science, la foi, la justice, la patrie, sont plus grands que les sommets. En eux habite une beauté plus pure que le bleu du ciel et la blancheur des névés.

*

* *

Tout cela, direz-vous, est bien beau et ne manque pas de poésie. Mais la vie n'est rien moins que poétique. Au sortir d'ici nous nous trouverons en face des réalités : solitude pour les unes, vie ravagée par le deuil pour d'autres, tyrannie de la famille — éteignoir, souffrances physiques et morales, connues ou inavouées...

Accablées sous le fardeau, bien heureuses de "supporter", comment pourrions-nous seulement essayer de réaliser cette partie de la devise que vous nous proposez, comment pourrions-nous rayonner ?

Vous le pouvez, mes enfants, dans tous les milieux, et malgré toutes les difficultés.

D'abord ne visez pas trop haut.

Nous ne devons pas nous distinguer du commun des hommes, mais nous préserver des actions basses, égoïstes, étroites. "Si vous ne faites du bien qu'à ceux qui vous aiment, que faites-vous d'extraordinaire ?" disait Jésus. La noblesse, loin d'impliquer l'éclat, implique le plus souvent l'obscur abnégation, le don ignoré et persévérant de nous-mêmes, de notre affection.

Rayonner, qu'est-ce en définitive ?

En langage pratique, réaliste même, c'est :

N'être pas... une commère ; n'être pas... une coureuse ; n'être pas... une insolente, une criarde, une sans-gêne...

La liste pourrait être longue de ces ordres négatifs. "Tout être humain doit viser à faire de soi un chef-d'œuvre".

Notre responsabilité est d'ailleurs toujours gravement engagée ; car, si nous ne rayonnons pas lumière et chaleur, nous contribuerons à épaissir autour de nous les ténèbres, à intensifier sur ce pauvre monde, qui a tant besoin d'amour, l'emprise désolante du froid.

Nous sommes tous comme des semeurs dont le sac est percé. La graine, bonne ou malfaisante, se répand derrière nous, quoi que nous fassions ; et, d'elle-même, elle pousse sans fin, nourrissant, ou bien empoisonnant les hommes.

HEUREUSE DAVIDÉE.

(Aux Davidées.)


QUESTION DE GRAMMAIRE

Un vieux professeur très pointilleux sur les questions de grammaire, — et avec cela, aimant beaucoup à rire, était malade.

— Comment allez-vous ? lui demanda un de ses élèves.

— Je m'en vais ou je m'en vas, répondit-il avec un sourire : l'un et l'autre se dit ou se disent.

**UN PRODUIT
CANADIEN**



**FABRIQUE PAR
LA CIE. E. W. GILLETT LTEE.
MONTREAL TORONTO
QUEBEC**

Mélancolie d'un "finissant"

Dédié à l'Apôtre.

Hier, d'allégresse débordant,
J'exultais, l'âme tout en fête :
Soudain, ce jour des Prix m'inquiète,
L'ennui m'obsède, par instant.

— Qu'as-tu donc, mon cœur, qui t'agite ?
D'où vient cet émoi singulier,
Dans le temps qu'ici, tout t'invite,
A rire, chanter, t'égayer ?...

La fleur, en son nouveau corsage,
Sourit au soleil bienfaisant ;
L'oiseau reprend son doux ramage,
La saison, son air séduisant.

Ne bénis-tu pas cette aurore
D'un jour tant de fois souhaité,
Où la contrainte, qu'on abhorre
Va se changer en liberté ?...

Bien fini, le labeur austère,
Qui sur les livres te courba ;
A d'autres, le travail scolaire,
Assez longtemps, il t'absorba.

Des muses, à ta fantaisie,
Tu pourras ouïr les secrets,
Noter leur divine harmonie,
En doux et gracieux couplets.

Souriant, l'avenir t'appelle,
Plein de charmes et de bonheur ;
Voudrais-tu te montrer rebelle,
Fuir la joie, aimer la langueur ?

Allons, parle, pourquoi ce trouble ?...
Quel motif a pu t'affliger ?
Voilà que ton émoi redouble...
Que peux-tu donc tant regretter ?...

— Hélas ! s'il fallait le traduire,
Bien grand serait mon embarras :
Le cœur a des raisons à dire
Que la raison ne comprend pas.

Ainsi qu'en un nuage obscur,
Mes plus immuables pensées
De joie et de peine formées,
Errent, cherchant un abri sûr.

Du port de mon adolescence,
Par le cours des ans, séparé,
Je crains, des vagues la démence,
Avant d'être bien amarré !...

Partir !... terme pénible, étrange...
De pleurs, de craintes âpre mélange...
Que tout cœur fait pour l'amitié,
Ne dit qu'avec anxiété...

Encore au printemps de ma vie,
Et déjà faire des adieux ?...
Mais, qui donc me retient, me lie,
Semble m'attacher à ces lieux ?...

Sol, murs froids, tableaux, bancs de classe,
Pieuse chapelle, cour des jeux,
D'où vient ce charme, cette grâce,
Qui prend le cœur, mouille mes yeux ?...

Oui, cet amour qui vit en moi,
Du Dieu qui le fit, suit la loi :
Aux lieux, aux êtres que l'on aime,
On tient à l'insu de soi-même.

Cadre austère de mon enfance,
Où, soumis, captif du devoir,
J'appris à connaître, à vouloir,
Je bénis ta rude exigence.

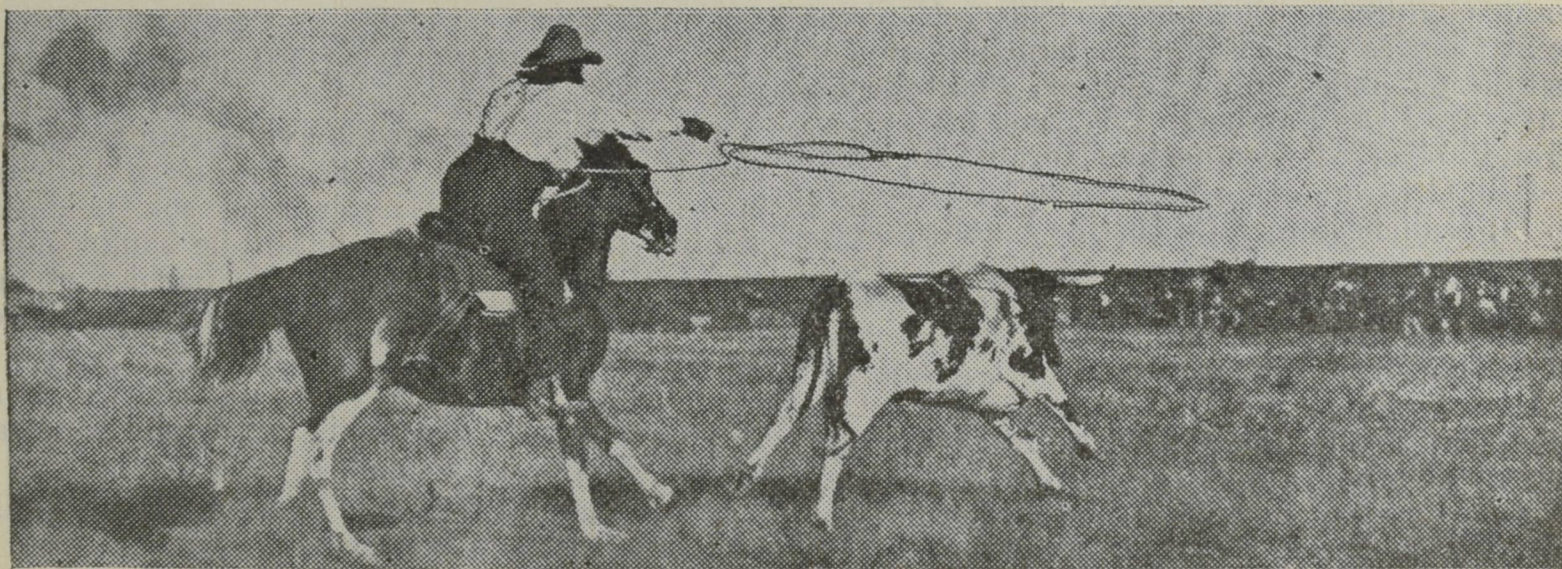
— La goutte d'eau, peut de la perle
Emprunter le fragile éclat ;
Comme la vague qui déferle,
Vite, elle perd son appareil.

Telle, aux yeux, la liberté brille ;
Pour la saisir, je tends la main :
Sa figure, alors si gentille,
S'évanouit : le geste est vain !...

— J'ENTENDS !... trêve, aux pensers moroses !...
Chargés de si sombres couleurs !...
NON — plus d'épines ; mais des roses !...
Vive la joie !... adieu les pleurs !...

— Rêve doré ! folle chimère !...
Ayant pour devise : " JOUIS " !...
La chrétienne vie est sévère ;
Mais fait de jeunes " saint Louis !"

J. F. S.



LA CAPTURE D'UN BŒUF SAUVAGE AU LASSO.]

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix d'une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE MAI

DEVINETTES

- 1° Les ténèbres.
- 2° Un fossé.

ÉNIGME

L'expérience.

CHARADE

Ré — vol — ver — revolver.

LOGOGRIPHE

Cor — or.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Mathilda Raymond, M. Victorien Raymond, Presbytère de Saint-Victor, Beauce ; M. Gérard Breton, Henri Chapdelaine, St-Victor, Beauce ; Mlle Cécile Doyon, St-Victor, Beauce ; M. le Dr Chartrand, 1102, rue Somerset, Ottawa ; Mlle Françoise Larochelle, St-Ferdinand, Mégantic ; Mlle Marguerite-Marie Doyon, Monique Doyon et Antoinette Mathieu, Couvent de Saint-Victor ; M. J.-L. Perrier, 109 Avenue Guigues, Ottawa ; Mlles Yvonne Bélanger, Germaine Gendreau, Eugénie Routhier, Couvent de St-Charles ; Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Sillery ; Mlle Albina Pelletier, Plantagenet, Ont ; M. J.-A. Lambert, 199, rue St-Maurice, Grand'Mère ; Mlle Evangéline Nézan, 240, Breeze-Hill, Ottawa ; Mme V.-J. Rochefort, 516, ave N.-D ; Manchester ; Mlle Justine Landry, Plessisville.

Ont trouvé toutes les réponses exactes : Mlle Marie-Thérèse Gagné, Saint-Maxime, Dorchester ; Mlle Marie-Hélène Saint-Louis, Académie de Loretteville ; Mlle Gertrude Sanfaçon, Loretteville ; Mlle Lucia Drolet, Académie de Loretteville ; L'Hôpital Civique, près de Québec ; M. A. Joly, pro., Académie Girouard, St-Hyacinthe ; Mlle Maria Drolet, Champigny.

Le sort a désigné : Mlle M.-T. Gagné et Mlle M.-H. Saint-Louis.

JEUX D'ESPRIT No 85

ÉNIGME

Qu'est-ce qui absorbe de l'eau salée pendant sa vie, de l'eau douce après sa mort ?

LOGOGRIPHE

Sur sept pieds, je suis une expérience ;
Chef à bas, j'apporte l'évidence !

MOTS EN LOSANGE

Vous trouverez mon premier chez la gent des
(gourmands,
Mon deuxième se voit parmi vos vêtements ;
Comme paysagiste on cite mon troisième ;
Des gens privés d'un œil on dit mon
(quatrième ;
Par son grand appétit mon cinquième est
(connu ;
Mon sixième à l'église est souvent retenu ;
Mon septième désigne une mauvaise tête ;
Mon huitième se dit d'une chose aigrette ;
Mon neuvième se trouve au sein d'un
(parvenu.

COMPOSITION DE MOTS

Avec les noms des notes suivantes : *Re* — *Sol* — *Si* — *La* former le nom de deux fleurs, l'une *rose*, l'autre parfois *blanche*.

L'ESPRIT D'AUTREFOIS

Un barbier maladroit avait coupé, en le rasant, Mgr de la Mothe, évêque d'Amiens, et se retirait après avoir reçu son modeste salaire. Le bon évêque sentant le sang couler sur son visage, fait rappeler le barbier et lui mettant dans la main une nouvelle pièce de monnaie :

— Tenez, lui dit-il avec un sourire très gracieux, je ne vous avais payé que pour la barbe, voilà pour la saignée.

Le barbier voulut s'excuser en disant qu'il avait rencontré un bouton.

— C'est cela, reprit l'évêque, vous n'avez pas voulu qu'il restât sans boutonnière.



LES LIVRES



EST PARU FIN MAI

LA LIBRAIRIE D'ACTION FRANÇAISE (limitée) offre aux éducateurs et aux éducatrices deux nouveaux volumes pour la jeunesse étudiante : "LA MOISSON NOUVELLE", recueil de poésies de Blanche Lamontagne-Beauregard et "LE FILLEUL DU ROI GROLO", contes de fées de Marie-Claire Daveluy. Chaque volume, enrichi de gravures intéressantes, est tout désigné pour servir de récompense à la jeunesse studieuse.

L'exemplaire se vend \$0.75 et \$0.60 à la quantité, au comptoir de la Librairie d'Action française (limitée), 1735, rue St-Denis, Montréal.

On fera bien de retenir immédiatement les deux nouveautés.

LA VOCATION

UN JOUR D'ÉTÉ EN L'AN 1424

Midi. La soupe est prête et le pain sur la table.
Le père avec ses fils va revenir des champs,
Et Jeanne, ayant rentré ses brebis à l'étable,
Dans le fond du jardin se promène à pas lents.

Bien qu'elle se repose, elle n'est point oisive,
Mais, sage, elle tricote, et dans ses doigts légers,
Quand le soleil les touche, on voit, fines et vives,
Les aiguilles de bas reluire et voltiger.

Elle tient ses longs cils baissés sur son ouvrage,
C'est l'été, le ciel vibre et les lis sont en fleur :
Jeanne a douze ans, mais elle est grande pour son âge,
Et le hâle des prés a doré ses couleurs.

Soudain, l'enfant se signe et joint les mains. La cloche
Sonne au petit clocher qu'on voit de la maison ;
Et Jeanne ne sait pas quelle heure auguste approche
Ni quelle attente heureuse embellit l'horizon.

Dévotement, ainsi qu'elle apprit de sa mère,
Elle dit le salut de l'Ange Gabriel,
Et comment, pour donner un Sauveur à la terre
La Vierge s'est soumise aux volontés du ciel ;

Mais comme en terminant elle se signe encore,
Un cri monte à sa lèvre... Au milieu des lis blancs,
Plus beau que le soleil qui jaillit de l'aurore,
Monseigneur saint Michel surgit l'épée au flanc,

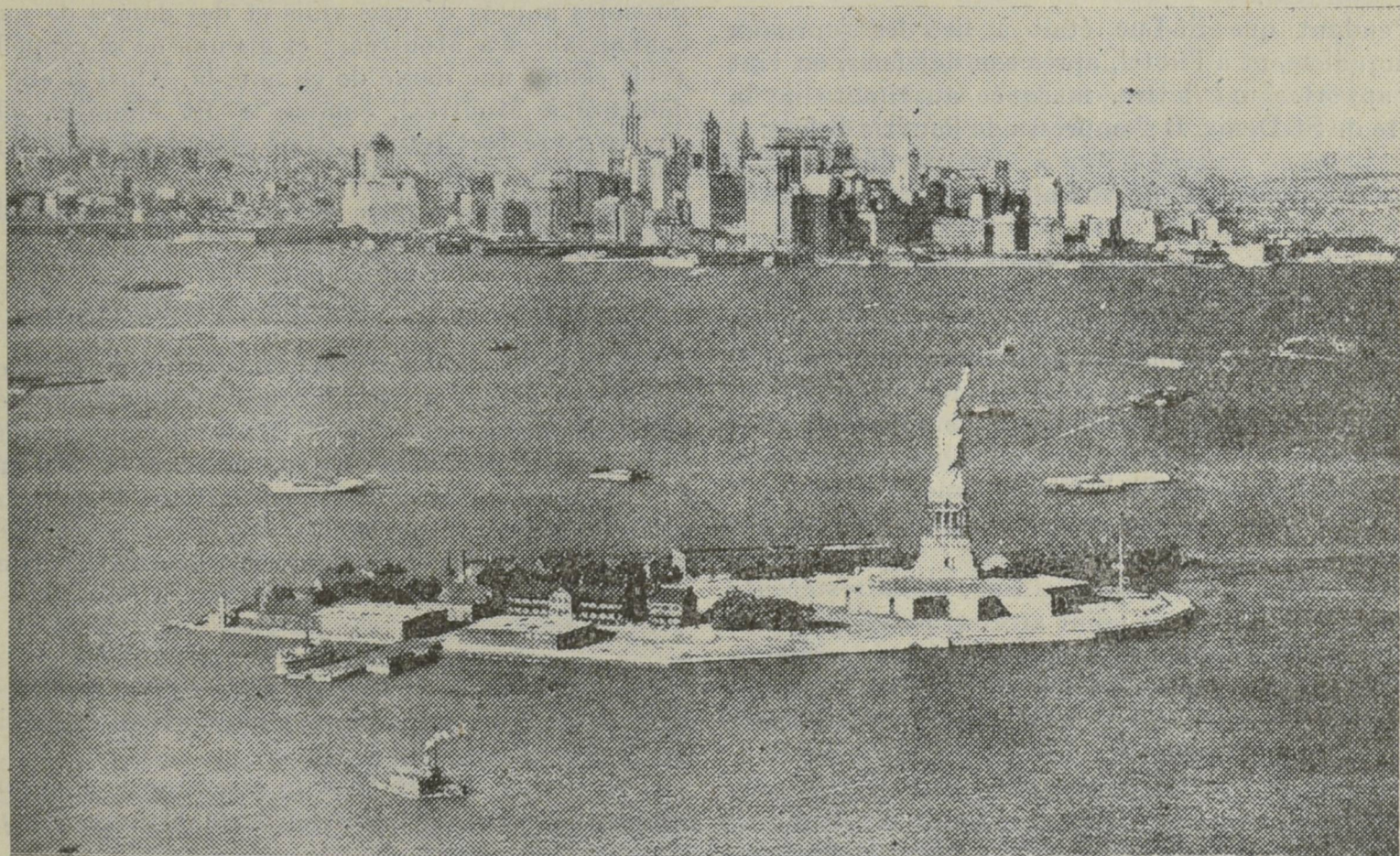
Casqué d'un heaume d'or, et l'aile encore émue
D'avoir fouetté longtemps l'immensité des cieux,
Lors, s'inclinant, il dit : " Jeanne, je vous salue,
Car vous êtes choisie entre toutes par Dieu

Pour chasser les Anglais du royaume de France !"
L'Archange n'ajouta rien autre ce jour-là.
Une grande lumière absorba sa présence,
Et le vent de son vol dans l'infini souffla.

... Et maintenant, assise à table, la Pucelle
Repasse dans son cœur ce que l'Archange a dit,
Et la seule clarté de ses yeux purs révèle
Le secret merveilleux dont ils ont resplendi.

Louis MERCIER.

(Extrait des *Pierres Sacrées*.)



VUE DE L'ENTRÉE DU PORT DE NEW-YORK.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

Une de perdue, deux de trouvées

PAR GEORGES DE BOUCHERVILLE

N° 10

Publié avec la permission des éditeurs, la Librairie Beauchemin Limitée, 30, rue St-Gabriel, Montréal.

CHAPITRE QUARANTIÈME

DE SOREL A ST-DENIS

La nouvelle s'était répandue à Québec, que le district de Montréal était en pleine révolte ; que le Dr Davignon et P. P. Desmarais avaient été forcément enlevés aux autorités, sur le chemin de Chambly. Qu'après l'emprisonnement d'André Ouimet, George B. de Boucherville, F. Tavernier, Côme S. Cherrier, M. L. Viger, A. Simard et plusieurs autres pour haute trahison, les chefs des Fils de la Liberté, qui n'avaient point été arrêtés, s'étaient réunis dans le village de St-Denis, et se préparaient à marcher sur Montréal.

Pendant que St-Luc était à lire les journaux tranquillement à l'hôtel, après son déjeuner, on vint lui apporter une lettre, marquée au timbre de la poste de St-Denis. Il s'empressa de l'ouvrir et lut :

“ Mon cher M. de St-Luc,

“ Vous avez sans doute appris par les journaux, qu'un mandat d'arrêt a été lancé contre les chefs des Fils de la Liberté, pour haute trahison. J'ai été obligé de fuir de Montréal pour n'être point arrêté. Je suis arrivé ici ce matin, où j'ai rejoint plusieurs de mes amis de Montréal, impliqués comme moi, dans l'affaire des Fils de la Liberté où, Dieu merci, nous avons rossé le Doric Club d'importance.

“ Nous pensons gagner les États-Unis ; le Dr Nelson et quelques autres disent : “ qu'ils n'ont point commis d'acte de trahison, qu'ils resteront, mais ne se laisseront point arrêter, parce qu'ils ne sont point coupables ”. Si nous étions certains d'avoir un jury juste et consciencieux, nous n'hésiterions pas un instant à nous rendre ; mais avec l'animosité qui anime les autorités contre nous, il n'y a pas de justice à attendre. Ainsi il faut ou passer les lignes, ou se battre, si l'on nous attaque. Si mes amis restent, je resterai ; sinon je partirai avec eux. Nous avons été obligés de nous cacher pendant trois jours avant de nous rendre ici.

“ Vous comprendrez maintenant pourquoi je ne puis aller vous rejoindre à Québec, comme vous me le demandiez dans votre note du 15 courant, que j'ai reçue juste au moment où je partais de Montréal. Je viens de voir Meunier, qui doit partir cette après-midi pour Maska ; il me dit qu'il est sûr que madame Rivian vit encore ; qu'elle a été vue à Montréal, il y a une couple de mois, prenant passage pour descendre à Sorel. Il croit qu'elle demeure en quelque part sur la rivière Chambly ou à Maska. J'ai examiné tous les noms inscrits sur les feuilles de route de bateaux qui vont à Sorel, et n'ai pu découvrir aucun nom qui correspondit au sien.

“ Meunier dit qu'il est sûr que c'était elle, d'après ses renseignements. Dans tous les cas il est certainement dans l'erreur en disant que c'est une grande dame, et riche, car j'ai pris toutes les informations possibles auprès de mes amis et des dames de mes connaissances à Montréal ; et aucune ne se rappelle avoir connu une dame de ce nom-là. Ainsi si elle a demeuré à Montréal, comme le dit Meunier, elle devait vivre fort retirée. Mais encore, je crois que j'en aurais entendu parler.

“ Je vous en écrirai davantage, si j'apprends quelque chose de nouveau.

“ Tout à vous,

Rodolphe DESRIVIÈRES ”.

“ Je rouvre ma lettre pour vous dire que Meunier est à mes côtés, et me dit qu'il vient d'avoir des informations positives que Mme Rivian, connue sous le nom de Mme Rives, demeure à Maska. J'aurais voulu l'envoyer de suite, mais il ne peut partir avant deux ou trois jours. Vous feriez bien de venir vous-même. Le temps est détestable et les chemins affreux. Prenez un bon cheval à Sorel.

“ R. D. ”

St-Luc, après la lecture de cette lettre, monta à sa chambre pour préparer ses malles, résolu de partir par le prochain bateau à vapeur.

Il se rendit ensuite chez le gouverneur pour lui présenter ses respects ainsi qu'à sir Arthur, et leur annoncer son départ.

“ — Eh bien ! M. de St-Luc, lui dit le gouverneur, vous avez appris sans doute que le district de Mont-

réal est en insurrection ; et que les autorités y sont ouvertement bravées.

— Je crains, milord, que ce ne soit malheureusement que trop vrai.

— Les rebelles se sont retranchés à St-Denis et à St-Charles. Aujourd'hui même les troupes sont expédiées de Montréal pour les réduire. Le *John Bull* doit partir dans une demi-heure avec un régiment que j'envoie à Montréal.

— Milord, je désirerais partir au plus tôt ; des nouvelles de la plus haute importance viennent de m'arriver par la malle. Je suis à la recherche de ma mère, comme sir Arthur vous en a informé ; et j'apprends qu'elle vit et qu'elle demeure dans un village appelé Maska. Pourrais-je monter à bord du *John Bull* ?

— Certainement ; je serai heureux de vous féliciter sur le succès de votre voyage en Canada ; cependant ne vous flattez pas trop d'avance. A propos, vous dites qu'on vous informe qu'elle vit à Maska, autrement appelé St-Hyacinthe ; c'est justement dans le foyer de l'insurrection ! Il sera difficile de vous y rendre sans vous exposer à être arrêté et peut-être maltraité par les rebelles.

— Je ne crains pas cela, milord ; je craindrais davantage les autorités militaires ; et c'est pour éviter ces désagréments que je vous demanderai un permis de passer.

— Avec le plus grand plaisir. Je vous l'enverrai porter à bord du bateau à vapeur, avec ordre de vous recevoir et de vous débarquer soit à Montréal, soit à Sorel, si vous l'aimez mieux.

— Merci, milord. Permettez-moi, sir Arthur de vous prier de présenter mes amitiés à Miss Clarisse. Je vous quitte pour quelque temps seulement ; et j'espère que sous peu de jours vous me reverrez le plus heureux des hommes comme le plus affectueux des fils. Adieu, milord ; adieu, sir Arthur.

— Au revoir ; soyez prudent, et écrivez-moi, dit sir Arthur ”.

Le temps est froid et désagréable. Un fort vent du Nord-Est, accompagné de pluie, soufflait depuis le matin. St-Luc chaussé de grandes bottes à la *Suwarow* portait une casquette en drap bien ouatée et couverte d'une toile cirée, et un gros surtout d'étoffe de pilote noire boutonné haut. Il se promenait à grands pas pour se réchauffer, sur le pont du *John Bull*.

Il était huit heures du soir quand il débarqua à Sorel. Trim tenait par la bride un cheval anglais, brun, aux jambes fines, sèches et musculeuses, que son maître avait acheté à Québec.

La pluie qui était tombée par torrent depuis l'après-midi, s'était changée en une espèce de neige mouillée. St-Luc se rendit chez le père Toin.

Le village de Sorel était dans la plus grande agitation ; six cents hommes des 66e et 32e régiments, commandés par le colonel Gore, étaient arrivés de Montréal, avec une pièce de campagne et un détachement de cavalerie. L'on ne savait pas si les troupes partiraient pour St-Denis durant la nuit, ou si elles attendraient le jour.

St-Luc demanda une chambre, ôta son surtout, et se jeta tout habillé sur un lit. Il avait recommandé à Trim de voir à ce que son cheval fut bien soigné ; et donna ordre qu'on le réveillât aussitôt que les troupes se mettraient en marche, à quelque heure de la nuit que ce fut. Il désirait arriver avant elles à St-Denis. Il avait prié Toin de lui trouver un guide au cas où il partirait durant la nuit. S'il n'eût consulté que ses aises, il eût attendu le jour ; mais il craignait qu'une fois les troupes à St-Denis, il ne fut pas possible d'entrer dans le village, où il y aurait certainement un combat dans lequel Des-Rivières et Meunier pourraient bien se faire tuer ; et il voulait absolument les voir.

Son sommeil fut agité, plusieurs fois il fut réveillé en sursaut par le bruit que faisaient des personnes qui, dans l'étage inférieur, parlaient haut, ouvraient et fermaient les portes avec violence. Une fois il crut entendre la voix de Trim dans la cour, sur laquelle donnait sa chambre où il était couché. Il écouta ; c'était bien Trim. Il se leva, regarda par la fenêtre, à travers les vitres ; mais il ne put rien distinguer, si ce n'est la lumière d'un fanal. En même temps, il entendit le bruit de plusieurs voix menaçantes. Il ouvrit la fenêtre appela Trim qui, armé d'une fourche, défendait l'entrée de l'écurie contre trois à quatre hommes qui semblaient vouloir y pénétrer de force.

“ — Qu'y a-t-il Trim.

— Voulé prendre cheval à li.

St-Luc descendit promptement. Au bas de l'escalier il rencontra le père Toin, que l'on venait de réveiller, et qui montait avec une chandelle.

“ — Mossieu, dit-il, en voyant St-Luc, on veut presser votre jval.

— Comment presser.

— Oui, mossieu, c'est l'colonel qui a donné l'ordre de prendre l'meilleur jval, qu'on pourrait trouver, pour un officier, qu'y a une dépêche ; y arrive d'la ville, et le sien est morfondu. J'allais vous avertir.

— Où est cet officier ?

— Dans la bar.

La bar, salle où l'on débitait les boissons, était pleine de monde. Une personne sans aucune marque dans son habillement qui dénotât qu'il fut militaire, séchait ses hardes auprès d'un grand poêle en fonte, dans lequel brûlaient de gros quartiers d'érable. St-Luc, en l'apercevant, reconnut le lieutenant Weir, qu'il avait rencontré à Montréal au bal de madame de M..., et auquel il avait été présenté. Il alla droit à lui et, lui tendant la main :

“ — Comment vous portez-vous, lieutenant ? lui dit-il.

— Chut ! ne m'appellez pas lieutenant ; je ne voudrais pas être connu ici. Voyez toutes ces tuques bleues.

— Vous êtes déjà connu. L'on vient de me prévenir qu'un officier, chargé de dépêches, veut prendre mon cheval. Je suppose que c'est vous qui cherchez un cheval ?

— Oui, c'est moi. J'arrive de Montréal par terre, mon cheval est sur les dents, et il faut de toute

nécessité que je voie le colonel au plus tôt. Le colonel Gore est parti avec les troupes, il y a près de deux heures ; je n'ai pas de temps à perdre.

— Je vous prêterais volontiers mon cheval, mais il faut aussi que je parte à l'instant même.

— Où allez-vous donc ? si ce n'est point une indiscretion de vous le demander.

— Pas du tout ; je vais à St-Denis.

— Je vais dans la même direction, nous ferons route ensemble jusqu'à ce que j'aie rejoint les troupes, elles ne doivent point être rendues bien loin, à une lieue ou une lieue et demie tout au plus ; le temps est mauvais et les chemins doivent être affreux.

— S'il n'y a que deux heures qu'elles sont parties, nous les aurons bientôt trouvées. Votre cheval a eu le temps de se reposer, il pourra vous porter facilement ”.

Dix minutes après, St-Luc et le lieutenant Weir étaient en selle et galopaient sur la route de St-Ours en suivant la rivière.

Le vent avait changé dans le cours de la nuit et soufflait du sud, et manière qu'ils l'avaient dans la figure. Une neige, mêlée de pluie, les empêchait de distinguer à dix pas devant eux.

En quittant Sorel, le terrain sablonneux avait permis à leur monture de prendre une allure assez vive. St-Luc pensait au bonheur de retrouver sa mère ; le lieutenant était inquiet, prêtant l'oreille au moindre bruit et cherchant à pénétrer l'obscurité pour voir s'il n'apercevrait pas les traces du passage des troupes.

— Nous devons avoir fait du chemin depuis que nous sommes partis ; je crains que nous n'ayons manqué la route. Nous eussions dû rejoindre les troupes avant ce moment-ci. Connaissez-vous la route, M. de St-Luc ?

— Je la connais jusqu'à St-Ours ; nous ne l'avons pas manquée ; voilà la rivière ; j'entends le bruit des lames.

— Mais on ne voit pas de traces du passage des troupes.

— La neige les couvre. Poussons encore, nous ne devons pas tarder à les rejoindre.

Et ils se remirent au galop. Le terrain devenait de plus en plus difficile ; les chevaux avaient de la peine à continuer une course aussi rapide. Celui du lieutenant avait butté deux ou trois fois.

— Mon cheval n'en peut plus, dit le lieutenant, il faut que je le mette au pas.

— J'aperçois une lumière ; nous allons entrer. Pendant que nous prendrons des renseignements, nous laisserons souffler nos chevaux. Qu'en dites-vous ?

— Je n'ose entrer. Je crains d'être reconnu.

— Et qui voulez-vous qui vous reconnaisse ici ? Vous dites que vous n'y êtes jamais passé.

— Les habitants viennent souvent à Montréal, ils m'ont probablement vu. Dans ce moment-ci, tout étranger leur est suspect.

— Et ne suis-je pas étranger aussi ?

— C'est vrai ; mais vous parlez le français, et vous n'avez pas de mission importante et pressée ; je pourrais être arrêté.

— Vous avez peut-être raison. Attendez, je vais entrer seul ; s'il n'y a pas de danger, je vous appellerai ; s'il y en a, je vous avertirai.

— Je vais rester à cheval au milieu du chemin.

St-Luc s'approcha de la maison, attacha son cheval, par la longe de son licou, à un poteau qui était près de la porte et entra.

Un homme d'un certain âge, en chemise de laine, tuque bleue sur la tête, pantalons gris d'étoffe du pays, était assis sur un petit banc de bois au-devant de la porte du poêle, et fumait dans une vieille pipe, courte et noire.

— Me permettez-vous d'entrer un instant, pour me réchauffer, monsieur ? dit St-Luc.

— Certainement, certainement ; répondit l'habitant en se levant et approchant une chaise. Y fait une mauvaise nuit ; chauffez-vous.

St-Luc, voyant que cet homme était seul, appela le lieutenant.

— Otez donc vos capots, pour secouer la neige dit l'homme à la tuque bleue en s'adressant au lieutenant et apportant une seconde chaise. J'suis bien curieux, mais y'ou aliez-vous donc de c'pas là ?

— Parler pas français ; répondit le lieutenant.

— Ah ! mossieu est anglais ! very gout, very gout ; c'est vous prendre whiskey ? bonne pour di estomac ! en prendrez-vous mossieu, dit-il, en se retournant vers St-Luc et lui présentant un verre et un flacon, qu'il avait pris sur un buffet.

— Ça ne se refuse pas, répondit celui-ci. A votre santé.

— A la vote, J'suis ben curieux ; mais y'ou allez-vous donc ?

— Monsieur va à St-Ours ; et moi, je me rends jusqu'à St-Denis. A propos, y a-t-il longtemps que les troupes sont passées ?

— Les troupes ! quelles troupes ?

— Des troupes qui vont à St-Ours.

— J'n'en ai pas vu. A moins qu'elles aient passé pendant qu'je dormais, car j'viens de m'lever.

— Y a-t-il un autre chemin pour aller à St-Ours ?

— Non, c'est l'bon ; vous y arrivez ; n'y a pu qu'anp'tite demi-lieue. Mais les troupes vont-elles jusqu'à St-Denis, pour prendre Papineau et Nelson ?

— Je n'en sais rien ; je suis arrivé de Québec cette nuit même.

— Ah ! et mossieu ?

— Je l'ai rencontré à Sorel.

— Dites donc, voulez-vous que j'fasse donner une portion d'avoine à vos chevaux ? Ces pauvres bêtes vont avoir frette à la porte.

— Merci, nous arrêterons à St-Ours.

— Vous n'trouverez pas d'auberge ouverte à c'theure-ci. On va toujours les mettre sous la r'mise. Allons ! pti gas, continua l'homme à la tuque bleue, en secouant un grand garçon de dix-sept à dix-huit ans qui dormait dans un banc-lit, lève toué !

Le jeune homme se leva lentement, en baillant et se frottant les yeux.

— As-tu entendu passer les troupes ? Ces messieurs disent qu'elles sont gagnées St-Ours.

— Je n'ai rien z'entendu.

— Tu vas aller mettre les chevaux d'ces messieurs sous la r'mise ; tu leu donn'ras anne poignée d'foin. T'entends ?

St-Luc avait ôté son surtout imbibé, l'avait placé sur une chaise. Le lieutenant Weir séchait ses chausses, ayant ôté ses bottes, remplies d'eau. Tout à coup ils entendirent le galop des chevaux dans le chemin. Weir courut à la porte et regarda à travers les vitres ; mais il ne put rien voir.

— Pourvu que ce ne soient pas nos chevaux qui se soient échappés, dit-il en anglais.

— Quels sont ces chevaux ? demanda St-Luc au garçon qui entrait.

— C'est trois hommes à jval, qui vont comme si l'diable les emportait.

St-Luc, ayant interprété à Weir ce que le garçon venait de dire, celui-ci regarda à sa montre :

— Il est deux heures moins un quart, partons. Je crains que ce ne soient quelques cavaliers que l'on envoie pour m'arrêter au village de St-Ours. Il faut ou rejoindre les troupes, ou du moins passer le village avant que l'alarme ne soit donnée. Il y a quelque chose que je ne comprends pas.

— Je ne comprends pas trop, non plus. Si vous voulez partir je suis prêt.

— Vous feriez mieux d'attendre l'jour, reprit l'habitant.

— Merci, mon brave homme, dit St-Luc ; ce monsieur veut partir de suite ; et j'aime autant continuer. Nos chevaux sont un peu reposés. Je vous remercie de votre obligeance. Combien vous devons-nous ?

— Comment ?

— Combien vous devons-nous, pour nos chevaux et ce que nous avons pris ?

— Mais rien ! Et si vous voulez rester, vous êtes les bien v'nus.

— Merci bien des fois. Adieu.

— Que le bon Dieu vous conduise. Vas avec l'fanal, les éclairer, p'tit gas.

Quand ils furent sortis, Weir dit à St-Luc d'interroger le garçon pour tâcher de savoir quelles étaient les personnes qui venaient de passer. St-Luc ne put rien obtenir, sinon qu'elles étaient au nombre de trois et qu'elles allaient très vite.

Ils sautèrent en selle et prirent le galop. Ils n'eurent pas fait une couple d'arpents qu'ils entendirent à leur gauche, de l'autre côté de la clôture, le bêlement d'un mouton. Weir rêna subitement son cheval.

— Qu'est-ce que cela ? dit-il.

— C'est un mouton ! dit St-Luc, venez donc.

En ce moment ils entendirent distinctement le galop de chevaux, à cinq ou six arpents en avant ; le vent leur apportait le bruit de leurs pieds dans la boue.

— Tenons-nous à cette distance d'eux, dit Weir ; quand ils entreront dans le village, nous passerons aussi vite que possible, si les troupes n'y sont pas.

Ils prêtèrent l'oreille attentivement ; mais bientôt ils n'entendirent plus le galop des chevaux.

— Ils se sont mis au pas, dit Weir ; mettons-nous au pas aussi.

— Poursuivons, poursuivons, dit St-Luc ; ils ne sont que trois, je ne crois pas qu'ils cherchent à nous arrêter. Je ne vois aucun signe de révolte, dans cette partie de la paroisse, du moins ; tout dort.

Ils continuèrent au trot pendant quelques minutes, et arrivèrent en face d'une grande maison, à leur droite ; quel'qu'un cognait à une porte et des chiens aboyaient.

— Je crois qu'ils sont arrêtés ici, dit Weir ; il me semble entendre parler. Écoutez...

— Oui, j'entends. C'est ici le manoir.

— Le manoir seigneurial de M. de St-Ours ?

— Oui.

— Alors, nous n'avons plus que quelques arpents d'ici à l'église. Si les troupes sont arrivées, elles doivent être là. Mais voyez donc, il y a une illumination dans le village. Galopons !

Le village était en effet éclairé. A chaque maison, il y avait des chandelles dans les fenêtres ; mais le village était tranquille. Toutes les portes des maisons étaient fermées. On n'entendait pas d'autre bruit que le sifflement du vent et le hurlement de quelques chiens. On ne voyait personne dans les rues. Ils passèrent devant l'église ; ils traversèrent le village : rien.

Ils firent encore environ deux lieues, quand tout à coup le cheval de St-Luc sa cabra, fit un saut, et celui de Weir tomba ; au même instant ils entendirent un bêlement, comme si le bruit qu'avait fait le cheval eût effrayé quelques moutons.

— Vous êtes-vous fait mal ? demanda St-Luc qui était descendu de cheval pour aider à son compagnon à se relever.

— Non, mais je crains que mon cheval ne soit blessé. Voyez donc, c'est un petit pont qui traversait le chemin et dont on a enlevé les planches.

— Votre cheval n'a pas de mal ; remontez et continuons.

— Ce pont m'inquiète.

— Comment ça ?

— Il a été défait par malice ; on nous guette ; je crains une embûche. Les troupes ne sont pas passées par ce chemin ; il doit y en avoir un autre.

— Je le crois aussi. Qu'allez-vous faire ?

— Et vous ?

— Moi, je continue. Je n'ai rien à faire avec les troupes ; vous, c'est différent.

— J'ai envie de retourner. Mais, pourtant, à quoi bon ? Je ne pourrais les retrouver. Mes ordres sont de donner mes dépêches et d'aller jusqu'à St-Denis, où elles doivent se rendre ; et elles s'y rendront, si ce n'est par ce chemin ce sera par un autre : ainsi, tout bien considéré, je continue. Seulement, comme nous ne devons pas être loin du village, et qu'il est

guère plus de trois heures et demie, je vais continuer au pas. Quant à vous, M. de St-Luc, il est inutile que vous m'attendiez ; votre cheval ne paraît pas trop fatigué, vous pouvez prendre les devants. Si vous rejoignez le régiment, veuillez prier le colonel d'envoyer quelqu'un au-devant de moi.

— Je ne désire pas vous laisser. Si vous retourniez, je continuerais vers St-Denis, parce qu'il faut que je m'y rende ; mais puisque nous faisons route du même côté, j'aime autant aller le pas avec vous.

— Que ce ne soit pas pour moi ; car, à vous dire le vrai, je n'aimerais pas trop à approcher du village. Si vous preniez les devants, je pourrais à peu près calculer le temps qu'il vous faudrait pour y arriver ; et si je ne voyais personne venir au-devant de moi, ça serait un signe que le régiment ne s'y est pas rendu. Dans ce cas, au lieu d'avancer je retournerais sur mes pas ; ce qui vaudrait bien mieux que d'aller me jeter dans la gueule du loup.

— Si vous le préférez, je prendrai les devants.

— Je le préfère ”.

St-Luc partit au galop. Au même instant, on entendit encore le bêlement d'un mouton qui, cette fois, fut répété de distance en distance, à mesure que St-Luc avançait.

Quand il arriva dans le village de St-Denis, il remarqua une grande agitation ; dans presque toutes les maisons il y avait des lumières, et du monde debout. Il y avait plusieurs personnes dans les rues qui parlaient un instant et disparaissaient pour aller un peu plus loin. Il demanda à un homme qui portait un fanal, s'il pourrait trouver un logement et une bonne écurie pour son cheval.

— A l'autre bout du village, lui répondit-on.

Après assez de difficultés, il trouva enfin ce qu'il cherchait.

Il apprit bientôt que l'on savait que les troupes étaient en marche sur le village, et qu'on se préparait à leur résister. Il s'aperçut que plusieurs personnes le regardaient d'un œil soupçonneux et même malveillant, surtout quand il eut dit qu'il venait de Sorel, et qu'il avait marché toute la nuit. Il s'était fait donner une chambre afin d'éviter les questions que chacun venait lui faire sur la marche des troupes, leurs desseins, leur nombre.

Il y avait à peine dix minutes qu'il était dans sa chambre lorsqu'il entendit frapper doucement à sa porte. Il ouvrit à une jeune fille qui lui dit bien bas :

“ — Monsieur, on parle de vous arrêter comme espion ; sauvez-vous.

— Merci, ma belle, dit St-Luc ; dites-moi donc qui est-ce qui commande dans le village.

— C'est le docteur Nelson.

— C'est bon, ne t'occupes pas, je vais aller le voir ; y a-t-il quelqu'un pour me conduire ?

— Oui, mon frère ira avec vous.

— Dis-lui de se tenir prêt, je vais descendre ”.

Quand on apprit que le monsieur voulait voir le docteur Nelson, ceux qui désiraient l'arrêter dirent qu'ils ne seraient satisfaits que quand ils l'auraient vu entrer chez le docteur ; mais qu'ils l'y suivraient.

St-Luc parut bientôt, et demanda si quelqu'un voulait bien lui montrer la maison du docteur Nelson.

— Nous allons aller avec vous, répondirent plusieurs personnes.

Rendu chez le docteur, il fut introduit dans une salle où deux à trois habitants, en capots d'étoffe et en tuques bleues, attendaient. Bientôt le docteur Nelson entra. C'était un homme d'une haute taille, d'une figure sévère, mais franche et loyale, où se peignaient la hardiesse et la décision.

“ — Bonjour, M. de St-Luc, dit-il en lui présentant la main.

St-Luc fut surpris de voir qu'il était connu du docteur, qu'il n'avait jamais vu. Comment savait-il son nom ?

“ — Vous avez eu une mauvaise nuit, continua le docteur, et de vilains chemins de Sorel ici. Quelles nouvelles apportez-vous de Québec ? Je crois que vous êtes monté, hier, dans le *John Bull* ? Savait-on à Québec que les troupes marchaient sur St-Denis cette nuit ?

— Je crois que l'on s'y attendait, répondit St-Luc, qui regardait le docteur fort étonné.

— Ah !... Et l'on espère nous réduire sans difficulté sans doute ?

— Je ne sais, mais l'on dit à Québec que tout le district de Montréal est en insurrection.

— Pas tout à fait ; mais si on use de violence nous résisterons ; et je crois que c'est là l'intention des autorités militaires, à moins que les dépêches qu'apporte le lieutenant Weir ne comportent des instructions différentes.

St-Luc était de plus en plus surpris.

“ — Pourtant, c'est peut-être heureux qu'il n'ait pu rejoindre les troupes, qui, au lieu de prendre la route la plus courte, celle que vous avez prise, vous, avec le lieutenant Weir, sont passées par le *Pot-au-beurre* ; vous étiez en mauvaise compagnie pour venir au milieu des rebelles.

— Mais, docteur, vraiment vous m'étonnez, comment savez-vous tout cela ?

— J'en sais bien d'autres ! Je sais aussi que vous avez un permis de passer, de la part de Son Excellence, signé de sa main et contresigné par son secrétaire privé.

— Ceci me surpasse. Je pensais que personne autre que moi ne savait cela. C'est vrai, j'ai un sauf-conduit que j'ai demandé au gouverneur avant de partir en cas d'accident, parce que je voulais venir dans ces endroits, pour affaires privées ; et je craignais d'être inquiété par les autorités, si elles apprenaient mes excursions dans une partie du pays révolté.

— Vous avez bien fait ; je sais les raisons qui vous amènent dans nos endroits. Mais vous ferez bien d'avoir soin de vos papiers.

— Ils sont dans mon portefeuille, dans ma poche d'habit... Ah ! s'écria St-Luc, en mettant la main à la poche de son habit, j'ai perdu mon portefeuille. C'est curieux, je ne me suis pas déshabillé depuis que je suis parti de Québec, hier matin.

— N'avez-vous pas logé, chez un nommé Toin, à Sorel ?

— Oui.

— Vous en êtes parti vers minuit, avec le lieutenant Weir.

— Oui.

— N'êtes-vous pas arrêté chez un habitant à une demi-lieue avant d'arriver au village de St-Ours ; et, au moment où vous en partiez, n'avez-vous pas entendu le galop de trois chevaux qui gagnaient du côté de St-Ours.

— C'est vrai.

— Savez-vous qui étaient ces trois personnes ?

— Non.

— Eh bien ! c'étaient M. Juchereau Duchesnay, Député-Sherif chargé d'un warrant contre moi pour haute trahison, et de onze autres warrants pour arrêter Messieurs L. J. Papineau, O. Perreault, G. E. Cartier, E. E. Rodier, Dr Kimber, T. S. Brown, R. DesRivières, aussi pour haute trahison. L'un de ceux qui accompagnaient le Député-Sherif était P. E. Leclerc, magistrat de Montréal ; et l'autre était un M. Ragg. Ils se sont arrêtés à la maison de M. de St-Ours, où vous les avez passés.

— C'est comme vous dites.

— N'avez-vous pas continué votre route ensemble, le lieutenant Weir et vous, environ une couple de lieues ; le cheval du lieutenant ne s'est-il pas abattu près d'un petit pont, dont quelques planches avaient été enlevées, et n'avez-vous pas alors poursuivi votre route seul jusqu'ici, sans être inquiété ?

— Oui, je n'ai vu personne si ce n'est dans le village. Tout me semblait plongé dans le plus profond sommeil ; et j'étais surpris de cet état de sécurité, quand les troupes étaient en chemin ; à moins qu'on n'en fut parfaitement ignorant.

— Vous voyez que nous n'ignorons pas ce qui se passait d'ici à Sorel. Les troupes sont parties vers dix heures hier soir ; elles sont au nombre d'à peu près huit cents hommes, avec de l'artillerie et de la cavalerie : elles ne sont plus qu'à deux lieues d'ici. Puis se tournant vers un des habitants qui étaient dans la salle au moment où St-Luc y était entré : n'est-ce pas, Siméon, dit-il, en s'adressant à l'un d'eux, que c'était près du pont de l'Amiotte que les troupes étaient ?

— Oui, mon général, répondit l'habitant sans quitter sa place.

— Vous voyez bien, M. de St-Luc, que nous sommes au fait de tout ce qui se passe.

— Vous êtes admirablement bien informés. Mais veuillez bien me dire comment vous connaissez mon nom, et comment vous savez que j'avais un sauf-conduit de la main du gouverneur.

— Oh ! c'est bien simple. D'abord M. R. Des-Rivières, que je viens d'envoyer chercher, m'a dit qu'il vous attendait ; puis la lettre qu'il vous a écrite ainsi que le sauf-conduit du gouverneur étaient dans votre portefeuille que l'on m'a apporté et que voici, dit-il en le lui présentant. Vous me pardonnerez d'en avoir usé ainsi ; sans cela, ignorant qui vous étiez, je n'aurais pu donner les ordres

de vous laisser passer ; et vous eussiez été exposé à des désagréments, comme l'officier qui vous accompagnait et que l'on amène prisonnier à cet instant.

— Le lieutenant Weir est prisonnier ?

— Il a voulu faire des menaces, ils ont dû l'arrêter ; s'il n'en eut pas fait et s'il eut livré ses papiers, on ne lui eut rien fait. Mais, M. de St-Luc, examinez votre portefeuille pour voir s'il ne manquait rien ; j'ai compté mille piastres en billets de la banque de Montréal et cinq pièces d'or.

St-Luc regarda pour voir s'il ne manquait aucun papier, puis remit le portefeuille dans sa poche.

— Vous ne comptez pas l'argent ?

— Vous l'avez compté ; ça suffit.

Mais en quel endroit avais-je donc pu perdre ce portefeuille ?

— Vous l'avez laissé tomber chez cet habitant, où vous vous êtes arrêté cette nuit ; n'avez-vous pas remarqué le signe qu'échangèrent le père et le fils au moment où celui-ci sortit ?

— Docteur, je vous suis très reconnaissant. J'ai un service à vous demander : je suis venu pour vous prier de me donner un permis, qui puisse me mettre à l'abri de dangers d'arrestation ou de violence ; car à l'auberge, où je suis descendu, il était question de m'arrêter.

— Bien volontiers, vous n'avez rien à craindre. Le docteur prit un morceau de papier et écrivit :

“ Laissez passer le porteur, M. de St-Luc ; aidez-le au besoin. ”

“ N. ”

Il prit ensuite un bouton de cuivre, dont la partie intérieure était creuse, y fit couler un peu de cire rouge et y appliqua le cachet d'un anneau qu'il portait au doigt.

— Tenez, dit-il en présentant le papier et le bouton à St-Luc, quand le papier ne suffira pas, vous montrerez le bouton ”.

CHAPITRE QUARANTE ET UNIÈME

APRÈS LA BATAILLE

St-Luc vit bien qu'une bataille aurait lieu. Comme il n'avait aucun intérêt à rester dans le village, ayant appris que Meunier était parti la veille pour porter des ordres au camp de St-Charles ; pensant que d'ailleurs sa présence pourrait donner lieu à des soupçons malveillants, il résolut d'aller au village de St-Charles pour y voir Meunier. Des Rivières lui avait raconté tout ce qu'il avait pu recueillir de renseignements sur Mme Rivan. Il n'y avait aucun doute qu'elle vivait encore, elle avait été vue s'embarquant à bord d'un bateau à vapeur à Montréal, quelques semaines auparavant. Satisfait sur ce point, il ne restait qu'à la trouver ; Meunier, disait Des-Rivières, croyait être certain qu'elle demeurait à Maska.

St-Luc, après avoir vu par lui-même à ce que son cheval fut bien frotté, étrillé, soigné, se fit donner à

déjeûner. Quand il fut jour, il monta à cheval et partit pour St-Charles.

Nous ne décrivons pas la journée du 23 novembre 1837, dans laquelle cinquante braves, armés de mauvais fusils de chasse, tinrent en échec près de huit cents hommes de troupes réglées, commandées par le colonel Gore, depuis neuf heures du matin jusqu'au soleil couchant, et les forcèrent à retraiter.

Si le docteur Nelson eut voulu les poursuivre durant leur retraite, qui, était une fuite, il eut pu les faire tous prisonniers ; car le nombre des habitants accourus à St-Denis vers la fin de la journée était assez considérable, se montant à près de trois cents ; nombre bien suffisant pour s'emparer de troupes découragées, fatiguées par douze heures de marche, dans des chemins affreux, et qui, malgré leur artillerie, n'avaient pu déloger cinquante *patriotes*, comme on les appelait alors, d'une maison à l'entrée du village.

Le docteur Nelson avait donné l'ordre de ne pas poursuivre les troupes, désirant se tenir sur la défensive.

Cet ordre en avait mécontenté un grand nombre, surtout parmi ceux qui étaient venus trop tard pour prendre part au combat. La plupart des jeunes gens étaient arrivés sans armes ou avec de mauvais fusils ; ils espéraient s'en procurer au village ou en prendre aux soldats.

L'angelus du soir venait de sonner à l'église ; le village paraissait aussi tranquille que s'il n'y eut rien eu d'extraordinaire dans le cours de la journée.

Nous suivrons deux hommes qui se dirigeaient vers une maison un peu isolée des autres, en arrière du village.

— Que penses-tu qu'ils veulent faire, Siméon ? dit l'un d'eux.

Celui à qui s'adressait cette question, était un petit homme fluet, de vingt-cinq à trente ans, actif, intelligent et plein d'énergie.

— Je ne sais pas au juste pourquoi ils nous ont envoyé chercher ; j'ai cru comprendre qu'ils veulent faire une farce.

— Une farce, cette nuit ?

— Pourquoi pas ? D'ailleurs nous allons bientôt le savoir, voilà la maison.

En rentrant ils trouvèrent réunies une dizaine de personnes. Cinq à six d'entre elles, les mains et le visage noircis de poudre, les habits déchirés, étaient assises devant un grand feu de cheminée, dans laquelle bouillait un immense chaudron accroché à la crémaillère. C'était la soupe qui se préparait pour ces braves, qui, après s'être battus toute la journée sans manger, étaient épuisés de faim et de fatigue.

Dans un des coins de la chambre, un groupe de trois à quatre jeunes gens écoutaient debout un homme, d'une quarantaine d'années, gros, trapu, avec barbe noire touffue, chaussé de bottes de bœuf, qui leur racontait ce qui s'était passé durant la journée, dans la maison de pierre, où s'étaient barricadés les patriotes. Il avait sur la tête un casque de loup marin, dont l'absence de poils en plus d'un endroit accusait un long service.

L'entrée des deux nouveaux venus interrompit la narration du conteur qui se leva, et qui allant au-devant d'eux, dit :

— On t'a envoyé chercher, Siméon, pour te demander si tu veux te joindre à nous ?

— Tiens, c'est toi, Meunier ! mais tu devais aller à St-Charles.

— J'y suis allé aussi ; et de là je suis parti pour Maska, mais rendu au quatrième rang, j'ai rencontré une dizaine d'habitants qui se rendaient à St-Denis. J'ai fait route avec eux, et nous sommes arrivés un peu avant la bataille. Ça n'empêche pas que je serai à Maska demain à midi ; j'ai envie d'aller à St-Ours cette nuit. Nous voudrions que tu vinsses avec nous. Veux-tu venir ?

— Dame, ça dépend ; dites-moi ce que vous voulez faire.

— On veut courir un charivari.

— Un charivari ? mais à qui ?

— Aux troupes, donc. Nous sommes ici cinq bons lurons ; vois-tu cette jeunesse, ça n'a pu venir à la noce ; ils veulent jouer un tour cette nuit ; je ne parle pas de ceux qui vont souper, ceux-là ne peuvent pas venir, ils sont de garde cette nuit.

— Je voudrais bien ; mais le général a défendu de les poursuivre.

— Nous nous moquons bien du général, répondit un des jeunes gens. Nous ne sommes pas enrôlés ; nous n'avons pas de fusils et nous voulons en avoir.

— Et d'ailleurs, reprit Meunier, nous ne les poursuivrons pas.

— Si vous ne les poursuivez pas, comment leur jouerez-vous un tour ?

— Tu vas voir. Nous avons envoyé chercher les deux porte-voix du traversier. Aussitôt que nous les aurons, nous partirons à travers les champs. Il fait noir comme chez l'loup. Quand nous verrons les troupes, qui sont déjà demi-mortes de peur, nous crierons du porte-voix. Elles ne sauront pas ce que c'est. Nous nous cacherons, et plus loin nous crierons encore. Elles auront une fameuse peur et nous les mènerons comme ça jusqu'à St-Ours. Ça leur fera passer une bonne nuit.

— J'irais bien, mais il faut que j'aille à St-Charles demain, je suis à pied, je serais trop fatigué.

— On te trouvera un cheval. Faut que tu viennes ; tu parles l'anglais ; on aura peut-être besoin de toi, qui sait ?

Après avoir réfléchi quelques instants, Siméon reprit : — J'irais bien, ça me va assez, mais je suis enrôlé, et je voudrais pas que le général sut que j'ai désobéi à ses ordres.

— Ne sois point inquiet.

— Eh bien ! c'est bon j'essayerai l'anglais, reprit Siméon, s'il le faut. Je crois que je pourrai faire. Ainsi c'est convenu, j'y vas. Mais, dis donc, Meunier, il me vient une idée.

— Laquelle ?

— Si au lieu de deux porte-voix, nous prenions des cornes de bœuf ; nous en aurions chacun une. C'est alors que nous leur donnerions un charivari, en balle !

— C'est ça, c'est ça ; oui, oui ; des cornes, prenons des cornes, crièrent-ils presque tous ensemble.

— Mais où en prendrons-nous ? reprit Meunier.

— J'en ai vu un tas dans la cour du boucher, dit Siméon ; nous les nettoierons et les arrangerons en dix minutes ; ça n'est pas malaisé. Qui veut venir avec moi ? nous en apporterons pour tout le monde ”.

Une demi-heure après, les cornes étaient apportées, lavées, les bouts coupés ; elles étaient nettoyées, grattées et prêtes.

Six hommes en souliers de bœufs, portant chacun un capot gris d'étoffe du pays avec capuchon, défilaient silencieusement, un par un, derrière le village et gagnaient les champs. Ils n'avaient avec eux que deux fusils de chasse. Meunier portait un mousquet et une baïonnette, qu'il avait pris à un soldat blessé après la bataille. Un seul avait des pistolets, les autres avaient des couteaux ordinaires pointus et bien affilés, et des gourdins de merisier.

Aussitôt qu'ils eurent dépassé le village, ils s'arrêtèrent pour se consulter ensemble. Il fut convenu que deux marcheraient en avant, à une dizaine d'arpents, l'un dans le chemin et l'autre dans le champ ; que le reste de la bande suivrait par les champs jusqu'à ce qu'ils aperçussent les troupes. Avant de se remettre en marche, ils essayèrent tour à tour leur corne, afin d'en mesurer la portée. Le son rauque retentit dans le silence de la nuit, et éveilla un formidable hurlement des chiens du village.

— Ça ira, dit en riant Siméon.

La nuit était sombre et noire ; il ne ventait pas, mais une neige épaisse et humide tombait en abondance. Ils marchèrent rapidement, au pas de course, pendant à peu près une heure, franchissant les fossés, sautant pardessus les clôtures, piquant aux raccourcis. Ils ne rencontrèrent qu'un soldat blessé, qui, ne pouvant continuer sa route, s'était jeté à terre, le long des clôtures. C'était un mousquet et une baïonnette de plus, dont ils s'emparèrent.

— Prenons la giberne, dit Siméon ; voyons s'il reste encore bien des cartouches.

La giberne ne contenait plus qu'une seule cartouche. Le mousquet était chargé.

— Bon ! dit Siméon, les troupes n'ont plus d'*ammunition* ; dans tous les cas, elles n'ont pas plus d'un ou deux coups à tirer, entendez-vous, mes gens ?

— Oui, oui.

— Eh bien ! savez-vous ce que ça veut dire ça ? ça veut dire que si nous étions une vingtaine, nous pourrions les faire tous prisonniers.

— Et pourquoi n'essayerions-nous pas ? demandèrent les jeunes gens en se rapprochant.

— J'y pense. Allons, en route, et dru !

Ils continuèrent d'un pas rapide et léger, si léger, qu'ils s'entendaient à peine marcher sur l'herbe et la neige des champs.

— Halte ! cria Siméon, en couvrant sa voix pour la rendre moins sonore ; j'ai entendu le cri d'un canard du côté de la rivière ; c'est Baptiste.

Un instant après ils virent deux ombres qui venaient par le chemin. Deux hommes s'avancèrent

à leur rencontre sans dire mot. C'était leurs éclaireurs venant leur annoncer qu'ils avaient aperçu les troupes, marchant sur la grève, le long de la rivière. Ils entendaient le pas des chevaux de la cavalerie dans la boue.

— Va-t-on commencer le charivari à c't'heure ! demanda quelqu'un.

— Non pas, non pas, répondit Meunier. Écoutez bien ce que nous allons faire, et prenez garde de ne pas vous tromper. Trois vont rester en arrière et suivre au petit pas se tenant à peu près à la même distance des troupes. Deux vont prendre les devants et se rendre à la coulée qui est à une demi-lieue d'ici, ils enlèveront les planches du pont ; aussitôt que cela sera fait ils donneront le signal : un coup de corne, vous savez, long et prolongé. Si la tête de l'armée est trop près de la coulée pour que vous puissiez enlever les planches, vous irez jusqu'au ravin, et là vous enlèverez les planches du pont : pour signal, vous tirerez deux coups de fusils l'un après l'autre. Vous entendez ? Toi, Siméon, tu vas passer par les champs avec Baptiste. Je vais observer les troupes et leurs mouvements. Quand on entendra le premier signal d'en bas, Siméon le répétera, en ne criant pas trop fort, pour que les soldats croient que nous sommes encore éloignés ; ceux en arrière sonneront aussi de la corne, mais pas trop fort non plus. Comprenez-vous bien ?

— Oui, oui, nous comprenons.

— Quand il sera temps, je donnerai les signaux avec ma corne, vous vous en rappelez.

— Très bien, répondit Siméon ; maintenant, que les deux qui doivent aller en avant ne perdent pas de temps. Nous allons rire.

La neige tombait toujours ; à peine pouvait-on distinguer un homme à cinq pas. Les soldats, harassés de fatigue, avançaient avec une extrême lenteur, trébuchant à chaque pas. Le corps d'armée était rendu au village de St-Ours, ceux qui avaient été vus sur le bord de la rivière, étaient les traînards de l'arrière-garde. Un piquet de cavalerie marchait à quelques arpents seulement en avant des traînards, au milieu du chemin.

Quand les deux jeunes gens envoyés pour détruire le pont de la coulée, y furent parvenus, le piquet de cavalerie n'en était pas fort éloigné.

— Va-t-on *démâcher* celui-ci, ou aller plus loin ? demanda l'un des deux à son compagnon, v'la la cavalerie.

— Démâchons.

Ils n'avaient eu que le temps d'arracher trois à quatre planches, quand ils entendirent le pas des chevaux. Les cavaliers entendant du bruit en avant s'arrêtèrent pour écouter. Ils ne virent rien, et se consultèrent un instant, puis se remirent au trot. Les deux jeunes gens se mirent à crier dans leurs cornes. Les cavaliers se croyant attaqués ou sur le point de l'être, piquèrent au galop pour rejoindre l'arrière-garde, qui était considérablement en avant. En arrivant au pont deux des chevaux tombèrent et roulèrent dans la coulée ; leurs cavaliers se relevèrent, et, sans chercher à reprendre leurs montures, se

mirent à courir à toutes jambes pour rejoindre le reste du piquet qui allait du côté de St-Ours, où, en ce moment, arrivait l'arrière-garde.

— Il y a toujours bin là deux j'voux, dit l'un des jeunes gens, faut pas les laisser mourir. Allons voir ; s'ils ne sont pas morts, on les mettra dans la prairie et on viendra les chercher demain. Qu'en dis-tu Pierre ?

— Allons. Et les selles on les cachera sous l'pont, pour qu'la neige ne les abîme pas.

Le galop des chevaux avait un peu couvert le bruit de la corne de ceux qui étaient à la coulée mais aussitôt que Siméon et son compagnon, ainsi que ceux qui étaient par-derrière répondirent, les soldats surpris et effrayés se réunirent en peloton ; ils étaient une cinquantaine. Ils restèrent quelques minutes immobiles, ne sachant quel parti prendre ni de quel côté tourner. Entendant le son des cornes en avant, dans les champs, et par derrière, ils se crurent perdus, pensant que tous les habitants de St-Denis les poursuivaient ; ils se mirent à fuir pêle-mêle, dans la direction de St-Ours.

Siméon et ses gens arrivés au pont de la coulée, s'empressèrent de le défaire complètement.

— Tonnerre, dit Meunier, en accourant, j'ai envie de les faire tous prisonniers ; ils ne sont qu'une cinquantaine, qui ne valent pas mieux qu'autant de vaches. Vous autres faites autant de tapage que vous pourrez avec vos cornes, un charivari d'enfer, pendant que je vais aller trouver Siméon à la coulée.

Les soldats s'étaient arrêtés à quelques arpents de la coulée, avançant lentement, l'oreille au guet.

Quand Meunier fut arrivé auprès de Siméon, il lui fit part de ses remarques, et de la chance qui se présentait de les faire tous prisonniers.

— Ne fais pas cela, répondit Siméon ; le général a défendu expressément de poursuivre les troupes. Il a ses raisons.

— Mais nous pouvons au moins les désarmer ?

— Quant à ça, il n'y a pas de mal ; nous cacherons les fusils, ou nous les donnerons aux amis. Le général n'en saura rien. Et de plus nous allons leur faire prendre un bain dans la coulée.

— Les voilà ! que va-t-on faire ?

Les soldats qui, en ce moment, semblaient obéir à un chef, avaient repris leurs rangs. Quand ils ne furent plus qu'à une vingtaine de pas du pont, Meunier sonna de la corne ; et Siméon cria : — *Stop ! Stop !*

— Qui va là ? répondit quelqu'un de la troupe.

— Vous allez le savoir, reprit Siméon en anglais. Que celui qui commande avance.

— Que voulez-vous ? demanda un sous-officier qui paraissait avoir pris le commandement, en faisant quelques pas en avant.

— Voici ce que vous allez faire ; vous allez mettre bas les armes d'abord, puis vous retournez à St-Denis prisonniers. Faites vite, sinon nous allons tirer sur vous, et vous êtes tous morts.

— Où est le colonel Gore ?

— A St-Ours, prisonnier.

— Ne pourrons-nous pas être conduits à St-Ours ?

— Oui, mais auparavant déposez vos armes.

— A quelle distance sommes-nous de St-Ours ?

— A peu près une lieue. Allons, dépêchez-vous.

Le ton de Siméon était si péremptoire ; le bruit des cornes avait annoncé un si grand nombre de poursuivants, qui étaient néanmoins invisibles, sans doute à cause de l'obscurité, pensaient les soldats ; et d'ailleurs le cliquetis formidable de fusil que l'on armait en arrière de la clôture et de l'autre côté du pont, où Meunier et les jeunes gens faisaient vigoureusement jouer les batteries de leurs quatre fusils, que le caporal, après s'être consulté avec les siens, déclara qu'ils étaient prêts à mettre bas les armes.

— Si nous livrons nos armes, dit-il, nous garantissez-vous qu'il ne nous sera rien fait d'ici à St-Ours ?

— Oui, d'ici là ; mais arrivés à St-Ours, je ne réponds pas que vous ne serez pas faits prisonniers.

— Où faut-il mettre les armes ?

— En faisceaux au milieu de la route ; après quoi vous descendrez sur le bord de la rivière, et traverserez la coulée à l'eau.

Les soldats se croyant fort heureux d'en être quittes à si bon marché, déposèrent leurs armes, descendirent à la berge de la rivière, où ils traversèrent la coulée ayant de l'eau jusque sous les bras.

Aussitôt qu'ils entendirent les pas des soldats au-delà de la coulée, ils allèrent s'emparer des mousquets qui avaient été mis en faisceaux dans le chemin.

Ainsi, six hommes désarmèrent cinquante soldats, et leur enlevèrent vingt-deux mousquets, sans qu'ils eussent tiré un seul coup de fusil.

— Donnons-leur maintenant une sérénade, dit Siméon.

L'inférieur charivari que firent les deux portevoix et les quatre cornes de bœuf, dut donner une formidable idée de la force de leurs poumons, sinon une haute opinion de leur exécution instrumentale.

— Ah ! ça, vous autres, dit Siméon avant d'arriver au village de St-Denis, n'allez pas vous vanter au général de la farce que nous venons de jouer.

— Pas d'danger ; sois tranquille. A propos, Siméon j'peux t'prêter un j'val pour ailer à St-Charles demain. Tu sais, quand la cavalerie a pris l'mord aux dents, y en a deux qui sont tombés sur l'pont, et y ont quitté leurs chevaux, qu'j'avons mis dans la prairie. Les autres ont eu une peur d'enfer, et s'sauvaient comme les diables”.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME

LE COLPORTEUR

Le lendemain de la bataille de St-Denis, sur les deux heures de l'après-midi, St-Luc vit arriver à l'hôtel où il était descendu, dans le village de St-Charles, un petit homme, qu'il reconnut pour être celui que le docteur Nelson avait appelé Siméon.

— Vous êtes M. de St-Luc? lui dit-il en le saluant ; j'ai une commission pour vous. Voici une lettre de M. DesRivières vous envoie ; je vous l'aurais remise plus tôt, mais je ne viens que d'être informé de l'endroit où vous étiez.

— Merci, M. Siméon, je crois que c'est votre nom.

— Oui, monsieur. S'il y a une réponse, il y a ici une personne qui retourne à St-Denis dans une demi-heure ; elle pourra s'en charger.

— Attendez-un instant. La lettre ne contenait que ces mots : " Nous avons remporté une glorieuse victoire. Un habitant de Belœil, nommé Dubois, m'apprend que M. Hertel de Rouville, seigneur, demeurant à St-Hilaire, connaît Mme Rivan et sait où elle demeure. Le Dubois l'a connue aussi, mais ne peut dire si elle vit encore. Je ne puis aller à St-Charles que demain. Je vous accompagnerais bien jusque chez M. de Rouville, mais j'apprends que les royaux et un autre régiment sont à St-Hilaire. R. D."

— Il n'y a pas réponse ; répondit St-Luc après avoir lu la note. Me diriez-vous combien il y a d'ici à St-Hilaire ?

— A peu près trois lieues.

— Connaissez-vous M. Hertel de Rouville ?

— Très bien ; c'est le seigneur de l'endroit.

— Pourrais-je trouver un guide pour m'y conduire ?

— Vous n'avez pas besoin de guide ; le chemin suit toujours le long de la rivière, et, d'ailleurs, j'y vais ; si vous voulez, je vous accompagnerai.

— Quand partez-vous ?

— Dans une heure ou deux ; j'ai quelques petits préparatifs à faire, aussitôt après je serai à vos ordres. Vous n'avez qu'à m'attendre ici, je viendrai vous prendre. Vous pouvez compter sur moi".

En effet, vers trois heures trois quarts, St-Luc vit arriver Siméon monté sur un vigoureux cheval de cavalerie, avec selle, bride, fontes et pistolets, tout au complet. Il portait en outre une boîte de bois, suspendue par une courroie, passée en bandoulière, et un paquet appuyé sur le pommeau de la selle.

— N'ayez pas peur de mon accoutrement, M. de St-Luc, je vais exécuter une commission à St-Hilaire.

St-Luc ne put s'empêcher de rire, mais ne fit aucune remarque ; il monta en selle et se mit en route avec son compagnon. Arrivés au camp qui était un peu plus haut que l'église, à une vingtaine d'arpents du village, ils trouvèrent que la route avait été barrée par des troncs d'arbres. Il leur fallut faire un assez long détour pour trouver un passage, et continuer leur route. Siméon regardait de temps en temps St-Luc, qui n'avait pas dit une seule parole ni fait une seule remarque depuis leur départ, absorbé qu'il était dans des pensées, qui étaient bien loin d'être celle que son compagnon lui attribuait, et dont il avait une forte démangeaison de l'entretenir, Siméon se décida enfin à commencer la conversation :

— Vous pensez à ces barricades? n'est-ce pas, M. de St-Luc. Les Anglais seront reçus encore bien mieux ici, qu'ils ne l'ont été à St-Denis. Les habitants arrivent en foule.

— J'étais bien loin de penser à cela, M. Siméon.

— Mais à quoi pouvez-vous donc penser, si ce n'est pas indiscret. Me serait-il possible de vous rendre quelque service ; voyez-vous, comme huissier, on a souvent occasion d'apprendre bien des choses. Je sais que vous cherchez quelqu'un.

— Oui, je cherche une dame Rivan ; et c'est pour cela que je vais chez M. de Rouville. J'espère en avoir des informations.

— Rivan? Rivan?... arrêtez donc, je crois avoir vu ce nom-là quelque part. Attendez un peu... N'y avait-il pas un autre nom ?

— Rives ; peut-être.

— Non, non, j'y suis. Cette dame Rivan était mariée à un Français, n'est-ce pas? Qui est mort durant le premier choléra ?

— Je ne puis vous dire s'il était Français ; je crois qu'en effet c'est en trente-deux qu'il est mort.

— C'est ça. Sa femme était une demoiselle de Montour ?

— Montour ou Montreuil, m'a-t-on dit à Sorel, répéta St-Luc, ça se peut.

— Éléonore de Montour, femme de M. Rivan de... attendez ; de, de Saint... saint, quelque chose ; je ne me rappelle plus le nom ; mais je suis sûr qu'il y avait un *de* et un *saint*... St-Félix, je crois ; mais je ne suis pas positif.

— Ne serait-ce pas des parents de St-Félix qui tient auberge à St-Charles ?

— Oh ! non ; ils n'étaient pas parents. L'un était Français et celui-ci est Canadien. Celui dont je parle appartenait à la compagnie du Nord-Ouest, et il est mort ruiné.

— Comment savez-vous tout cela ?

— Je vais vous le dire. Dans le printemps de 1831 ou 32, ce M. Rivan de... je ne sais quoi, a été poursuivi ; une terre qu'il avait à Belœil, je vous la montrerai en passant, a été vendue par le shérif ; c'est moi qui ai fait la vente. Voilà comment j'ai appris leurs noms, je les avais oubliés ; si vous n'aviez pas prononcé celui de Rivan, je ne m'en serais pas rappelé.

— Avez-vous jamais vu madame Rivan ?

— Jamais ; ni lui non plus.

— Comment pourrais-je trouver quel était le second nom de M. Rivan? Il pourrait bien se faire qu'elle fut connue sous le second nom.

— Je crois que c'est probable. Vous trouverez probablement le nom chez M. Rouville ; c'est lui qui a acheté la terre, il doit avoir les titres.

Si vous ne les trouvez pas là, vous trouverez cela au greffe de la cour de Montréal. J'avais bien les procès-verbaux, mais j'ai déchiré tout cela, il y a longtemps.

St-Luc fut quelque temps pensif, songeant que si cette Mme Rives, dont lui avait parlé M. DesRivières, n'était pas sa mère, il aurait beaucoup de difficultés à trouver la personne qui était sa mère.

Cependant une chose lui paraissait certaine, c'est qu'elle vivait ; et il espérait qu'avec l'aide de Meunier, qui la connaissait, il finirait par la trouver. Il avait aussi l'espoir que M. de Rouville pourrait lui donner de bonnes informations. Il fut encore une fois tiré de sa rêverie par Siméon, qui lui dit :

— Vous voyez cette maison dont la couverture est peinte en rouge, de l'autre côté de la rivière ? Il y a un mai devant la porte. C'était la terre de M. Rivan.

St-Luc regarda et fit signe de la tête qu'il la voyait.

— Maintenant, M. de St-Luc, je vais vous quitter ; il faut que j'arrête à cette maison-ci. Vous n'avez plus qu'une petite demi-lieue pour vous rendre à St-Hilaire : vous voyez le clocher de l'église d'ici. M. Rouville demeure un peu plus loin, dans une belle maison de briques”.

St-Luc continua sa route seul, et arriva bientôt au village, à l'entrée duquel un piquet des Royaux l'arrêta.

— D'où venez-vous, lui demanda celui qui commandait le piquet.

— De St-Charles.

— Où allez-vous ?

— Chez M. Hertel de Rouville.

— Il faut que vous voyiez le colonel, il est chez M. de Rouville ; je vais vous faire accompagner.

— M'arrêtez-vous ?

— Oui, ce sont les ordres. Mais comme vous allez là où est le colonel, un soldat ira avec vous, et vous pouvez rester à cheval ; mais ne cherchez pas à vous échapper, il a l'ordre de tirer.

— Je n'ai pas envie de m'échapper ; au contraire, je suis bien aise de me faire montrer la maison.

Il commençait à faire nuit et les lumières étaient allumées, quand il arriva au manoir. Il y avait une sentinelle, en faction à la barrière, au bout de l'avenue, par laquelle il fallait passer pour se rendre au manoir.

— Qui va là ? Cria la sentinelle en abaissant son mousquet.

— Numéro trente, avec un prisonnier ? répondit le soldat qui accompagnait St-Luc.

— Avance, numéro trente et donne la consigne.

— Diable ! pensa St-Luc, on vit sur le qui-vive par ici. Il faut bien des cérémonies pour laisser passer un particulier.

Après l'échange de la consigne, St-Luc et celui qui l'accompagnait, entrèrent dans une belle et longue avenue qui aboutissait à l'entrée principale de la maison. Il y avait également une sentinelle devant la maison.

En entrant, St-Luc demanda à voir M. de Rouville.

— Il faut que vous voyiez le colonel auparavant, répondit un officier que l'on avait averti de l'arrivée d'un prisonnier et qui était venu au-devant de lui. Veuillez passer dans cette chambre.

St-Luc entra dans une grande chambre, richement meublée, dans laquelle était le colonel Wetherall

et cinq à six officiers qui causaient, chantaient et riaient en attendant le dîner.

— Qui êtes-vous ? demanda le colonel.

St-Luc sans répondre, tira de son portefeuille le sauf-conduit que lui avait donné le gouverneur. Après l'avoir lu et en avoir examiné la signature, il fit signe à un officier d'approcher et lui demanda s'il connaissait la signature. Celui-ci prit le papier, mais avant qu'il l'eût examiné, un de ceux qui étaient assis sur le sofa s'approcha en disant : — C'est peut-être une signature contrefaite.

St-Luc, déjà blessé de la conduite de ces officiers, ne put retenir son indignation, et saisissant par le bras l'officier qui venait d'émettre cette blessante opinion, il lui dit :

— Je m'appelle “ de St-Luc ” ; je loge à Montréal à l'hôtel Rasco ; dans ce village je n'ai point encore de logement, mais j'y serai jusqu'à midi, demain. Apprenez que je ne présente pas de papiers avec de fausses signatures.

— Je commande ici, interposa le colonel Wetherall, vous devez respecter ma présence.

— Monsieur, répondit St-Luc avec hauteur, vous commandez à vos soldats ; ordonnez-leur de se mieux comporter et de ne point insulter par des imputations injurieuses un étranger qu'ils ne connaissent pas.

— Non seulement je commande à mes soldats, mais je suis maître dans ce village et puis arrêter toute personne rebelle à Sa Majesté.

— Je suis sous la protection de ce sauf-conduit ; arrêtez-moi, si vous l'osez !

— Tout est en ordre”, répondit l'officier qui examinait les signatures ; et il tendit le papier au colonel.

La protection que contenait le sauf-conduit, était si puissante, que le colonel Wetherall vit bien que celui qui en était l'objet, devait être une personne de considération. Comme il était un brave militaire, un peu vif, mais plein de justice et de droiture, il eut regret de ce qu'il avait dit ; aussi, remettant le sauf-conduit à St-Luc, il le pria d'excuser ceux qui l'avaient arrêté à l'entrée du village et d'oublier ce qui avait été dit dans la chambre, avant qu'on sût qui il était.

St-Luc accepta l'excuse, et demanda s'il pouvait voir M. de Rouville. Un domestique conduisit St-Luc dans un cabinet de lecture, dans lequel M. de Rouville se tenait habituellement et où il recevait ceux qui avaient affaire à lui.

— Veuillez m'excuser, M. de Rouville, dit St-Luc en le saluant, si je me présente un peu tard et vêtu comme je le suis, j'ai été forcé de venir un peu malgré moi.

— Je le sais, je le sais, dit M. de Rouville, en présentant un siège ; j'ai entendu ce que vous avez dit au colonel, et vous avez eu raison. Que puis-je faire pour vous ?

— On m'a informé que je pourrais obtenir, en m'adressant à vous, des informations concernant une dame Rivan, que j'ai le plus grand intérêt à découvrir.

— Madame Rivan ? je ne la connais pas, et n'en ai jamais entendu parler.

— N'avez-vous pas acheté, il y a quelques années, une terre, située de l'autre côté de la rivière, à une demi lieue d'ici, d'un M. Rivan ?

— Peut-être ; j'en ai tant achetées et vendues.

— Pourriez-vous regarder aux titres ?

— Ah ! pour cela, monsieur, ce serait avec plaisir, mais je ne sais vraiment pas où mon agent les met. Demain, il vous les montrera.

St-Luc se leva pour sortir.

“ — Vous ne partez pas comme cela, monsieur ; vous me ferez bien le plaisir de rester à dîner avec nous, sans cérémonie. Ça me fera plaisir de converser un peu dans ma langue maternelle. Ne vous occupez pas de votre toilette ; vous ôterez votre capot.

— Vraiment, monsieur de Rouville, je ne puis.

— Pas d'excuses ; je vais donner ordre de mettre votre cheval à l'écurie.

M. de Rouville, descendant d'une des plus respectables familles de la vieille noblesse du Canada, était reconnu pour son hospitalité généreuse et bienveillante ; il faisait l'invitation si cordialement que St-Luc crut ne pouvoir refuser et il accepta.

A six heures, le dîner fut servi. M. de Rouville faisait magnifiquement les honneurs de la table. Il fit placer St-Luc près de lui, à sa droite. Le colonel Wetherall occupait un des bouts de la table et les officiers étaient assis autour. La famille de M. de Rouville ne descendit point au dîner.

“ — C'est un dîner de garçons, comme vous voyez, monsieur ; ma femme n'est pas bien, dit M. de Rouville ; vous voudrez bien l'excuser. Vous n'en mangerez pas avec moins d'appétit, j'espère ; car il paraît que vous venez de St-Charles. A-t-on des nouvelles de St-Denis.

— Vous avez sans doute appris qu'il y a eu bataille à St-Denis, hier.

— Non, nous n'en avons rien su. Et quel en a été le résultat ?

— Les troupes ont été obligées de battre en retraite.

— Entendez-vous cela, colonel ? dit M. de Rouville ; les troupes ont été battues à St-Denis.

— Oui, quand ?

— Hier.

— Se sont-elles battues longtemps ?

— Toute la journée, répondit St-Luc ; le soir le colonel Gore a retraité vers St-Ours.

— Les rebelles étaient-ils en grand nombre demanda le colonel.

— Une cinquantaine seulement ont tenu la troupe en échec pendant toute la journée.

Le colonel se mordit les lèvres, et M. de Rouville toucha de son pied le genou de St-Luc en signe de satisfaction.

“ — Quel est le nombre des rebelles à St-Charles demanda le colonel ; sont-ils bien armés ? ont-ils des canons ?

— Colonel, répondit St-Luc, si, en sortant d'ici, je retournais à St-Charles, considéreriez-vous honorable de ma part d'énumérer le montant de vos

forces et le nombre de vos canons ? Eh bien ! vous comprendrez la raison pour laquelle je ne puis répondre à vos questions.

— Je vous approuve, reprit le colonel.

— Et moi, je bois à votre santé, dit M. de Rouville.

Les vins d'Oporto, de Madère, le Sherry furent bus copieusement pendant le dîner. Le vin de Champagne aussi n'avait pas été épargné. Après le dessert, on apporta les fruits et les cigares ; et les officiers se mirent à chanter.

Dans la cuisine, aussi, l'on faisait bonne chère. Une dizaine de soldats vivaient aux dépens de M. de Rouville. Des éclats de rire plus bruyants que de coutume partant de la cuisine, attirèrent l'attention de ceux qui étaient dans la salle à dîner. On sonna pour savoir la cause de tant d'hilarité. Quand on eut appris que c'était un colporteur qui les amusait par ses histoires et qui, en même temps, faisait danser un chien, le colonel demanda à M. de Rouville de vouloir bien le faire entrer.

Un petit vieux, bossu, vouté presque en deux, entra, portant sous un bras une petite cassette et tenant en laisse un petit chien barbet. Le colporteur avait de petits yeux gris, vifs et intelligents ; son nez, un peu aplati sur le dessus, était pointu au bout ; sa mâchoire paraissait comme disloquée par une bouche démesurément fendue. Un gilet trop long, un capot rapé trop large, et dont les basques pendaient jusqu'à ses talons, lui donnaient une apparence grotesque.

Il fit, en entrant, un salut si comique, que tous les officiers partirent d'un éclat de rire.

“ — D'où venez-vous, bonhomme, lui demanda le colonel Wetherall.

— Moi, pas capable pour parler english, répondit le colporteur.

— Il demande d'où vous venez, interpréta M. de Rouville.

— De Belœil.

— Vous êtes colporteur ? Qu'avez-vous à vendre ?

— Toutes sortes de choses ; du galon, du fil, des dragées, du tabac, des pipes, etc.

— Est-ce que votre chien danse ?

— Oui. Des gigue et des menuets. Voulez-vous le voir danser ? Ça ne vous coûtera que deux sols pièce.

Le colporteur détacha son chien, lui fit signe de se mettre sur les pattes de derrière ; puis, prenant dans sa cassette une petite trompe, ou guimbarde, qu'il mit entre ses dents, la tenant de la main gauche, il commença à en jouer un air lent, en touchant avec l'index de sa main droite la petite languette recourbée. Le chien se balança, à droite, à gauche, faisant des sauts mesurés, cadencés ; puis le musicien, accélérant la mesure, fit faire au chien les pas et des gambades, qui amusèrent beaucoup le colonel et ses compagnons.

Après avoir fait danser et sauter son chien quelque temps, le colporteur remit sa guimbarde dans la cassette, caressa le chien, dans la gueule duquel il mit un cigare allumé. Le chien tira plusieurs bouffées de fumée, assis gravement sur la cassette.

“ — Bibi est délicat, messieurs, il ne fume que des meilleurs cigares de la Havane, dit le colporteur, en prenant le cigare et le montrant à un des officiers. Messieurs, il m'en reste encore une boîte, voulez-vous la tirer à la raffle? vous êtes dix; seulement trente sols chaque.

— Pas besoin de tirer à la raffle, répondit M. de Rouville, je vais te la payer.

— Non pas, non pas, dit le colporteur en tirant un papier et un crayon de sa poche; j'ai fait vœu de ne disposer de mes boîtes qu'à la raffle; ça me porte chance. Tenez, M. de Rouville, mettez votre nom sur le dernier numéro.

Le colporteur passa la liste; chacun mit son nom et prit un numéro. Il restait encore un numéro.

“ — Ce numéro est pour Bibi, messieurs, vous n'avez pas d'objection, dit le colporteur?

— Non, non, pas du tout, répondit le colonel.

— Viens ici, Bibi touche la plume.

Bibi vint gravement mettre sa patte sur le bout du crayon pendant que son maître traçait une croix sur la liste de la raffle vis-à-vis le numéro un, qui n'avait pas été retenu.

Le colporteur prit un morceau de papier qu'il coupa en onze petits morceaux, exactement emblables, sur l'un desquels il fit une croix.

“ — Celui qui tirera ce morceau de papier-là aura gagné, dit-il, en montrant celui sur lequel il avait fait la croix.

Après avoir plié les petits morceaux de papier, les avoir mis au fond de son chapeau, il les étendit dans cabaret qu'un domestique tenait à la main.

— Mêlez-les comme il faut, dit-il à celui qui tenait le cabaret.

— Le premier à tirer, dit le colporteur, c'est Bibi. Avez-vous objection à ce qu'il tire le premier, ou voulez-vous qu'il ne tire que le dernier?

— Suivons l'ordre de la liste, dit M. de Rouville.

— Viens-ici, Bibi; prends un morceau de papier.

Le chien flaira quelque temps et prit dans sa gueule un des morceaux de papier. Chacun tira à son tour. Les papiers furent ouverts. Bibi avait gagné. Un des officiers qui se doutait de quelque tour, prit les papiers, les examina, les compara, les mit devant la lumière; mais rien n'indiquait une supercherie.

“ — Eh bien! Bibi a gagné, dit M. de Rouville. Voulez-vous me vendre la boîte de cigares, maintenant?

— Bibi ne demandera pas mieux, je pense; les deux piastres et demie lui vaudront mieux en viande qu'en tabac.

Les cigares furent trouvés excellents.

“ — En voudriez-vous une boîte? demanda le colporteur en s'adressant au colonel; je pourrais aller vous en chercher une chez un habitant, où je vais aller coucher ce soir, et je l'apporterai ici demain à midi.

— Qu'est-ce qu'il dit? demanda le colonel.

M. de Rouville lui ayant répété en anglais ce que venait de dire le colporteur :

“ — Dites-lui, répondit le colonel, que demain à midi nous serons loin d'ici, mais que s'il veut l'apporter à St-Charles, nous la prendrons; et plus, s'il en a.

— Pourvu que Bibi ne tire pas à la raffle, reprit l'officier soupçonneux, qui avait si scrupuleusement examiné les morceaux de papier ”.

Le colporteur ramassa sa cassette, prit son chien en laisse et sortit, en faisant un salut, encore plus comique que celui qu'il avait fait en entrant.

Une heure après environ, ce colporteur, qu'aucun des lecteurs n'a probablement pas plus reconnu qu'il ne fut reconnu de M. de Rouville et des gens de la maison, arrivait à la maison où Siméon avait quitté M. de St-Luc. Il n'était plus ni bossu ni courbé.

“ — Ton chien, m'a rendu un fameux service, dit-il à l'habitant chez qui il était entré; j'ai le nom de tous les officiers, et j'ai appris tout ce que je voulais savoir. Il faut maintenant que je retourne à toute bride à St-Charles. Nous allons être attaqués demain. Fais-moi amener mon cheval.

— Tu ne prendras pas une bouchée avant de partir?

— Non, je souperai à St-Charles. As-tu des nouvelles de la paroisse St-Jean-Baptiste?

— Non, j'en ai de Maska.

— St-Hyacinthe?

— Oui; cet homme qui est couché sur ce *banc lit*, en arrive. Il veut traverser à Belœil vers la pointe du jour.

— Réveillons-le; je veux savoir ce qu'il dit. Tiens! mais c'est toi, Meunier; je croyais que tu devais te rendre jusqu'à la pointe Olivier, après avoir fait tes commissions à St-Hyacinthe.

— Je n'aurai pas besoin d'y aller; on a envoyé un autre homme à ma place.

— Quelles nouvelles à St-Hyacinthe?

— Les habitants des campagnes ne veulent pas marcher; parce qu'ils disent qu'il n'iront pas se battre sans fusils. Dans le village il y en a beaucoup qui viendront.

— C'est bien. Et où vas-tu maintenant?

— J'vas à Belœil, porter une lettre à M. M... et de là j retournerai à St-Charles pour voir M. Des-Rivières pour qu'il écrive à M. St-Luc.

— M. St-Luc? un bel homme, grand, brun, petite moustache noire?

— Oui. Le connais-tu?

— Sans doute; je suis venu jusqu'ici avec lui, de St-Charles, cette après-midi. Il est maintenant à St-Hilaire. Je l'ai laissé chez M. Rouville, il n'y a pas plus d'une heure.

— Oh! j'en suis bien content; j'irai le voir demain matin.

— Tu lui diras que c'est le petit colporteur qui t'a indiqué où le trouver. Maintenant dors; excuse de t'avoir réveillé ”.

Meunier qui n'avait pas dormi la nuit précédente, et avait fait une longue route à pied, ne demanda pas mieux. Il se retourna sur le dos, se passa les deux bas sous la tête, pour lui servir d'oreiller, et, une minute après, il ronflait comme un bienheureux.

Le lendemain devait encore apporter une déception à St-Luc. Les titres de l'acquisition de la terre, dont lui avait parlé Siméon, faits au nom du shérif, ne parlaient pas de M. Rivan. Meunier lui annonçait, de son côté, qu'il avait vu cette Mme Rives. Il confirma néanmoins l'assurance qu'elle vivait encore, et qu'elle avait été certainement vue depuis un couple de mois à bord d'un bateau à Montréal.

St-Luc apprenant qu'il aurait beaucoup de difficultés à retourner à Sorel par la rivière Chambly, se décida à prendre le chemin de Chambly pour se rendre à Montréal ; d'où il fit parvenir à Trim l'ordre de le rejoindre.

CHAPITRE QUARANTE-TROISIÈME

HENRIETTE

Dans la rue du Collège, un peu plus loin que le petit séminaire de St-Sulpice, à Montréal, il y avait au fond d'une cour, une longue bâtisse, à deux étages, en pierres. Cette bâtisse était occupée comme brasserie, par un nommé Daubreville. A l'époque dont nous parlons, la moitié de l'étage supérieur, divisée par un mur de refend, servait de grenier où l'on mettait les objets de rebut, quand le propriétaire ne trouvait pas à le louer à quelques pauvres familles. Une fenêtre, donnant sur la cour, couverte de fils d'araignées, éclairait ce grenier qui avait deux issues, l'une par une vieille porte dans le mur qui le séparait de l'autre moitié de la partie supérieure de la brasserie. La clef en avait été perdue et la serrure, toute rouillée, faisait assez voir que cette porte ne s'ouvrait pas souvent. L'autre issue était par un petit escalier intérieur, dont la porte donnait sur un terrain vacant, en arrière de la brasserie ; par cette issue on gagnait dans la rue St-Maurice.

Les nouvelles de la défaite à St-Denis et de la victoire à St-Charles, étaient parvenues presque en même temps à Montréal. Les haines et les passions politiques s'étaient développées avec une intensité d'autant plus grande que les bureaucrates, comme on appelait alors les partisans du gouvernement, avaient un instant eu une terrible peur des résultats de l'affaire de St-Denis.

Les arrestations se faisaient indistinctement de ceux qui avaient pris une part active à la révolte, et de ceux qui étaient demeurés parfaitement tranquilles. Les animosités personnelles, les vengeances particulières trouvaient leur satisfaction dans ces arrestations. C'était un temps de terreur. Les autorités, ne pouvant distinguer les innocents de ceux qui étaient compromis, jetaient en prison tous ceux qu'on leur signait. A l'abri de ces arrestations politiques, qui se faisaient presque toutes durant la nuit, des vols audacieux et des pillages étaient commis. Plusieurs actes de barbare atrocité furent plus tard découverts, mais les auteurs ne purent être trouvés.

Presque toutes les familles canadiennes avaient à déplorer soit l'emprisonnement, soit la fuite d'un père, d'un frère ou d'un fils.

Des volontaires, composés en partie de ceux qui étaient les plus violents ennemis des canadiens, avaient été enrolés. Ils faisaient la patrouille et gardaient les portes de la ville qui avaient été construites à l'entrée de chaque faubourg, afin que personne ne pût y entrer ou en sortir, sans être soumis à une triste inspection.

La vie inactive que St-Luc menait depuis quelque temps commençait à l'ennuyer ; ne voulant pas prendre la moindre part aux événements politiques, il évitait, autant que possible, de rencontrer ceux dont les idées hostiles aux patriotes lui déplaisaient. Il n'y avait pas de bals ; on ne donnait plus de soirées. Tout était triste et morne dans la ville ; il n'y avait de vie et d'activité que parmi les volontaires et les bandits de la cité.

Un soir, entre sept et huit heures, il tombait une neige à gros flocons, le vent soufflait par rafales, les rues étaient presque désertes. Trim, un casque de loutre sur la tête, des bottes de jarrets d'original par-dessus ses pantalons, un capot de *craint-rien* que serrait à la ceinture une bande de cuir bouclée, suivait, une canne à la main, son maître qui marchait à quelque distance en avant. St-Luc, par précaution, se faisait suivre par Trim quand il sortait le soir ; mais il lui avait expressément enjoint de ne jamais intervenir dans les difficultés qu'il pourrait avoir, à moins qu'il ne lui en donnât l'ordre, soit en frappant avec sa canne sur le pavé ou le mur des maisons, soit avec un petit sifflet noir, en ivoire, qu'il portait, dans sa poche de gilet, attaché à un ruban. Trim obéissait à ces signaux qu'il comprenait parfaitement.

St-Luc n'avait aucun but dans sa promenade ; il marchait pour prendre l'exercice et s'endurcir à la température du Canada. Trim, lui, trouvait que son maître aurait mieux fait de retourner au sud, sauf à revenir l'été suivant, s'il en avait le désir ; pendant que ceux qui étaient chargés de trouver Mme Rivan, la trouveraient aussi bien sans son maître, qui ne la connaissait pas.

Les lanternes, éclairées à l'huile, ne jetaient qu'une faible lumière dans les rues, les vitres en étant couvertes de neige. Arrivé dans le faubourg des Récollets, St-Luc aperçut une personne enveloppée d'un manteau dont elle ramenait les bords devant la figure, soit pour se garantir de la neige, soit pour ne pas se faire reconnaître. A sa démarche, vive et alerte, mais craintive et mystérieuse ; à l'hésitation qu'elle mettait quelquefois à avancer, quand elle entendait ou apercevait quelqu'un venir, il n'eut pas de doute que ce ne fut une femme qui cherchait à se cacher et à ne pas être reconnue. Il ne fit pas d'abord grande attention à elle ; mais quand il la vit, au coin de la rue qui descendait au collège, regarder, hésiter, revenir sur ses pas, écouter, puis entrer dans cette rue, sa curiosité fut excitée, et il résolut de la suivre de loin. Elle descendit la rue qu'elle traversa, et, tournant à droite, elle entra dans la rue St-Maurice. La rue était obscure ; les lampes, rares dans cet endroit, avaient presque toutes été éteintes par le vent.

St-Luc qui n'avait pas vu la jeune femme entrer dans la rue St-Maurice, ruelle peu fréquentée, cherchait à distinguer dans l'obscurité pour voir s'il ne verrait pas son inconnue, ou s'il n'entendrait pas le bruit de ses pas. Il ne put rien voir. La neige était trop épaisse et trop molle, pour qu'il put entendre aucun bruit ; d'ailleurs elle marchait si légèrement.

Il allait s'en retourner, quand il crut entendre un cri qui semblait venir d'une rue qu'il avait d'abord dépassée sans la remarquer. Il écouta, et se convainquit bientôt que c'étaient des cris de détresse que poussait une femme. Il se mit à courir dans la direction de la voix, et vit une personne qui se débattait au milieu de trois hommes ; l'un lui tenait un mouchoir sur la bouche, tandis que les autres s'efforçaient de l'entraîner vers un clos de bois, qui se trouvait à gauche. St-Luc crut reconnaître l'inconnue, quoiqu'elle n'eut plus son manteau qui était tombé.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? cria-t-il, en s'élançant sur celui qui tenait le mouchoir sur la bouche de la jeune femme.

— Sauvez-moi, monsieur, dit-elle aussitôt qu'elle put parler ; ils m'ont volée : sauvez-moi !

St-Luc fut frappé du timbre si doux et si frais de la voix de cette jeune femme.

— C'est notre homme, P'tit loup, dit un des bandits à son compagnon, à voix basse ; il faut pas le laisser échapper cette fois-ci qu'il est seul.

Puis saisissant le bras de St-Luc, tandis que celui qu'il appelait P'tit loup lui sauta à la gorge, il lui demanda " la bourse ou la vie ".

— Poigne-le à la jambe, et jettons-le sur le dos, dit P'tit loup en le poussant assez violemment que St-Luc perdit l'équilibre et tomba.

— Ni l'un ni l'autre, répondit St-Luc ; et il siffla, en même temps qu'il arrachait son bras des mains de celui qui cherchait à le retenir.

En tombant St-Luc échappa celui qu'il tenait de la main gauche et perdit sa canne. Dans un instant il fut maîtrisé ; puis P'tit loup arrachant les boutons du surtout de St-Luc, mettait la main pour prendre son porte-feuille, lorsqu'il se sentit saisir par deux bras vigoureux qui l'enlevèrent et le ruèrent contre une des piles de planches, qui se trouvait auprès.

— Sauvons-nous, c'est l'nègre, cria P'tit loup dont le bras était à moitié disloqué ; et, à la faveur des ténèbres, il s'échappa.

— Vous ne vous sauverez pas, vous autres, dit St-Luc en se relevant et en saisissant un des brigands au collet, tandis que Trim tenait l'autre. Tiens-le bien pendant que je vais attacher les mains de celui-ci ; fais-en autant au tien ".

Quand ils leur eurent bien attaché les mains derrière le dos avec leurs mouchoirs, St-Luc ordonna à Trim de les conduire à la station de police, s'il ne rencontrait pas de patrouille ou de gens de la police auxquels il put les remettre.

Huit heures sonnaient en ce moment au cadran du collège.

La jeune femme avait remis son manteau et s'approchant de St-Luc, le remercia ; puis ramassant

un petit panier qui était à terre, elle sortit du clos et continua son chemin.— St-Luc, étonné qu'elle ne lui témoignât pas plus de reconnaissance, et plus étonné encore qu'elle continuât seule à s'avancer dans la rue, où elle avait été attaquée, sans lui demander sa protection, éprouva un grand désir de la connaître. Il la rejoignit, et lui demandant si elle lui permettait de l'accompagner.— Bien volontiers, dit-elle, et, si vous n'avez pas d'objection, je prendrai votre bras ; je me sens encore faible de la peur que j'ai eue.

Une petite main, délicatement gantée, s'appuya sur son bras. La jeune femme tenait dans sa main gauche, sous son manteau, le panier qu'elle avait ramassé. St-Luc vit bien qu'elle appartenait à la classe aisée de la ville.

— Serait-ce une indiscretion, lui dit-il, de vous demander où vous allez ?

— Il n'y a point d'indiscretion à le demander, monsieur, mais je ne puis vous le dire, et vous voudrez bien me pardonner, si je vous prie de ne pas insister.

— Il y a du mystère ici, pensa St-Luc. Quand il lui eut donné le bras, la jeune femme sembla hésiter un instant, puis elle lui dit :

— Il faut retourner, ce n'est point le chemin. Elle remonta la rue St-Henri, tourna à gauche dans la rue St-Joseph, ayant soin de se cacher le visage avec son manteau quand elle approchait d'une lampe. Pendant tout ce temps-là, St-Luc n'avait pas osé rompre le silence qu'elle gardait.

Arrivée au Carré Chaboillez, elle tourna encore à gauche, fit quelques pas, puis s'arrêtant sous une lanterne :

— Je vous suis bien reconnaissante pour les services que vous m'avez rendus ; si je ne vous en ai pas remercié plus tôt, et si je ne vous en exprime pas autrement ma reconnaissance, c'est que je ne puis trouver d'expression pour vous dire tout ce que je ressens. Maintenant, monsieur, je vous prierais de me permettre de continuer seule mon chemin, dit-elle, en retirant sa main, que par distraction, sans doute, il pressait dans la sienne. Et afin que vous ne pensiez pas que ce que vous venez de faire pour une inconnue n'est d'aucune valeur, regardez-moi et cessez de former des soupçons injustes.

En même temps, elle découvrit son visage à la lumière, et St-Luc vit et admira les traits de cette femme. Malgré ce qu'elle venait de dire et ce qu'elle venait de faire, il y avait tant de modestie et de dignité à la fois dans son regard, qu'il comprit qu'elle agissait sous l'impulsion d'un sentiment dont il ne comprenait pas exactement la nature.

— Ne me direz-vous pas votre nom ? demanda-t-il respectueusement.

— Oui ; je m'appelle Henriette, répondit-elle sans hésiter.

Malgré lui, il éprouva un vif sentiment d'admiration pour cette jeune femme, et un grand désir de faire sa connaissance.

— Me permettriez-vous d'aller vous présenter mes respects chez vous ? continua-t-il.

— Je ne puis vous dire où je demeure ; et je ne pourrais vous recevoir . . . pour le moment du moins. Ne m'en demandez pas davantage ; vous ne sauriez croire combien je suis peinée de vous répondre ainsi, après ce que je vous dois. Permettez-moi de vous quitter, monsieur.

— Mais je ne puis pas vous laisser aller seule ainsi ! vous pourriez être insultée. Laissez-moi veiller encore quelque temps sur vous. Je vous suivrai de loin.

— Oh ! monsieur, je vous en supplie, ne me suivez pas.

Le ton de la jeune femme était si suppliant, il y avait en même temps tant d'effroi dans son regard, que St-Luc ne put s'empêcher de manifester un mouvement de surprise et d'étonnement. Il doit y avoir, pensa-t-il, un profond mystère ou un grand dévouement. Il hésita, puis il dit avec une émotion dans la voix :

“ — Doutez-vous de ma franchise ou de mon respect en vous offrant ma protection, et craignez-vous que j'en abuse ? vous me jugez mal ; vous n'avez pas le droit de me craindre ni de me mépriser.

En entendant ces paroles, l'inconnue leva les yeux au ciel, un léger frémissement agita ses lèvres pendant qu'une larme brillait à sa paupière.

La figure grave et belle de St-Luc, qu'éclairait en plein la lumière de la lampe, reflétait la loyauté de son caractère.

“ — Vos paroles, lui dit-elle, en lui tendant les mains, me brisent le cœur. Vous interprétez mal mes pensées, si vous croyez que j'éprouve de la crainte, de la défiance, ou tout autre sentiment que ceux de l'estime et de la reconnaissance. Oh ! oui, une reconnaissance bien profonde pour tout ce que vous avez fait pour moi ; et je ne sais comment vous exprimer tout ce que j'éprouve, et pourtant, il faut encore que je vous supplie de me quitter. Croyez qu'elles sont bien grandes, les raisons qui m'obligent d'en agir ainsi.

L'émotion gagnait St-Luc ; au lieu de lui répondre il contemplait son visage animé et ses yeux humides et brillants, qui le suppliaient avec tant d'anxiété. La situation commençait à devenir embarrassante ; l'inconnue tressaillit et dit d'une voix émue :

“ — Me refuserez-vous ?

Cette question si simple rappela St-Luc à lui :

“ — Ah ! madame, répondit-il, je me ferais un cruel reproche, s'il vous arrivait encore quelque malheur. Vous êtes seule ; vous avez été insultée par des brigands, vous pourriez l'être encore. Si vous le désirez absolument, je me retirerai ; mais, je vous en supplie à mon tour, permettez que je vous suive, d'assez loin pour que je ne puisse vous voir mais d'assez près pour que je puisse entendre vos cris, si vous aviez encore besoin de mon secours.

— Vous le promettez ?

— Je le jure sur mon honneur ”.

La jeune fille marcha alors rapidement jusqu'à la première rue, puis, tournant encore à gauche, prit le milieu du chemin. Cette rue était sombre. Des maisons basses, en bois, de distance en distance,

étaient bâties de chaque côté. Les volets étaient fermés et l'on n'apercevait aucune lumière.

St-Luc était complètement égaré ; il n'était jamais venu dans ce quartier. Il avait beau examiner, il ne reconnaissait rien, il ne voyait rien et n'entendait rien, sinon le sifflement du vent. Il marcha ainsi une dizaine de minutes, écoutant le moindre bruit. Arrivé au bout de la rue, il lui sembla être déjà venu à cet endroit dans la soirée. Il regarda à droite et à gauche sans savoir de quel côté diriger ses pas.

— Où suis-je, pensa-t-il ; il me semble que cette rue est la même que celle d'où je suis d'abord sorti avec elle. Pourtant non, il n'y avait pas cette lanterne allumée. Comment retrouverai-je cette rue demain ? Car il faut absolument que je découvre ce mystère. Je pourrais bien prendre des informations ; mais il y a peut-être là-dessous quelque grande infortune, et j'exposerais cette personne, soit à de grands malheurs, soit à de cruelles mortifications, si je confiais à d'autres une découverte qu'elle semble avoir tant d'intérêt à cacher. Pauvre jeune femme, quelle crainte elle avait d'être suivie ! Quelle énergie dans ses supplications, quel feu et quelle modestie en même temps dans son regard ! J'ai vu une larme dans ses yeux et un frémissement sur ses lèvres. Allons moi qui m'ennuyais à ne rien faire dans cette ville, me voici plongé dans une aventure mystérieuse, dont je veux avoir la fin ; je la découvrirai seul. Si je ne puis en venir à bout, j'emploierai seulement Trim, de la discrétion duquel je suis sûr.

Tout en faisant ces réflexions, il avait continué son chemin et il se trouva bientôt en face de la porte du collège qu'il ne remarqua pas. Il tourna à gauche, et arriva bientôt à la rue McGill, où il prit un charretier qui le conduisit à son hôtel. La neige avait cessé de tomber. Trim arrivait en même temps et se trouvait à la porte de l'hôtel.

“ — Tu me réveilleras avant le jour, Trim, s'il ne neige plus durant la nuit, lui dit St-Luc ; si au contraire il neigeait cette nuit ou demain matin, tu me laisseras dormir.

Le lendemain, à la pointe du jour. Trim montait à la chambre de son maître pour le réveiller ; St-Luc, qui toute la nuit avait rêvé à son inconnue, était déjà debout quand Trim entra.

“ — Quel temps fait-il ? Trim.

— Froid d'chien ! pas neigé.

— C'est bon ; tu vas venir avec moi. Penses-tu reconnaître l'endroit où nous avons rencontré ces brigands ?

— Cré qu'oui.

— Vas t'habiller ; tu m'attendras à la porte de sortie.

St-Luc prit la rue Notre-Dame qu'il suivit jusqu'à la rue McGill. Là, il s'arrêta un peu pour s'orienter. “ C'est d'ici, se dit-il, que je l'ai aperçue tournant à droite, et suivant la rue en face ”. Il traversa et continua dans la rue St-Joseph. Arrivé à la première rue à gauche, il examina de nouveau. “ Elle a descendu cette rue, suivons ”, et il la suivit, examinant attentivement. Il commençait à faire grand jour. Une cinquantaine de pas plus loin, il vit une rue à

droite, qui courait perpendiculairement à celle où il se trouvait ; “ ce doit être la rue dans laquelle j'ai entendu les cris ”, pensa-t-il, et il entra dans cette rue. Un peu plus loin, à gauche, il vit un clos de bois, où de nombreuses piles de planches couvraient une grande étendue de terrain. Une clôture en piquets de cèdres la séparait du chemin ; la porte ou plutôt la barrière, par laquelle on entrait dans le clos, consistait en quelques barres de bois, qui avaient été jetées à côté le long de la clôture.

“ — C'est ici, dit Trim, qui s'approcha de son maître et lui montra l'entrée du clos de bois.

— Je le crois ; entrons.

St-Luc fit quelques pas et, entre deux hautes piles de planches, qui laissaient entre elles un espace suffisamment large pour le passage d'une voiture, il vit à ne pas s'y tromper, que c'était là qu'avait eu lieu la lutte.

Après avoir bien examiné les localités, il allait reprendre le chemin qu'il avait fait en compagnie de l'inconnue, quand il aperçut quelque chose de blanc que la neige avait recouvert en partie. C'était un mouchoir de batiste, sur l'un des coins duquel étaient brodées les lettres “ H. D. ” Il secoua le mouchoir pour en ôter la neige et remarqua une tache de sang. “ Ils l'ont blessée ” ! dit-il, et un désir violent de punir les brigands lui monta à la tête. Il mit le mouchoir dans sa poche ; puis se retournant vers Trim :

“ — Qu'as-tu fait de ces deux bandits, hier soir ?

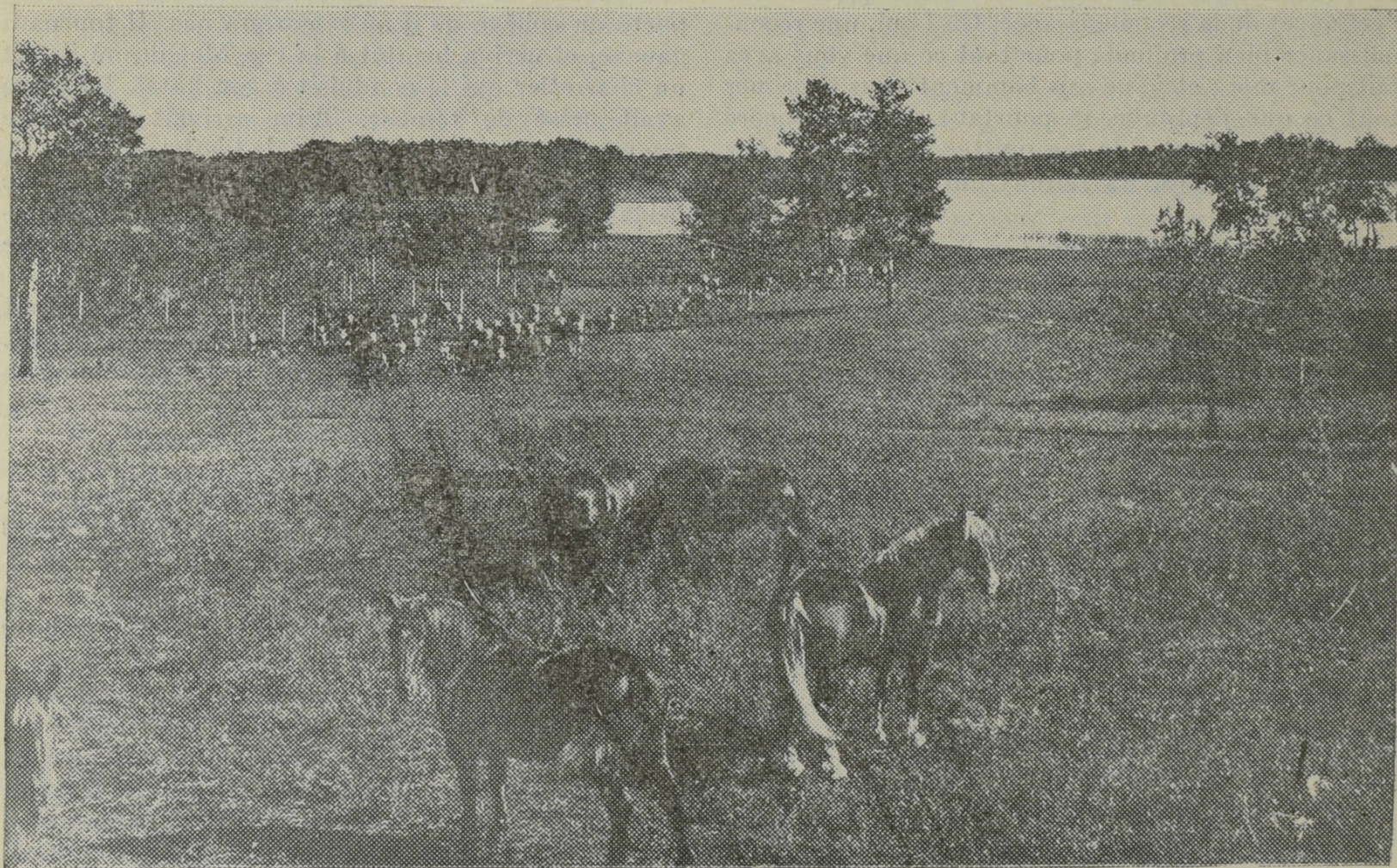
— Livrés à patrouille.

— C'est bien ; je n'ai plus besoin de toi. Tu vas te rendre à la police et voir à ce qu'on ne les laisse pas échapper avant que je n'y sois ailé ”.

St-Luc, ayant bien calculé tous les détours qu'il avait dû faire la veille, commença ses recherches d'un pas assez assuré. Arrivé à l'endroit où son inconnue, après s'être dévouvert le visage, l'avait prié de ne pas la suivre plus loin, il reconnut la lanterne au-dessous de laquelle elle s'était arrêtée. Mais ici il ne se rappelait plus si elle avait pris immédiatement la rue St-Maurice, ou si elle avait tourné l'autre coin, un peu plus loin. Il prit, à tout hasard, la rue St-Maurice ; il arriva bientôt au clos de bois. “ C'est la même rue, se dit-il, ce ne peut être ici ”. Il retourna sur ses pas, jusqu'à l'endroit où l'inconnue avait cessé de s'appuyer sur son bras ; puis il s'avança jusqu'à la rue voisine. Elle le menait au collège. “ Il faut que ce soit la rue St-Maurice ”, pensa-t-il ; et il retourna reprendre la rue St-Maurice, examinant avec le plus grand soin tout ce qui pouvait mériter son attention. Il y avait plusieurs maisons de chétive apparence. “ Elle ne peut être entrée dans aucune de ces maisons-là, pensa-t-il ; mais encore qui sait ” ? Il était bien certain qu'elle ne devait pas y demeurer.

Nous le laisserons continuer ses recherches.

(A suivre)



PAYSAGE DE L'OUEST CANADIEN